Birama Konaré

L'AFRIQUE PLUMÉE

Chroniques d'un continent en détresse

éditions Jamana

© **Crédits photographiques :**
Aliou Sissoko : pages 7, 13, 19, 25, 41, 45, 51, 57, 58, 61, 67, 68, 83, 93, 94, 99, 115, 119, 135, 139, 145, 151, 152, 157, 163, 173, 179, 180, 185 ; Hamidou Dramé : pages 63, 79, 125, 169, 193, 194 , 199, 207 et 4e de couv. ; Mariam Sy Macalou : page 211 ; Ousmane Keïta : page 203 ; Associated Press : page 35 ; Reuters : pages 89, 129 ; Agence France Presse : pages 31, 101, 105.

Les photographies des pages suivantes ont été reproduites avec l'aimable autorisation de leurs auteurs : Bin Li : page 109 ; Mahamadou Kane : page 73 ; Harouna Konaté : page 189.

Coordination éditoriale : Claire de Plinval
Conception et réalisation : ∗aster - Stéphane Littoz-Baritel
Impression et brochage : Binthily Communication

Dépôt légal : novembre 2013

© **Éditions Jamana, 2013**

ISBN : 978-99952-1-062-5

Je dédie ce livre à tous ceux
qui ont perdu la vie durant les luttes
pour les libertés et les droits de l'homme
au Mali, en Afrique et dans le monde.

Enfants du monde,
ne soyez jamais défaitistes.

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir [...]
Tu seras un homme, mon fils.

RUDYARD KIPLING
(traduction d'André Maurois)

Table des sigles

ACI	agence de cession immobilière
ADJ	Association pour la démocratie et la justice
AEEM	Association des élèves et étudiants du Mali
AQMI	Al-Qaida au Maghreb islamique
ATT	Amadou Toumani Touré
BBC	*British Broadcasting Corporation*
BSIC	Banque sahélo-saharienne pour l'investissement et le commerce
BTP	bâtiment et travaux publics
CAN	Coupe d'Afrique des nations
CEN-SAD	Communauté des États sahélo-sahariens
CNN	*Cable News Network*
CNRDRE	Comité national pour le redressement de la démocratie et la restauration de l'État
CNT	Conseil national de transition (libyen)
DFA	Diop Fall Associés
FIFA	Fédération internationale de football Association
GPS	*Global Positioning System* (système de localisation mondial) ou Guidage par satellite
NHK	*Nihon Hōsō Kyōkai* (Compagnie de diffusion du Japon)
ONU	Organisation des Nations unies
OPI	*Oak Pacific Interactive*
ORTM	Office de la radiodiffusion télévision du Mali
OTAN	Organisation du traité de l'Atlantique Nord
PARENA	Parti pour la renaissance nationale
PDES	Parti pour le développement économique et la solidarité
PDES	Programme de développement économique et social
RCI	République de Côte-d'Ivoire
RDC	République démocratique du Congo
RFI	*Radio France International*
RPM	Rassemblement pour le Mali
SCOM	centres de santé communautaires
SMS	*Short Message Service* (texto)
UCLA	Université de Californie Los Angeles
URD	Union pour la république et la démocratie
USA	*United States of America* (États-Unis d'Amérique)

Préface

Les brûlures de l'histoire

Les tourments constituent le lot quotidien de l'Afrique et des Africains. D'un côté, des tourments à nous infligés par d'autres, mais, de l'autre – le plus gros –, est ce qui est infligé par les fils du continent. L'idéologie s'en va, les bouées disparaissent, les jeunes ne croient plus en rien et ne travaillent plus pour le bien de la collectivité. Les dirigeants sont de moins en moins des modèles...

Que reste-t-il des années folles ? Que reste-t-il des timoniers d'un jour qui, l'égo surdimensionné, ont voulu se placer à la hauteur de l'histoire d'un pays, d'un continent ? Que deviennent les champions de la brosse à reluire, qui, ravalant leur naissance, leur honneur et leur dignité, ont oublié de rappeler à des mortels qu'ils restaient des hommes ?

Iba n'a pas prêché dans le désert. Des mois, des années, des histoires durant, malgré les claques et les tapes, il nous a rappelés à notre devoir, souvent au risque même d'agacer. Il a été, comme le dirait Kipling, de ceux qui ont su garder leur tête quand tout le monde la perdait.

L'Afrique plumée *est une chronique de l'actualité africaine, avec un regard neuf, jeune, décomplexé, celui d'un jeune du XXIe siècle, n'ayant connu ni le parti unique ni la famine des années de « mil rouge », mais (oh, grande consolation !) encore doté d'une capacité d'indignation et capable de battre le pavé pour la veuve et l'orphelin, de prendre la plume pour défendre le bantou ou l'orang-outang.*

L'Afrique plumée *vient surtout nous rappeler que nos démons d'aujourd'hui sont intérieurs, que l'Africain est d'abord un « loup pour l'Afrique ». Il faut être un Africain décomplexé, qui, plus que le Sorbonnard des années 68, doit être capable, avec la même intensité, de soutenir une cause et de se montrer irréprochable en toute chose. C'est la conduite que s'applique à tenir notre chroniqueur.*

Nous le tenons, notre Che !

Quand Iba – le petit nom utilisé pour nommer Birama dans d'autres cercles et que je me permets d'employer à mon tour – m'a proposé d'animer une chronique mensuelle « sur l'actualité », en démocrate « sincère et patriote convaincu » (une notion qui fait peur après les

premiers !), j'en ai discuté avec ma rédaction. Tout le monde a trouvé l'idée géniale et la démarche bonne. Mais, en mon for intérieur, je me suis dit : « Encore un hobby *de fils à papa. » Ça durera le temps qu'il s'en lasse, comme d'un jouet, pour passer à autre chose. « Que connaît-il de nos problèmes de galériens ? », m'interrogeais-je.*
Or, Iba a été incisif dès le début. Malgré tout, je suis resté sceptique en me disant encore : « C'est juste pour solder des comptes ! » Alors, quand je l'ai vu, le bâton de l'aveugle en main, parler avec la même objectivité et le même ton des uns et des autres, quand j'ai commencé à sentir sur moi la douce et ferme pression du « premier cercle » pour « faire attention avec les écrits de Iba », là, j'ai enlevé le chapeau : il a gagné ses galons. Nous le tenons, notre Che !
Iba, pour ceux qui le connaissent, est d'une grande cohérence dans l'écriture et dans son quotidien : il n'y a pas eu une seule manifestation publique, dans laquelle il s'est senti interpellé, où il se soit débiné. Il a régulièrement battu le pavé avec les indignés de tous bords.
L'Afrique plumée *est une compilation de ces chroniques, une lecture historique et linéaire de l'Afrique sur un temps, mais également une vision, un coup de jouvence sur nos problèmes. Sur nos éternels problèmes de l'Afrique.*

L'Afrique plumée*, c'est une histoire de l'Afrique.*

Alexis Kalambry

La maîtresse du président

Alexis Kalambry (à gauche), directeur de publication des Échos. *Dans l'affaire de la maîtresse du président, il a été incarcéré avec quatre autres journalistes : Seydina Oumar Diarra, Birama Fall, Sambi Touré et Hamèye Cissé.*

Lettre ouverte au président Amadou Toumani Touré

Juillet 2007

Plaidoyer en faveur des journalistes et de la liberté d'expression.

Monsieur le président de la république du Mali,

C'est avec une profonde tristesse que je vous envoie cette lettre. Je prends ma plume pour dénoncer l'arrestation injuste de cinq journalistes et d'un enseignant. On a arrêté des journalistes parce qu'ils ont parlé d'un problème de société. On a emprisonné des chefs de famille parce qu'ils ont parlé d'une relation entre une prostituée et un président de la République.

Permettez que je vous parle de mon expérience personnelle avec la presse. Depuis quinze ans, ma famille est exposée jour et nuit. Même après le départ de mon père, le président Konaré, pour Addis-Abeba, que n'a-t-on pas dit sur lui et les siens ! On nous a traînés dans la boue, on nous a diabolisés, on nous a détestés. En tant que fils, j'ai entendu mille mensonges sur la santé de mes parents, sur de prétendus mariages inventés par des esprits tordus pour nuire, blesser, salir et faire plaisir à certains. Mais voyez-vous, les insultes, les calomnies, nous n'y prêtons guère attention. Savoir se mettre au-dessus, s'estimer à sa juste valeur et donner la priorité à ce pour quoi on a été élu : telle doit être la règle de conduite.

De toutes les manières, les mots ne tuent pas et nous nous en remettons toujours à Dieu. À la maison, nous nous efforçons de ressembler à notre père, de nous rapprocher de son caractère et de ses pensées. Je vous demande d'en faire autant. Je vous rappelle que vous avez été son élève. C'est par lui que j'ai appris ce passage du poème de Kipling, et c'est humblement que je vous propose de méditer sur cette pensée : « Si tu peux supporter d'entendre tes paroles travesties par des gueux pour exciter des sots, et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles sans mentir toi-même d'un seul mot (…) Et, ce qui vaut mieux que les rois et la gloire, tu seras un homme, mon fils. »

Monsieur le président ATT, comprenez que le Mali est une jeune démocratie. Comprenez qu'après des décennies de dictature et une démocratie acquise dans la douleur et dans le sang, l'apprentissage demande du temps et beaucoup de tolérance de la part des autorités. La plupart de nos journalistes, y compris ceux qui sont proches de vous-même, ne vérifient pas toujours leurs sources. Oui, osons le dire, beaucoup manquent également de formation. Mais en emprisonnant un journaliste, vous vous mettez à dos toute la presse et tous les démocrates de ce pays. Pis, le héros du 26 Mars que vous avez été écorne son image et tue notre liberté d'expression. C'est une dérive et un plongeon dans les eaux les plus obscures de notre pays.

À cause de l'attitude gaillarde d'un procureur, une histoire banale devient une polémique qui sort de nos frontières. Encore une fois, ces arrestations prouvent que l'État écrase le peuple, le citoyen n'a presque pas de droits. En Afrique, le président a beaucoup trop de pouvoirs et nous avons l'impression que toutes les institutions sont à ses ordres. Cette arrestation reste arbitraire, et de loin démesurée. Le Mali n'a pas besoin de ce genre d'écart. Ne croyez-vous pas qu'on a mieux à faire que de savoir le pourquoi du comment de la vie privée d'un chef d'État ?

Cette lettre que je vous envoie, je me demande si je ne devrais pas l'envoyer à tous les chefs d'État du monde, car l'article incriminé ne dit pas qu'il s'agit du président de la

république du Mali. Je suis sûr qu'en la recevant, la plupart des présidents souriraient et retourneraient au travail. Car du boulot, il y en a dans ce pays : le chômage des jeunes, les problèmes de santé, la cherté de la vie, la lutte contre la corruption, et maintenant les coupures d'eau et d'électricité. Monsieur le président, apprenez à vivre avec souplesse et ne perdez pas votre temps et votre énergie dans des futilités. Il en va de même pour le procureur de la République, n'y a-t-il pas des affaires plus urgentes, plus importantes à régler ?

Seuls les régimes dictatoriaux et fascistes ne supportent pas la critique. Là, je suis assis devant la télé à regarder l'émission de Laurent Ruquier *On a tout essayé* sur *France 2*, et devinez le sujet de ce soir ? On parle « de la queue de sept mètres de long de Sarko… un crocodile ». Un langage pareil dans le Mali d'aujourd'hui conduira forcément son auteur dans la tombe. Si le président s'est senti vraiment blessé, eh bien nous sommes dans un État de droit. Il a le droit de préserver sa vie privée, il a droit au respect. Il aurait simplement dû porter plainte contre l'auteur de cet article.

Monsieur le président, pour l'amour du ciel, pour l'amour que vous dites ressentir pour le Mali et ses enfants, protégez les journalistes. Ils sont la conscience du monde, ils sont la voix du peuple. Ils nous aident à réfléchir, à critiquer, à proposer. Aidez-les car ils ont contribué à l'avènement de la démocratie au Mali. Je me rappelle encore la journaliste Aïssata Cissé lors des marches de protestation. Sa fille y a laissé la vie. Soyez fidèle à ce héros du 26 Mars qui nous a fait rêver. Quand j'ai appris l'arrestation du premier journaliste, puis de quatre autres, je me suis dit : encore un magistrat zélé qui enferme des innocents ! J'ai espéré un moment que notre héros allait descendre et libérer lui-même ces journalistes.

À défaut d'avoir été ce héros, libérez-les aujourd'hui, payez leur caution et présentez-leur des excuses au nom de la magistrature de ce pays, car ils sont innocents et l'article ne mérite pas un séjour en prison. Désavouez ceux qui disent que votre régime bascule dans la dictature avec le passage à tabac du journaliste Dragon, avec le procès « ATT-cratie ». Prouvez-leur que pendant les cinq années à venir vous avez mieux à faire. Une simple lettre à *Info-Matin*, pour demander au journaliste d'apporter plus de précisions, de dire que l'article ne concerne pas le président Amadou Toumani Touré, ou si oui d'en apporter les preuves, aurait pu suffire.

Le procureur omet de voir que ce sujet de dissertation sur fond d'amourettes d'un chef d'État n'était qu'un prétexte pour aborder le mal qui détruit notre société : ces vieux qui draguent les petites filles. En plus de commettre un acte de pédophilie, ces hommes, pères de famille, inculquent de mauvaises valeurs à nos sœurs et à nos filles. Au lieu de travailler dur à l'école pour avoir un jour un diplôme, un travail, une maison, une voiture ou une moto, ces filles n'ont qu'à décrocher leur téléphone et composer le numéro de leurs « vieux cons ». Mais quelle facilité ! C'est important de soulever ce problème, car dans les années à venir, ces filles se retrouveront avec des jardins d'enfants et sans bagage intellectuel dans un monde de plus en plus compétitif. M. Bassirou Kassim Minta a eu le mérite de soulever ce problème. Un problème qui touche nos familles. C'est sur ce constat que M. Seydina Oumar Diarra a publié un article.

Fallait-il publier cet article ? Oui, car le chef de l'État est une figure publique. Il a été élu par le peuple malien. Par conséquent, on peut le prendre en exemple. Oui, car cet article n'incrimine pas le président Amadou Toumani Touré. Pour savoir s'il était utile de le publier, j'ai recours à

la pensée du philosophe John Stuart Mill et à son principe de «l'utilitarisme»: avant de publier un article, les journalistes devraient se demander si leur démarche permettra de «maximiser le bien-être de l'ensemble» de la population. Dans ce cas, on peut répondre par l'affirmative. Exposer ce problème est une sonnette d'alarme pour les filles: attention, la grossesse n'est pas loin, attention, il ne va pas reconnaître son enfant… C'est aussi un avertissement aux «vieux cons»: vous ne pourrez point vous cacher à tout jamais.

Monsieur le président, soyez ce président qui va aider nos journalistes à avoir un code déontologique. Que la presse malienne devienne moins partisane, moins intéressée par le matériel, les conflits d'intérêts, l'arbitraire, le mensonge… Aidez la presse pour que partout dans les rédactions soit affiché ce code, qu'il y ait des sessions de formation avec des études de cas qui se sont passés ailleurs. Vous en sortirez grandi. Voyez-vous, monsieur le président, au moins l'article incriminé aura-t-il servi à lancer le débat sur les réformes à apporter au sein de la presse, comme au sein de l'État. Il faut assurer à la presse sa liberté. Ne serait-ce que pour cette raison, sa publication est justifiée.

Je vous prie de recevoir, monsieur le président, mes salutations respectueuses, que je dois à votre statut de chef de l'État de la république du Mali.

Démocratie

Une jeune femme vote pour la première fois lors des élections municipales à Bougouni dans la région de Sikasso (Mali).

La légitimité démocratique serait-elle un cocktail explosif avec effets secondaires ?

Mars 2009

Censé être la boisson rafraîchissante, douce et suave du citoyen, l'exercice démocratique à travers le monde est plutôt devenu source de contestation.

J'ai eu le plaisir d'assister à la conférence de mon ami Benoit Ruelle sur la légitimité démocratique à l'amphithéâtre de mille places sur la colline de Badalabougou. Benoît Ruelle, également animateur de l'émission *Idées* sur *RFI*, a défendu les travaux de Pierre Ronsavallon. Ce dernier affirme que même si le verdict des urnes donne une certaine légitimité, il n'est néanmoins pas suffisant pour la garantir. Il serait souhaitable qu'il y ait des garde-fous comme la Cour constitutionnelle pour équilibrer le jeu démocratique. Dans l'argumentaire de M. Ruelle, une phrase a singulièrement attiré mon attention : « Les élections ne suffisent pas pour légitimer la démocratie… » Question intéressante pour nos pays africains qui sortent de leur léthargie quotidienne pour se ranimer fiévreusement à l'approche et pendant les élections.

Dans ma chronique, j'ai décidé de faire une liste d'interrogations périphériques à cette question. Parlant d'élections, faisons le marché des ingrédients nécessaires : les promesses électorales, le taux de participation, l'établissement des fichiers électoraux, la fraude, le matériel électoral, le financement des élections, la part des médias, la ferveur populaire des militants quelquefois querelleuse, l'administration territoriale, les commissions électorales indépendantes, les observateurs étrangers, le jour J, les autoproclamations, la proclamation, le verdict de la Cour constitutionnelle… C'est l'ensemble de ces facteurs combinés qui constitue le cocktail d'une élection. De leur bonne combinaison dépend sa réussite. Ne soyons pas myope : l'on peut difficilement dire que ce panachage réussisse dans le monde, plus singulièrement en Afrique où, dans la majorité des cas, il devient explosif une fois absorbé.

Décomposons ce cocktail et analysons certains de ses ingrédients. Nous verrons qu'il n'est pas toujours réussi. Peut-on parler de légitimité quand le taux de participation est en deçà de cinquante pour cent ? Par exemple, le taux de participation aux dernières présidentielles était de trente-six pour cent au Mali. À qui la faute ? Pas au président ni à moi car j'ai accompli mon devoir. Je sais que des gens se sont sacrifiés pour que j'aie le droit de vote. Non, c'est la faute de tous ces citoyens qui sont restés chez eux. Le vote est un devoir. Celui qui ne se sent pas représenté par l'un des candidats peut voter blanc. Comment aussi parler de légitimité quand chez nous la majorité écrasante des partis politiques ont leurs stratégies de fraude : avoir des sympathisants dans les bureaux de vote pour remplir les urnes, pour faire voter des parents munis de fausses pièces d'identité ? De tels comportements sont répréhensibles. Je vous vois déjà très fâchés contre moi sur les forums de discussion du Net. Pardon, mais vous savez très bien que je dis la vérité. C'est dommage que les hommes ne veuillent plus s'affronter sportivement.

Ingrédient suivant. Il faut veiller à ce que tous les composants du cocktail soient au complet, dosés savamment pour éviter une situation de violence. De violence, parlons-en. Dites-moi pourquoi le verdict des élections présidentielles est si souvent décrié en Afrique. Et pas qu'en Afrique, me direz-vous, même au pays de l'Oncle Sam. Cela dit, la particularité de l'Afrique est la suivante : le désaveu intervient avant même l'annonce des résultats. Ensuite, en cours de mandat, dans certaines

situations, il s'amplifie avec le temps. Les contestations fusent avec des propos du genre : « Il est aveuglé par la lumière des ors de la République, les colonnes de ses palais… Il ne pense plus à nous, il a oublié toutes ses promesses électorales… » Le cocktail prend un goût amer. Le peuple rejoint la rue. Dans ces cas-là, le fameux peuple, à sa décharge, se révolte quand un pouvoir, pourtant acquis dans les règles, prend des airs de dictature, quand l'exécutif le martyrise et le trahit, quand il change les lois pour se maintenir au pouvoir à vie, faussant ainsi le jeu démocratique. Il n'y a rien de plus illégitime qu'un président qui change la constitution en cours de mandat pour se maintenir au pouvoir. C'est la pire insulte que l'on puisse faire à son peuple. Excusez-moi, mais voici ce que cela signifie : « Vous êtes des gamins, il n'y a pas un seul individu compétent parmi vous qui puisse mieux faire que moi. » Jusqu'à preuve du contraire, je n'ai jamais vu un homme indispensable. Dieu sait aussi que de grands hommes intègres et compétents ont dû passer la main car ils ont cru en leur peuple, en sa capacité de choisir les personnes qui le représenteraient le mieux. Quand ils partent sous la pression de la rue, de jeunes loups dans bien des cas prennent la tête du cortège. Ce ne sont pas tous des Michael Saakashvili. Jetez avec moi un coup d'œil sur l'Afrique et vous n'aurez pas de peine à en trouver des exemples. Certains ne songent qu'à leur intérêt : jouer sur le ressentiment populaire, chasser le président qui souvent se sauve en hélico ou à la nage, laissant son palais à la merci du peuple. Le lendemain, un seul homme l'occupe, qui n'arrive pas forcément à résoudre les maux de la nation. Il n'a pas pris le pouvoir avec un programme, non ! De manière vicieuse, il s'est approprié la fronde populaire pour servir ses propres intérêts. Un tel pouvoir, même s'il résulte d'une volonté populaire, n'est pas gage de légitimité. Non, cela encourage d'autres personnes à suivre la même voie, installant le pays dans le chaos et la débandade. L'État s'effondre net.

Je pense que toutes ces crises de gouvernance à travers le monde posent le problème du *leadership* qui subsiste dans nos États. Un homme, une fois élu président, est tenu de respecter ses engagements électoraux, de se mettre au-dessus de la mêlée et de considérer le peuple, ses amis et même ses ennemis comme des alliés, ses « enfants », et non comme de vulgaires adversaires dont il faudrait briser le cou. Les opposants en retour doivent jouer leur rôle de force de proposition et non d'individus en quête du gâteau. Je ne dis pas qu'il faut être un béni-oui-oui. Non, je demande simplement de la bonne foi, de ne pas dénigrer pour déstabiliser, de ne pas haïr en préparant les prochaines élections, de ne pas pousser à la destruction des biens publics. Une nation a besoin d'hommes qui œuvrent pour l'intérêt général, qui aient un désir d'avenir, celui de construire le pays et non de le mettre à feu.

Il faut que nous brisions cette mentalité de destruction. Un pouvoir est légitime à partir du moment où les résultats sont validés par cet autre ingrédient du cocktail : la Cour constitutionnelle. Elle n'est pas forcément en odeur de sainteté dans nos pays. Rendons-la performante, au-dessus des contingences et des partis politiques. De façon générale, nous devons nous focaliser sur la révision des textes et voir dans quelle mesure nous pourrions doter nos jeunes démocraties d'instruments d'équilibre. Les élections présidentielles sont le moment de tous les dangers. Réfléchissons. Faut-il nommer un vice-président, demander une présidence tournante, donner plus de poids aux régions, supprimer carrément la fonction présidentielle ? Ma foi, les résultats d'une élection, c'est comme le mariage civil : protestez, dites non le jour J ou taisez-vous à jamais.

La culture démocratique est un creuset de valeurs. Pour créer la bonne mixture, un pouvoir légitime et durable, il existe des impératifs partant de la base, l'électorat. Si celui-ci est

bien impliqué, enseigné et sensibilisé, il élira celui ou celle qui donnera à la démocratie toute sa légitimité, son label de qualité en garantissant une presse indépendante, une classe d'hommes d'affaires, une société civile forte. Une liberté totale des droits. À lui de se placer en *leader* en concoctant un cocktail délicieux qui réhabilitera l'homme, en fera un être intègre, honnête, qui mettra l'intérêt général au-dessus de l'intérêt individuel.

Élections au Mali

Chronique d'un grand gâchis !

Après avoir reçu T-shirts et casquettes, les électeurs sont emmenés dans des minibus pour voter dans la ville de Ségou (Mali).

Mai 2009

Dépenser des milliards pour organiser des élections avec un taux de participation médiocre ne sert à rien.

Le dimanche 26 avril, j'ai rempli mon devoir civique. Comme je le dis autour de moi depuis deux semaines, des concitoyens ont payé le prix fort, leur vie, pour faire chuter le parti unique et nous donner le droit de vote. Donc, par reconnaissance, je ne peux manquer une occasion de voter même si la plupart des élections, ici, s'appuient sur des faux-semblants, de grandes mascarades.

Ne parlons pas des choses qui fâchent pour l'heure. Revenons à l'acte du vote ou plutôt à ce qu'il en reste une semaine après : l'encre sur mon index gauche. C'est classe et facilite la distinction entre le bon citoyen et le faux. Selon une formule célèbre empruntée à la langue nationale : en voyant certaines personnes de loin, nous avons l'impression que ce sont des montagnes, il suffit de se rapprocher pour comprendre qu'elles sont en papier. Choqué, je l'ai été quand je me suis amusé à regarder le doigt de certains Bamakois qui sont restés chez eux le jour du vote, alors que l'État leur avait accordé un jour de congé payé pour récupérer leur carte d'électeur. Or, Bamako était ville morte le mercredi 22 avril 2009. Beaucoup ont profité de cette journée pour faire la grasse matinée. Pour une fois qu'il y avait un jour férié qui ne tombait pas un dimanche ou un jeudi de mariage !

Ceux qui m'ont surpris à scruter leur doigt avaient des avis partagés sur cette tache indélébile. Des voix suggèrent d'informatiser davantage le système électoral pour nous éviter d'avoir des mains de guerriers sanguinaires. Moi, je leur réponds que ce qu'il faudrait enlever rapidement, ce sont ces affiches qui polluent notre espace. L'État devrait taxer les partis politiques pour chaque affiche collée et fixer une pénalité comme celle des impôts (payés en retard) sur les messages accrochés sur les monuments. Où sont tous ces *leaders* donneurs de leçons de morale ? Qu'ils balayent devant leur porte d'abord. À l'avenir, les partis devraient donner des consignes aux responsables de leur communication, leur dire que c'est indécent de coller des affiches sur le monument des Martyrs ou sur les façades des cimetières par exemple.

Pauvres de nous. C'est l'argent du citoyen qui sera utilisé pour embellir la ville. Bien entendu pas tout de suite. Non, plutôt à la veille d'une visite présidentielle. Pourvu que ce soit celle d'Obama. Au moins, ça nous soulagera que ce soit lui et non un dictateur venu de Japaga. En réalité, je constate que Bamako se fait rarement belle pour ses habitants. Elle pense leur être déjà acquise et pendant ce temps, les partis politiques reçoivent des centaines de millions de francs CFA qu'ils gèrent à leur guise. Je propose une journée de nettoyage, que la mairie centrale et les partis politiques nous donnent de la peinture, des raclettes et nous effacerons les traces des élections. Je suis sûr qu'on tombera même sur des affiches des élections de 1997 ou de 2002 ! Dans leurs prévisions budgétaires, les formations politiques ne pourraient-elles pas inclure un volet postélectoral comportant des activités de nettoyage de la ville et de lavage des consciences ?

Trêve d'humour ! Il serait temps que l'on évalue les coûts de cette grande mascarade : un jour de travail perdu, une ville défigurée et salie, des milliers de cartes d'électeurs fabriquées mais pas retirées, des caravanes bloquant la circulation, tout ça pour un taux de participation de moins de 40 % alors que des pays comme l'Afrique du Sud et l'Algérie frôlent les 80 % ! Il nous

faut repenser nos scrutins, d'autant plus que l'État débloque des milliards pour organiser les élections, sensibiliser les populations. Bonne initiative. Au passage, je salue l'initiative du fichier unique. D'une pierre deux coups : les écolos seront contents de l'économie de papier qui en résulte et les bons citoyens seront contents de pouvoir voter en toute diligence. Qui faudrait-il remercier pour cet acte ? On me dit que c'est le champion olympique de la pose des premières pierres. L'homme qui court plus vite que le programme de développement économique et social (PDES).

On dit ici, de plus en plus, que le pouvoir prépare un troisième mandat. Je n'en crois pas un mot. Je suis sûr d'une chose : le président ATT est un Peuhl qui observe autour de lui. Je le pense sage. Donc, mauvaises langues, arrêtez de dire que ces affiches géantes présentes en ville ont pour objectif de créer l'illusion. Une façon de donner du somnifère au peuple et de le préparer mentalement : le faire à l'idée qu'ATT est un bâtisseur, qu'il faudrait lui accorder un troisième mandat. Argument totalement farfelu. Ai-je besoin de dire que nul n'est irremplaçable ? Donnez-moi un stylo et je vous rédige la liste des présidentiables.

ATT sera un grand président, non pas en se représentant en 2012 mais en bouclant les grands travaux issus de la continuité et du PDES : la construction de l'hôpital du Mali, celle du troisième pont, le désengorgement du centre de Bamako, la construction du palais des sports, l'initiative riz... Vous voyez bien que je n'ai pas mentionné la construction de l'hôtel cinq étoiles en zone ACI ! Un hôtel de près de huit milliards et géré par l'État… *Kabako !* Évidemment, je n'en vois pas l'intérêt à moins que ce ne soit un projet présidentiel comme celui du musée du quai Branly de Jacques Chirac ou de la bibliothèque nationale de François Mitterrand. N'était-il pas préférable de laisser la gestion des hôtels au secteur privé ? Ces milliards investis auraient servi à construire davantage de logements sociaux, d'hôpitaux régionaux. La demande sur le front social reste explosive. Vu la faiblesse de nos ressources financières, nos gouvernements devraient donner une priorité absolue à certains secteurs.

Laissons le président courir et respirer pourvu qu'il ne s'essouffle pas et que les affiches se matérialisent. Il ne s'agit pas d'ATT aujourd'hui. Ce ne sont pas les présidentielles mais les communales. Cette année, le miel est très doux chez les abeilles. L'URD confirme. Elle est une force montante. Bizarre, ce slogan. N'est-ce pas le même utilisé par le Parena lors des législatives de 2007 ? Que Dieu réserve un sort différent à l'URD. Quand je pense aux différentes personnalités qui animent ces formations politiques, je trouve très dommageable qu'elles ne s'associent pas, qu'elles ne se pardonnent pas, qu'elles ne dépassent pas les contentieux personnels d'hier pour se donner la main afin de sortir ce Mali des maux qui le minent. C'est ça aussi, la maturité politique, celle-là même qui permet à des nations comme les États-Unis d'Amérique de prospérer. Qui aurait pu croire qu'une Hillary allait intégrer le gouvernement du jeune Barack Obama après leurs empoignades ?

Jeune Obama ? D'Obama, nos politiciens ont repris les slogans mais ne l'ont pas forcément pris en modèle. Les élections communales de 2009 ont confirmé une originalité propre à nos politiciens. Tandis que les Olivier Besancenot, Benoît Hamon et Rama Yade percent ailleurs, une majorité de nos politiciens écrasent les jeunes et leur envoient un message très clair : « Jeunes, il n'y a pas de place pour vous. Attendez d'avoir cinquante ans, quand nous n'aurons plus nos facultés mentales et physiques. À ce moment-là vous prendrez la relève. » Si ce message n'est pas véridique, comment expliquer l'alliance

visant à empêcher Moussa Mara d'accéder à la mairie de la commune IV ? Il n'y aura pas de surprise. Mara ne sera pas le maire. Pourtant, par *fair play*, il aurait dû être choisi. Une première coalition avait soutenu le RPM lors des élections législatives passées afin d'éviter une humiliation publique à l'inénarrable qui-vous-savez. (J'évite de citer son nom, sinon on dira : « Birama, Birama Konaré, ce petit effronté s'en prend encore à un adulte, à un saint, à Ladji Bourama. ») Pourtant, je reste convaincu que l'élection de Moussa Mara à la tête de la commune IV aurait donné de l'espoir à la jeunesse. Si nous voulons que notre démocratie marche, alors il faut intéresser les jeunes. Leur prouver que leur voix compte et qu'on peut leur donner un espace de travail dans les institutions de la République.

Les médias

Tous les matins, les Bamakois s'agglutinent devant les kiosques à journaux pour lire les titres.

Que les médias maliens se réveillent !

Juillet 2009

De chez moi, à travers la télévision et le satellite, je vis et subis les événements qui se produisent dans le monde. C'est comme si j'avais une fenêtre ouverte sur chaque continent, chaque pays, chaque ville. L'actualité de ces derniers mois a été très chargée et très bouleversante. Chaque fois que j'allume le téléviseur, j'ai un fer à repasser chaud sur le cœur, ne sachant quelle nouvelle m'y attend.

Il y a environ un mois, après une longue journée de travail, j'ai paisiblement allumé mon petit écran pour me détendre en famille. Satisfaction quasiment obtenue, mais comme à l'accoutumée, après chaque séance de divertissement – surtout après un film américain –, je me suis senti obligé de me reconnecter avec la réalité en suivant les actualités. Ma surprise fut grande en ce 7 juin 2008. J'appris que le président Bongo venait de rendre l'âme dans un hôpital espagnol. J'ai prié Dieu pour que cela fût «de l'intox». Pourtant, je savais pertinemment que les informations sur les chaînes occidentales devenaient de plus en plus fiables et que les médias avaient leurs contacts aux plus hauts niveaux.

Ma pensée s'est tournée immédiatement vers la famille Bongo. Un autre écran s'est formé devant mes yeux. J'y voyais les enfants du président Bongo, les enfants d'Édith. Cette nouvelle semblait instantanée, j'ai espéré qu'ils ne fussent pas scotchés devant la télé. Moins de trois mois après la mort de leur mère, ils perdaient leur père !

Mon choc s'estompa rapidement et fit place à la colère. La mort n'était pas encore confirmée que les médias donnaient la parole aux opposants du régime, qui en appelaient à Sarkozy pour s'ériger en rempart contre une tentative de main basse familiale sur le pouvoir. La logique était bonne mais la manière et le *timing* de très mauvais goût. Au-delà du mauvais goût, à la limite de l'écœurement, les propos tenus par M. Noël Mamère – vous savez, l'autre José Bové, élu des Verts. M. Mamère a traité le président Bongo de « crapule » juste quelques heures après l'annonce de son décès. A-t-il eu un seul instant une pensée pour ses pauvres enfants ? Même l'ennemi le plus farouche qui meurt ne mérite pas de tels propos, ni dans les médias publics ni même en *off*. Excessif de la part d'un *leader* politique, intolérable de la part d'un père de famille ! Pourquoi ses propos n'ont-ils pas été censurés dans les médias français ? Liberté d'expression ? Et le respect ? Il faut plus d'humanité et de solidarité dans nos cœurs. C'est quoi, cette société, ces hommes qui n'ont aucune considération pour la vie humaine !

Voyez-vous, il existe un décalage profond entre les médias occidentaux et les autres, maliens en particulier. Quand la mort survient, nous savons prendre du recul pour respecter le défunt et sa famille. Les langues les plus viles se taisent et n'ont plus de comptes à régler, car le défunt appartient à un autre royaume. La mort de Bongo n'a fait que me confirmer davantage le manque d'objectivité ou même de clairvoyance des médias occidentaux, qui n'ont qu'un agenda précis quand il s'agit de parler de l'Afrique et de ses dirigeants : « Tous des corrompus qui massacrent leurs peuples. » Bien sûr, il faut dénoncer les injustices, les oppressions, mais de grâce respectons les morts ! Soyons objectifs ! Des funérailles de Bongo, je retiens une Afrique triste de perdre un doyen, surtout après la mort de Makéba. Des funérailles de Bongo, je retiens ces images de citoyens qui pleurent leur papa. Ce sont des images que j'ai trouvées sur Internet, sur *Africa 24*.

En général, la manière des médias occidentaux (français et américains en particulier) de traiter l'information est bien révélatrice d'un comportement cynique. Du défunt Bongo, on ne s'intéresse qu'à ses villas et à son compte bancaire. De Michael Jackson, on fera tout pour avoir des images de l'homme transporté dans un brancard. Des hélicoptères survolent même le toit de l'hôpital de UCLA pour enfin capturer à tout jamais le roi de la pop recouvert d'un linceul. Où est l'éthique ? Où est le respect de la dignité humaine et de la vie privée ? Les médias sont plus intéressés par leur audience, le nombre de visites sur leurs sites Internet, qui en fin de compte encouragent les annonceurs à faire de la publicité sur leurs supports.

Cette approche essentiellement mercantiliste envahit nos écrans en Afrique. Ici, le problème est que nous dépendons exclusivement de l'Europe, de la France en particulier, quand il s'agit de s'informer. Ce n'est pas étonnant que l'on connaisse davantage les problèmes de société en Ardèche que les fins fonds du Mali. Il faut le dire, peut-être que les Français ne s'en rendent pas compte, mais tout ce qui concerne l'Afrique est très souvent traité de manière biaisée. Un avion d'*Air France* s'est écrasé dans l'océan Atlantique. Les médias ont appelé à la prudence : « Il faut attendre de retrouver les boîtes noires avant d'indiquer les causes de l'accident », nous dit-on jour et nuit. L'Airbus A310 de la compagnie aérienne *Yemenia* bénéficie d'un tout autre traitement : « C'est un avion poubelle », les familles sont montrées en colère. Nous a-t-on montré les familles du Rio-Paris en colère ! Pas souvent, pas sur toutes les chaînes. Nous les avons surtout vues dans le recueillement. De toutes les manières, *Air France* a prévenu qu'elle collerait un procès à tout organe portant atteinte à son image. La compagnie *Yemenia* s'évertue à dire que le mauvais temps semble être la cause de l'accident : aucun crédit. Certains journalistes pousseront la paranoïa jusqu'à prendre le vol suivant le crash pour bien valider la thèse de l'avion cercueil. Rien n'est fait pour apaiser, mais toutes les conditions sont réunies pour gonfler la polémique. Du coup, silence total sur le crash d'*Air France*, qui n'a toujours pas donné d'explications claires. Les sondes Pitot sont-elles en cause ? Le pilote a-t-il eu un coup de folie ?

Cette manière de traiter l'information devrait alerter nos hommes politiques en Afrique. Nous avons besoin de donner notre vision africaine, avec nos sensibilités. Des chaînes comme l'ORTM vont-elles sortir un jour du coma ? Aucun flash, aucune édition spéciale pour annoncer la mort de Michael Jackson, celui-là même qui a meublé notre enfance, celui–là qui a récolté des centaines de millions de dollars pour lutter contre la famine en Afrique. Rien. Qu'*Africable*, qui a pour slogan « la chaîne du continent », veille à ce que son contenu éditorial représente davantage les cultures africaines. Au moins et à leur compte, les médias européens vont chercher les informations. Ici, la plupart des journalistes s'en fichent complètement. Ils préfèrent rafler les *per diem* lors des événements. Qui est allé à la rencontre de la direction d'*Air France* ? Qui s'est soucié de savoir si les sondes Pitot ont été changées sur les vols *Air France* au départ du et vers le Mali ? Le rôle d'un journaliste est aussi de défendre l'intérêt public, d'être la voix des citoyens, surtout dans ce monde capitaliste où les grandes sociétés sont intouchables et pensent n'avoir de comptes à rendre à personne.

Le retour de la dictature

Moussa Dadis Camara, chef de l'ex-junte au pouvoir en Guinée-Conakry.

Je n'arrive plus à écrire, Dadis est mon pire cauchemar… aidez-moi !

Août 2009

J'ai le cœur lourd aujourd'hui. C'est comme si un éléphant s'y était réfugié. Nous sommes samedi et ma chronique doit paraître lundi matin. Mais voilà, depuis plusieurs semaines ma plume est figée, fâchée. C'est mon état d'esprit actuel. Je carbure péniblement.

Il faut reconnaître que les événements actuels ne sont pas des plus encourageants. Inondations, crise financière, attentats, guerres, *tsunamis,* tremblements de terre, décès de *stars*... Il me faut parler d'autres choses ce mois-ci : célébrer la vie, parler du chant des oiseaux dans le ciel bleu… mais j'ai même du mal à penser à quelque chose de gai. Bon, je vais m'installer naïvement devant la télé pour y trouver une source d'inspiration joviale. Tu parles, oui ! Il est loin, le temps où le petit écran procurait bonheur, distraction à l'état brut, rire jusqu'à se tordre par terre, les deux mains croisées sur le ventre.

Bon, je vais me coucher. Ne dit-on pas que la nuit apporte des idées fraîches et constructives ? Qui a dit ça ? Bref… Je me lève et j'atterris dans mon lit. J'ai la tête lourde de cette actualité africaine et mondiale tristement chargée. Bien évidemment, mon sommeil en est hanté. *Waî,* le béret rouge de Dadis me masque la vue. Par malchance, j'entrevois au loin des hommes qui se font tuer à coups de bâton, de poignard. N'est-ce pas là un soldat qui écrase le crâne d'un ado avec ses *rangers* ? Juste derrière moi, des cris de femme. On lui retire son pagne, on la jette violemment sur le sol. *Eh Allah,* ils sont trois sur elle ! Mais je la connais : elle, c'est Aïcha Diallo, l'amie de ma cousine ! Je me rapproche en courant. Les soldats s'enfuient. Mais ce n'est pas Aïcha. Une sacrée ressemblance.

Il faut dire que les Guinéens et les Maliens sont frères et sœurs. Nous avons tellement de choses en commun !

Cette proximité fait que nous ne pouvons pas rester silencieux face à cette drôle d'armée dont certains éléments retournent leur fusil contre leurs propres frères. Dans certaines circonstances, le Mali devrait appuyer l'intervention de forces africaines et internationales pour soutenir le peuple de Guinée. Non, ce n'est certainement pas une violation de territoire !

Le peuple guinéen semble désarmé face à l'injustice, à la brutalité. Ce que je vais vous dire est valable pour les Guinéens mais aussi pour tous les peuples opprimés en Afrique et au-delà. Il faut se révolter corps et âme contre une prise de pouvoir non légitime. Hébété, je l'ai été quand certaines personnalités, des *leaders* d'opinion, se sont précipitées au tout début pour faire l'éloge de Dadis. Je me suis toujours méfié de ce gars-là. Son *show* à la télé, très douteux ! Un homme au pouvoir ne se donne pas en spectacle. Après des décennies de dictature, il ne devrait y avoir de place que pour le travail. Aux comédiens la scène, aux politiciens la réalité et le sérieux. Que dis-je, de la gravité !

Les chaînes de télévision auraient dû censurer les *« Dadis shows »*. En lui permettant de véhiculer sa doctrine – pardon, c'est un grand mot pour lui, donc : en lui permettant de faire le guignol –, les télévisions font du tort aux populations sensibles, non alphabétisées, qui malheureusement n'ont pas toujours l'esprit critique. Ce n'est pas drôle de voir les chefs de famille se faire insulter en *live*.

Tout est répulsif chez Dadis. Son humour, certes, fait sourire, mais reste mal construit. Ça casse les oreilles de l'entendre déformer la langue française. Tout ce qui sort de sa grosse mâchoire – on dirait un bulldog (oui, j'ai très peu de respect

pour les sanguinaires) – n'est que pure propagande et démagogie. Devant les journalistes, lui et ses invités se font servir à boire par sa sœur. Il fait visiter son modeste logis aux caméras et flatte l'*ego* de ses convives : « Vous êtes vraiment un journaliste sincère, l'Afrique a besoin d'intellectuels comme vous, qui n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent », dira-t-il au célèbre journaliste malien Adam Thiam qui est tombé dans son piège. Tonton Thiam, tu reprochais à la communauté internationale d'accorder trop d'attention à la Mauritanie et de toujours tancer la Guinée au moindre grondement. Désormais, il nous faudra être moins susceptibles face aux jugements de certains pays occidentaux. Ils ont connu tous les maux que nos pays traversent actuellement. Cela leur donne une certaine expérience dans la gestion de ce type de problème.

J'en appelle à nos autorités : si jamais on tire sur le peuple guinéen à nouveau, alors il nous faudra prendre notre courage à deux mains, traverser la frontière pour protéger nos frères. Souvent, dans l'histoire, une poignée d'hommes malveillants et déséquilibrés ont conduit les populations vers le chaos. Il faut savoir les arrêter à temps avant qu'ils ne pénètrent, qu'ils ne commettent l'irréparable. Avec son *show*, Disda – pardon : Dadis, j'ai du mal à le prendre au sérieux – n'a cessé de manipuler l'opinion. Se faisant passer pour un homme nouveau, « Monsieur Propre ». Il n'en est rien. Ses mains sont tachées de sang. Il reste mon pire cauchemar. Le genre de songe qui bloque mon inspiration et me fait écrire des choses pas très sympas. Ma chronique joviale attendra encore un mois ou deux. Le temps que le monde guérisse de ses maux. Au moins, je suis optimiste. Un Candide en puissance !

Le sommet de la Bière

De gauche à droite : Henry Louis Gates Jr., James Crowley et Barack Obama au « sommet de la Bière », à la Maison Blanche à Washington DC (USA).

Premier « sommet de la Bière » dans les jardins de la *White House*

Septembre 2009

L'événement à l'origine de cette rencontre fut la première controverse d'ordre racial que connut Barack Obama après son accession à la magistrature suprême des États-Unis d'Amérique.

Le premier sommet de la Bière vient de se tenir à la Maison Blanche à Washington DC sous la houlette du président Barack Obama. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une rencontre entre chefs d'État de pays nantis. *Mister President* a décidé de réunir, d'une part son ami Henry Louis Gates, professeur afro-américain à l'université de Harvard, et d'autre part le sergent James Crowley, policier blanc, pour dialoguer et mettre fin à une polémique qui, selon la Maison Blanche, détourne l'attention des actions politiques du président.

Rappel des faits ! Le 16 juillet dernier, le sergent James Crowley se rend au domicile de M. Henry Louis Gates à l'appel d'une voisine qui prétend avoir vu deux hommes noirs essayer de forcer la porte d'une maison. Le policier arrivé sur place interpelle M. Gates qui, après un long voyage en Chine et à New York, voulait tout bonnement rentrer chez lui et se coucher. Le ton monte très vite entre les deux hommes. M. Gates pense être victime de racisme. Il est chez lui et a tout simplement perdu les clés de sa maison. Le policier ne veut rien comprendre et décide de le menotter et de le conduire sur-le-champ au commissariat. Le sergent Crowley se justifiera plus tard en affirmant que le professeur l'a traité de raciste et a également insulté sa mère : « C'est à ta mère que je parlerai dehors », lui aurait-il dit. Est-ce qu'un citoyen américain blanc aurait eu le même traitement ? Ne l'aurait-on pas simplement invité à montrer ses papiers et à fournir la preuve qu'il était bien chez lui ? Est-ce que la voisine aurait appelé la police si elle avait vu des Blancs forcer la porte ? Question à un dollar !

La polémique enfle parce que le président Obama a pris position. C'est vrai, il n'avait pas toutes les cartes en main. C'est vrai, il a défendu son ami en affirmant que la police de Cambridge (Massachusetts, Nord-Est) avait agi *« stupidly »* – de manière stupide donc. Cela a provoqué une levée de boucliers : inadmissible de la part d'un président qui doit forcément rester neutre selon une partie de l'opinion américaine. Je trouve cette réaction décevante. Pour l'amour de Dieu, laissez Obama prendre position ! Que pensent ces gens ? Ce n'est pas parce qu'Obama a été élu par des milliers de Blancs qu'il doit pour autant observer un devoir de réserve sur les questions raciales. Peut-il se comporter autrement au regard de l'histoire de la population noire, au regard des injustices auxquelles cette minorité fait toujours face ? Avoir un Noir à la Maison Blanche est une opportunité historique de réparation et de restauration de la dignité humaine pour toutes les minorités.

J'ai vécu à New York. J'y ai des amis de toutes nationalités, et laissez-moi vous faire une confidence : je m'y sens presque comme chez moi. L'Américain est sympathique, très poli. Il vous dit bonjour dans l'ascenseur, vous taquine dans la rue. Cela dit, il existe une infime minorité qui vous renvoie à votre condition de Noir, comme ce jour où je rendais visite à ma tante dans le New Jersey. M'étant trompé d'arrêt de bus, je me retrouvai dans une bourgade que je ne connaissais point. Aucune porte ne m'a été ouverte. Un grand Noir se promenant dans un quartier de Blancs et s'aventurant à frapper aux portes pour qu'on lui indique son chemin… Douteux ! Personne ne m'a invité à prendre un verre. J'ai toujours l'image de cette vieille femme tirant son rideau à mon nez. Aurait-elle eu le même traitement pour un jeune homme blanc ? Une autre question à un dollar !

Je parle ici de mon expérience américaine, mais demandez-moi si le monde est profondément raciste, je vous répondrai par l'affirmative sans rechigner. Ce racisme est ostentatoire, vicieux et déconcertant dans certains pays. N'allez pas chercher loin. Non, non, juste à côté, au sein même de la grande Union africaine, au nord du Mali précisément, au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Les Africains « en bavent » là-bas. Les enfants leur courent derrière en les apostrophant : *« guera guera »* ou *« kalouche »*, et leurs parents en rient. Révoltant quand on met les immigrés africains dans des charters pieds et mains liés ! Humiliant, car tout ce qu'ils trouvent comme travail en Europe reste des métiers de servitude qui n'élèvent pas forcément l'homme. Mais que faire pour qu'enfin dans notre histoire, dans notre conscience, nous soyons un peu respectés, reconnus ?

Il faut davantage de Barack Obama à la tête des superpuissances, mais que ces derniers restent fermes. Qu'ils ne deviennent jamais des pantins du père Fouettard. Obama commence à m'inquiéter. J'ai été un peu déçu par son attitude lorsque, après le tollé provoqué par ses commentaires, il s'est rétracté. Je mets cela sur le compte de la pression et je fais confiance à Michelle pour rester une avocate de la cause des minorités auprès de son époux. J'ose croire que Barack Obama a profité de ce sommet de la Bière pour transmettre un message au policier James Crowley et à tous ses collègues : 1) N'est pas criminel chaque Noir que vous voyez sur une scène, fût-elle une scène de crime ; 2) Cessez de sortir votre arme au vu d'un Noir qui met sa main dans sa poche ; 3) N'arrêtez pas systématiquement un Noir au volant d'une Bentley : ce n'est pas forcément un *dealer* de cocaïne ou le gigolo de vieilles dames ; c'est peut-être le frère de Will Smith ou la fille de Mohammed Al Amoudi, le milliardaire éthiopien.

De notre côté, pour acquérir plus de respect, il faut que nous autres, Noirs, améliorions certains de nos comportements. Voici

un petit *kit* issu de mon expérience, de ce que j'ai entendu et vu çà et là – et je pense que, venant d'un Africain, on peut bien le prendre –: 1) Se mettre du déodorant pour ne pas sentir « le Noir » ; 2) S'intéresser à la culture du pays d'accueil ; 3) Être moins bruyant dans le métro, dans la rue ; 4) Ne pas se laisser intimider par un agent blanc à la question : « Tu ne comprends pas le français ou quoi ? » et toujours répondre : « Non, et toi, on t'a pas appris le bambara ou le swahili ? » ; 5) Faire la paix entre frères (ceci est un euphémisme en Afrique ; signification : cesser de nous déchirer, de nous entretuer à la machette comme des barbares ; le monde est témoin de la brutalité qui règne sur le continent noir et cela ne nous grandit pas !) ; 6) Enfin, il faut toujours voler au secours de toutes les minorités. Il est inadmissible que ce soient les Blancs qui protestent sur les vols *Air France* Paris-Bamako qui renvoient les Maliens, parfois bâillonnés. Un Noir qui se fait ligoter, c'est une plaie ouverte, un rappel des méthodes esclavagistes que nous ne saurions tolérer. Les chambres à gaz ont été supprimées, alors pourquoi ne pas abandonner le bâillonnement ?

À propos de solidarité, voici ce qu'il faudrait également éviter. Le commentaire qui m'a mis hors de moi, venant du monsieur qui est allé jurer au siège des Nations unies à New York que l'Iraq avait des armes de destruction massive : Colin Powell, tantôt républicain, tantôt défenseur d'Obama. Il a affirmé sur *CNN* que M. Gates aurait dû garder son calme. Garder son calme quand on se fait interpeller chez soi ? Qu'il soit policier ne donne pas tous les droits au sergent Crowley ! Et le respect des personnes âgées comme M. Gates muni d'une canne ? Et le bénéfice du doute pour un homme qui ne cesse de crier qu'il est chez lui ? Des personnes comme Colin Powell, avec de tels propos, font du tort à la communauté noire.

Vivement un prochain sommet, peut-être celui de la Cola, qui serait une tournante mondiale annuelle où les différentes

communautés se rencontreraient pour partager leurs cultures, mais aussi pour se dire qu'au bout du compte nous sommes tous des humains, nous avons tous un cœur, une sensibilité. Alors, rendons notre passage sur Terre le plus agréable possible, qu'on soit *« Black or White*[1] *»*.

See you next month[2] *!*

1. Noir ou Blanc.
2. À bientôt, le mois prochain !

Inondations

Nulle part où se sécher

Une famille en plein désarroi après l'inondation de sa maison à Bamako (Mali).

Octobre 2009

Depuis le mois de juillet, la pluie ne cesse de s'abattre sur Bamako et sur plusieurs autres villes du pays, provoquant des dégâts colossaux.

Tombant du ciel, le torrent se fracasse contre les demeures encore mal construites de la capitale, avec des vents d'une rare violence emportant tout sur leur passage : sacs en plastique, jouets, matelas, motos, poteaux électriques, enfants…

Les cours d'eau sont rapidement débordés, créant ainsi des inondations dans les quartiers. Impossible de circuler dans Bamako : rues coupées par la montée des eaux qui refusent obstinément de baisser, véhicules se retrouvant dans le fossé, l'eau ayant tout nivelé. Ce qui oblige plus d'un automobiliste à garer sa voiture pour rejoindre son bureau ou son domicile à pied. À ce rythme, il va falloir mettre en place une alerte « pluie diluvienne » dans cette partie du Sahel.

L'Afrique subsaharienne, et le Mali en particulier, a eu la prétention de vouloir prendre un air de Sibérie au début de l'année. Ça a commencé par une vague de froid en février 2009. Le soleil s'était sans doute égaré dans le désert. Il faisait sombre toute la journée. Partout dans Bamako, les gens étaient attroupés autour de feux de bois. Sans chauffage, certains foyers laissaient ces feux allumés la nuit durant. Ce grand froid a même donné l'occasion aux Maliens qui ont l'habitude de se rendre dans les pays occidentaux de mettre leurs tenues d'hiver : blousons, bottes, pulls à col roulé… Une de mes grands-mères, qui n'a jamais pris l'avion, a trouvé l'astuce. Pour bien dormir, elle mettait deux paires de chaussettes : pour ses pieds et… ses mains.

Du froid arctique, nous sommes passés à la dépression tropicale. Le changement climatique semble être à l'origine de cette folie pluvieuse. De jour comme de nuit, les pompiers ne cessent d'intervenir : chaussées glissantes, motocyclistes à terre, effondrements de maisons… Les pays industrialisés polluent, détruisent la couche d'ozone, et le Sahel en paye le prix.

Tandis que des centres de secours sont ouverts en Occident pour recevoir les sinistrés, Djénéba Diarra et sa famille ne savent où aller. C'est comme si leur maison n'avait jamais eu de toit. L'eau pénètre par tous les trous et monte jusqu'à quarante centimètres. Il faut évacuer le logis, sortir les vêtements, tout sécuriser dans des malles, des sacs en plastique et trouver refuge sous la véranda d'un hôtel. Il faut partir au plus vite car l'eau ne cesse de grimper, de grossir. Son mari, Souleymane Diarra, essaye de creuser un canal pour laisser le flot s'échapper de sa courette. Sans résultat ! De même, ça ne sert à rien de fermer la porte puisqu'elle va de toutes les manières s'effondrer contre le sol sous la pression des eaux.

Les enfants sont énervés, le dernier ne cesse de pleurer. Djénéba s'impatiente. « Cette pluie-là va nous rendre fous, les habits n'ont même pas le temps de sécher que ça recommence. Ne parlons même pas de cuisine. Comment allons–nous faire pour manger aujourd'hui ? Le bois est mouillé et l'allumette ne donne aucune étincelle. Ce soir nous allons au lit le ventre vide. Même la vendeuse de haricots ne pourra pas allumer son feu », dit-elle de façon résignée en reniflant et en pressant son pouce gauche sur son nez.

Les logements sociaux sont une bénédiction pour les Maliens. Ce sera davantage une réussite le jour où ils seront attribués aux gens qui n'ont pas de toit, qui n'ont pas les moyens de payer des milliers de francs CFA par mois. Des

quartiers comme Banconi ou Sabalibougou doivent être rasés afin d'y construire des maisons décentes pour ceux qui y résident. L'horloge climatique est déréglée à tout jamais. Anticipons et essayons de mieux nous armer contre les pluies diluviennes des années à venir et exigeons de nos États une évaluation financière et sociale des dégâts causés. Je souris à l'inauguration tapageuse et inutile de certaines structures. Le vrai défi pour le Mali, pour le gouvernement malien, pour les maires du Mali, est d'améliorer les conditions de vie des populations. Oui, cela passe par des politiques de développement, des réformes, mais la priorité, c'est la préservation de la vie humaine : par exemple, lutter contre le paludisme, les moustiques, les mauvaises odeurs en dotant nos quartiers de systèmes d'égout. Ce sont ces grands travaux qui sont nécessaires et utiles.

C'est dérangeant, ce fossé qui se creuse entre les couches sociales. D'un côté, les riches vaquent sereinement à leurs occupations. Ils accueillent la pluie avec joie. Ils sont à l'abri dans leurs gros 4 x 4 – et tant mieux pour eux ! Ils rentrent chez eux paisiblement et trouvent en la pluie une bénédiction. « Il fait doux », disent-ils en se plongeant sous leurs couvertures ou en s'installant devant la télévision pendant que réfrigérateur, gaz, voitures dégagent une pollution terrible. De l'autre côté, c'est dans la détresse que la misère humaine est le plus ostensible. Les plus fragiles de la société subissent et subiront jusqu'à la nuit des temps parce qu'ils n'ont nulle part où aller se sécher.

C'est vrai, ce n'est pas la fin du monde, il y a pire ailleurs, mais c'est toujours insupportable de lire la détresse sur les visages. Restons davantage solidaires pendant cette période de l'année.

Bon mois de la Solidarité !

Oumou Sangaré

Oumou Sangaré, féministe et cantatrice malienne, plusieurs fois récipiendaire des Grammy Awards *et ambassadrice de bonne volonté des Nations unies.*

Lady Oumou Sangaré, une grande diva charmeuse !

Décembre 2009

J'étais vraiment cassé en cette veille de la Tabaski.
J'avais bossé toute la journée et franchement,
je n'avais qu'une seule envie :
me coucher tôt, d'autant plus qu'il fallait être
à la mosquée le lendemain à huit heures quinze.

Cela dit, ma conscience me grondait : « Petit, t'es pas bien *dê* ! Si c'était Tracy Chapman, Michael Bolton, Francis Cabrel ou Maria Carey, tu serais allé à ce concert ou bien… ? » Pourtant, Oumou Sangaré relève sérieusement du même calibre, mais on est comme ça au Mali. Nous ne savons reconnaître et apprécier nos personnalités qu'une fois dans la tombe, *kabako* moi-même !

Ma conscience remporte cette victoire sur ma paresse. De plus, la mémoire des chanteuses Coumba Sidibé, Ramata Diakité et l'Éthiopienne Manalemosh Dibo (disparue le 22 novembre dernier et qui avait conquis le cœur des Maliens) me fait penser que nul n'est éternel. Ce n'est pas tous les jours qu'Oumou Sangaré donne un concert. Enfin, je sors de chez moi et j'arrive pile à l'heure.

À BlonBa, je mesure l'ampleur du phénomène Oumou Sangaré. Le ticket d'entrée est fixé à 20 000 F CFA. La *star* remplit la salle bien avant l'heure de son *show*. En vraie diva, elle se fait attendre. Je commence à craindre. C'est un peu le désordre. Certains se plaignent d'avoir payé 20 000 F CFA et de rester debout. D'autres qui sont allés aux toilettes se battent pour récupérer leur place. *Heî, bi ta té dja !* Mais vous connaissez l'adage : *Qui part à la chasse perd…*

Il a suffi que les lumières se tamisent, que l'on entende les premiers mots du maître de cérémonie pour que la sérénité gagne le public. C'est une diva, elle ne sort pas tout de suite. Présentation du programme, et c'est la jeune Fatoumata Diawara, chanteuse, danseuse et actrice (interprète de Sia Yatabaré) qui chauffe la salle. Elle annonce la couleur avec un morceau dédicacé à sa *« Ne Ba »*. Enfin, la diva monte sur scène, gracieuse et élégante. Elle s'adresse à son public en langue nationale et en français. Le discours est très articulé et confiant. Désolé de remettre cela sur la table, mais je ne peux m'empêcher de penser à Oumou à ses débuts et de « sciencer » sur tout le long chemin qu'elle a parcouru. Que d'apprentissage et de réussite !

Nous sommes tous là pour lui rendre hommage mais aussi pour nous abreuver de sa voix suave. Tout le Wassoulou est présent pour accompagner sa *« Ba Oumou »*, *« Minata dé »* : Yoro Diakité et sa femme, Nabintou Diakité, mais aussi la *star* des *stars* Kandia Kouyaté, les ultradynamiques Paye Camara, Fantani Touré, et bien entendu le virtuose Cheick Tidiane Seck. Leur présence est une grande preuve d'amour, d'attente entre vedettes mais aussi de reconnaissance envers celle qui porte la musique malienne avec humilité, passion et professionnalisme. Ils se relayent pendant qu'Oumou repose sa voix ou se change : en bazin, en longue robe à bretelles, talons aiguilles. De temps en temps, ses stylistes, Soumaîla ou Salama, montent sur scène pour lui fixer une partie de sa tenue. *She is a diva !* Une femme à la fois traditionnelle et moderne, totalement décomplexée.

Une grande charmeuse, et ça prend. Elle s'exprime dans toutes les langues, même en anglais quand elle s'adresse à son *staff* technique : *« Arnold, give me sound, more sound*[1] *! »* C'est décidé, elle va nous crever le tympan ce soir avec sa puissance vocale. Elle nous prouve qu'elle est une pro de la

1. « Arnold, monte le son, plus de son ! »

scène. Les instruments (sono, ampli, guitare basse et solo, clavier…) sont impressionnants, la lumière n'en parlons pas – *just perfect*[1] *!* (Je fais mon malin en anglais aussi.) À son actif, soixante-deux dates avant d'achever sa tournée au Mali. Partout où elle est passée, Oumou a mis en avant notre culture. Ses danseurs et danseuses habillés en tenues traditionnelles se déhanchant. Elle nous a transportés avec le son de sa musique et nous a saoulés allègrement avec l'odeur de l'encens durant l'interprétation d'une chanson en sonrhaï.

Ce que j'ai le plus apprécié chez Oumou Sangaré, au-delà du spectacle, des paillettes, c'est la portée de ses propos. Je vous rappelle qu'elle est auteur et compositeur. C'est avec passion qu'elle raconte l'histoire de chaque chanson. Pourquoi elle l'a écrite, comment elle souhaite que le public se l'approprie. Et quand elle se met à chanter, alors nous découvrons une vraie *pasionaria* des valeurs humaines de paix, d'amour, d'entente, de justice sociale, surtout envers les femmes. *« Wassoulou Kono »*, l'oiseau chantant du Wassoulou, est plus que musicienne. Elle prêche son engagement envers la femme malienne : celle qui devrait avoir une voix et une place à côté de l'homme, de son mari. Mon seul regret à ce moment précis, c'est qu'il aurait fallu des *leaders* d'opinion comme la sienne pour défendre le Code de la famille. Mais ceci est un autre débat, un vieux débat, un débat enterré aujourd'hui au Mali. Pourquoi réveiller les morts ? Pourquoi parler des choses qui fâchent ? C'est plus fort que moi.

Bref, Oumou Sangaré a repris la quasi-totalité des morceaux de son nouvel album presque à la perfection. En fermant les yeux, on aurait cru entendre sa voix sur le CD. Je vous rassure. Ce n'était pas du *play-back*. Le public s'est lâché sur « Seya », et la ballade romantique *« Sekele Te Sira »* a conquis tous les cœurs.

1. Tout simplement parfait !

Ce soir du 27 novembre, j'ai découvert une artiste authentique avec un grand cœur, très généreuse artistiquement et humainement. Elle n'a pas hésité à rendre hommage à ses musiciens et danseurs. Elle les a présentés un à un. En vrais pros, ils ont tous fait un solo. Oumou, merci d'avoir clos ainsi cette tournée au Mali, et continue à nous faire rêver avec de nouvelles sonorités mêlant musique tradi et pop tout en restant attachée à tes combats pour une société plus épanouie.

Chers lecteurs, je vous retrouve le mois prochain pour une nouvelle chronique, s'il plaît à Dieu. D'avance, je vous souhaite une bonne et heureuse année 2010. Je remercie *Les Échos*, et Alexis Kalambry en particulier, de m'avoir donné l'opportunité une fois par mois de partager mes idées mais aussi mes sensibilités avec leurs fidèles lecteurs.

Indépendance

Le président Nicolas Sarkozy et deux de ses ministres sont venus récupérer l'otage Pierre Kamate à Bamako (Mali).

Le Mali est-il totalement indépendant ?

Janvier 2010

Personne ne se plaindrait si les relations de maître à sujet disparaissaient définitivement.

Comment expliquer la politique actuelle de la France à notre égard après des décennies d'histoire commune, après la guerre de libération de la France en partie menée par les tirailleurs sénégalais (dont de nombreux Soudanais, aujourd'hui Maliens), après l'apport de la main-d'œuvre malienne à l'édification et à l'industrialisation de la France ? Aujourd'hui c'est la croix et la bannière pour obtenir un visa d'entrée en France. Bon nombre de nos compatriotes, souvent des couples, ne peuvent vivre ensemble, l'un étant bloqué de l'autre côté de la Méditerranée.

L'année 2010 sera une grande célébration africaine. La France a décidé de coordonner les festivités africaines. Au nom de quoi ? De quelle amitié ? De quelles relations privilégiées ? Le 14 juillet 2010, sur les Champs-Élysées, les délégations africaines – et certains de leurs présidents à leur tête – seront aux côtés du président Nicolas Sarkozy pour la grande parade. En effet, des contingents des armées des anciennes colonies françaises (c'est bien le mot utilisé) vont défiler pendant que leurs frères demeurent sans logis dans les quartiers pauvres de la région parisienne. Le cinquantenaire n'est-il pas l'occasion d'exprimer plus de solidarité et de justice ? Pourquoi ne pas régulariser une grande partie des sans-papiers maliens vivant sur le territoire français ? Pourquoi ne pas normaliser définitivement la situation des anciens combattants ? Pourquoi ne pas accorder plus de visas à nos concitoyens, et cela dans des conditions dignes ?

Cette fête de l'indépendance est l'occasion pour nous, Africains, de réfléchir sur notre parcours, sur nos relations avec les anciennes puissances coloniales. Ceci pour créer un cadre de partenariat fondé sur le respect, sur l'intérêt mutuel et sur plus d'équilibre. N'est-il pas temps d'en finir avec certaines pratiques ? À une ou deux exceptions près, un président africain n'est même pas accueilli à sa descente d'avion par son homologue français. Chez nous, c'est tout le gouvernement qui attend sur le tarmac et toute la population qui est invitée le long du parcours du convoi présidentiel, laissant toute occupation professionnelle.

Dans un autre registre, il nous faut plus d'équilibre dans notre politique d'attribution des visas en instaurant la réciprocité. Si, de l'autre côté, les conditions sont draconiennes, alors la rigueur est impérative de notre part. Qu'on cesse de nous dire que pour encourager le tourisme, nous devons attribuer facilement les visas. Nous avons été citoyens français mais certains peuples qui n'ont eu aucune histoire commune avec la France s'y rendent à leur gré. Osons nous affirmer et osons défendre nos intérêts. Demain comme hier, l'Occident aura besoin de l'Afrique, qui est un marché porteur avec l'une des mains-d'œuvre les plus jeunes au monde, nous avons les matériaux stratégiques… Alors appuyons-nous sur nos forces pour changer les règles du jeu et en finir avec le pacte colonial qui est la politique du cheval et du cavalier, à un moment où d'autres partenaires se pressent à nos portes.

Le néocolonialisme est encore à nos portes. L'Afrique n'a pas su utiliser les chaînes brisées pour reconstruire le continent, pour se démarquer à jamais de l'esprit colonial. Les pères fondateurs ont réussi à imposer leur idéologie mais les générations suivantes peinent à s'affranchir. La colonisation est morte, vive la reconquête !

Dans le monde où nous vivons, est libre celui qui contrôle son économie. Sans vouloir être ultranationaliste, je me pose des questions sur toutes ces grandes sociétés basées dans nos pays et qui appartiennent aux étrangers. Ne faudrait-il pas adopter des mesures afin que les Maliens soient copropriétaires des installations économiques étrangères se trouvant sur leur territoire ?

Depuis l'avènement de la démocratie, bon nombre de sociétés étrangères prennent des participations dans les entreprises publiques. Les défenseurs du capitalisme diront que cela va permettre au secteur d'être compétitif, d'avoir des ressources humaines qualifiées. À mon avis, cette stratégie reste une solution par défaut qui facilite le transfert des capitaux vers les banques étrangères. La logique et la justice sociale voudraient que nous soyons les premiers bénéficiaires des biens et services produits chez nous. Nombreux sont les Maliens qui sont sensibles, voire indignés, face au trafic des matières premières. Le prix de l'or n'a jamais été aussi élevé. Nos populations ne profitent pas de cette manne. Si nous arrivions à créer les conditions d'un retour des cerveaux, alors nous serions à même de mieux contrôler notre destin.

Le néocolonialisme n'est pas qu'économique. Il est également culturel. Aujourd'hui, nombre de pays étrangers nous imposent leur culture, leurs habitudes alimentaires, leurs façons de faire. Faites un petit tour dans les discothèques : rien que de la musique française, américaine et jamaïcaine. J'avoue, les sonorités sont appréciables. D'accord pour s'en abreuver, mais ne peut-on pas danser également sur du Salif Keïta, Oumou Sangaré, Mobobali ? Pourquoi ne pas imposer un quota de musique malienne aux discothèques et aux stations de radio ?

J'ai piqué ma dernière grosse colère de 2009 le 31 décembre dernier, quand un ami se plaignait du fait que le rallye Paris-Dakar ne passait plus par l'Afrique. J'étais indigné ! L'Afrique n'est la cour de récréation de personne. Il aurait fallu que nos dirigeants interdisent cette course, qui fait des victimes et qui fait croire à beaucoup que notre continent est leur arrière-cour. Si nous ne faisons pas attention, cette idée va se propager et nous nous retrouverons avec des valeurs, des mœurs qui ne sont pas nôtres. En retour, nous avons des valeurs séculaires qu'il faut défendre sans mépris.

C'est le début de l'année. Nous n'allons pas nous fâcher. La fête sera très belle avec des concerts, des caravanes. Il y aura à boire et à manger pour beaucoup. Il y aura également de gros marchés. Au-delà de tout ce folklore, de cet aspect un peu superficiel, j'espère que chacun aura une pensée pour les présidents Modibo Keïta, Senghor, Nkrumah. Je souhaite qu'en cette année du cinquantenaire, le Mali entame une vraie révolution afin de bâtir une nation plus juste qui garantisse l'éducation, la santé, la prospérité à chaque enfant de notre Maliba.

Bonne et heureuse année 2010. Que cette nouvelle année resserre nos liens. Que chaque nouvelle année, nous nous réveillions plus libres et maîtres de nos destinées.

Haïti

Lettre à Haïti

Le temps d'une veillée, Haïti a rassemblé autour d'elle des hommes et des femmes de tous horizons.

Février 2010

De gauche à droite : Tata Bambo Kouyaté, feu Mangala Camara, Babani Koné à la veillée pour Haïti.

Babani Koné.

Que t'est-il arrivé, Haïti ?

Je te vois sous les décombres, les yeux hagards remplis de sang, les membres déchiquetés, criant au secours, implorant le Seigneur.

Belle Haïti, qu'est-il arrivé à tes enfants ?

Je les vois courir dans les rues de Port-au-Prince à la recherche de vie. Ils se déchirent pour une bouteille d'eau, pour des vivres, pour une assistance médicale. Mais je les perçois aussi sous les gravats, impuissants à se dégager, hurlant des SOS sans écho. L'horreur dans le trou noir !

Un séisme de 7,3 de magnitude sur l'échelle de Richter... Ô Haïti, tu es complètement défigurée ! Ton ciel s'est assombri, tes ponts sont tombés. Tes maisons, tes églises, tes écoles, tes hôpitaux, tes marchés, tous se sont effondrés. Ton âme pleure. Mais comment fais-tu ? Malgré la calamité, tu restes debout, telle une mère courage que jamais rien ne pourra ébranler.

Je t'admire.

Haïti, vois-tu, partout à travers le monde, les nations s'unissent pour te clamer leur solidarité, leur amour. Jadis favorite des Espagnols puis des Français, qui t'ont dépouillée et sucée jusqu'à la lie, aujourd'hui, des cinq continents, les avions atterrissent sur ton sol fendu. Les politiques se réunissent sur le tarmac de Port-au-Prince pour aider à acheminer l'aide internationale : Rafael Correa, Bill et Hillary Clinton, Ban Ki-moon, Alain Joyandet. Les *stars* les plus prisées lèvent des fonds pour panser tes plaies : Shakira, George Clooney, Stomy Bugsy…

Ici à Bamako, à des milliers de kilomètres de toi, nos cœurs vibrent également. Réunis par *Cauris Éditions, Donko Seko* et *BlonBa*, des artistes se sont rassemblés pour te rendre hommage : Oumou Sangaré, Babani Koné, Mangala Camara, Cheick Tidiane Seck, Tata Bambo, Djénéba Seck, Ché Ché Dramé, Hawa Sangho, Paye Camara, Amadou et Mariam, Fantani Touré, Oumou Sacko, Dabara, Amkoullel, Sadio Sidibé, Mariétou Diabaté, Vieux Farka Touré, Coco Dembélé, Leïla, Lafia Diabaté, Kassé Mady Diabaté…

À leurs côtés, des religieux : l'imam Mamadou Moussa Diallo, l'abbé Jean-Marie Traoré et le pasteur Daniel Coulibaly. La société civile et la petite communauté haïtienne du Mali ont apporté leur touche avec des témoignages vibrants sur Haïti.

L'ancienne première dame du Mali, l'historienne Adame Ba Konaré, présidente de la fondation *Partage*, rassemble des contributions pour construire une école à Port-au-Prince. Les partis politiques organisent des collectes auprès de leurs membres. Le *Lions Clubs* collecte habits, nattes, chaussures, savons…

Ça va aller.

Ne te lamente pas car d'aujourd'hui et jusqu'à la nuit des temps tes cris resteront dans nos oreilles.

Pense à demain. Tu te relèveras, tes enfants reprendront le chemin de l'école, dans des bâtisses solides.

Pense à demain. De tes foyers, s'élèvera la douce saveur du riz accompagné de pois congo.

Pense à demain. Tes rues se repeupleront, tes enfants s'amuseront jusqu'à ce que le jour fasse place aux étoiles en ne se souciant nullement d'une autre catastrophe naturelle.

Pense à demain. Ton esprit reposé s'installera sur tes gazons verts pour respirer l'air marin, contemplant la mer au loin, songeant à cette terre haïtienne au passé glorieux et à l'avenir resplendissant.

Haïti, n'écoute pas les bouches folles qui médisent de toi. Non, tu n'es pas une terre maudite. Comment peux-tu l'être ? Berceau des vibrations de l'indépendance des peuples noirs, terre du vaillant Toussaint Louverture, toi qui donnas naissance à de grands intellectuels : Louis-Philippe Dalembert, Dany Laferrière… aux *stars* planétaires Wyclef Jean, Lauryn Hill, Jimmy Jean-Louis. Comment ne pas penser aussi à la sublime Michaëlle Jean, gouverneur général du Canada !

Haïti, ne pleure pas.

N'écoute pas ceux qui alignent tes innombrables tragédies. Ton jardin est fertile de délicieuses bananes, goyaves, cocos… Ton air est doux et suave. Ton paysage est splendide et respire la liberté.

Alors, pourquoi pleures-tu ?

Amadou et Mariam.

Climat social tendu

Embouteillage au centre-ville de Bamako (Mali).

Au Mali, le thermomètre vire au rouge

Mars 2010

Le thermomètre bat des records
au Mali ces dernières semaines.
La canicule se propage dans tous ses états.

La chaleur expédie les personnes âgées à l'hôpital, fait bouillir le sang des usagers de la route et d'une partie du personnel aérien. La semaine dernière, le centre de Bamako était à la limite de l'explosion. Après la mort malheureuse d'un des leurs par la police, les conducteurs de *Sotrama* s'en sont pris à leurs collègues qui continuaient leur activité. Ainsi, les habitants piégés devaient regagner leur domicile à pied. C'est avec ce type d'incident que l'on mesure la capacité des autorités à assurer un service minimum : réaction nulle ! À l'avenir, il s'agira de mobiliser le parc automobile de l'État pour faciliter le retour des travailleurs chez eux. Nombreux étaient ces personnes âgées, ces enfants assis en larmes sur les bords du pont du Roi-Fahd en pensant au chemin à parcourir. Le lendemain, plusieurs services étaient fermés dans la matinée. Ne faudrait-il pas évaluer l'impact économique de cette sortie des transporteurs ?

Cette démonstration n'est pas la seule à peser sur l'économie bamakoise ces temps-ci. Parlons aussi de ces embouteillages monstres qui découragent plus d'un à se rendre dans les commerces, les lieux de loisir. Pis ! Les nerfs des automobilistes s'échauffent très vite après de longues minutes de bouchon. La loi du plus fort devient la règle et ils en viennent aux mains. Il est vrai que les agents de sécurité font des efforts considérables pour rendre la circulation fluide, mais d'autres dispositions plus énergiques s'imposent, comme la mise en place de bus faisant la navette entre les principales zones d'affluence de la capitale. La construction d'une ceinture, l'interdiction des pousse-pousse et des charrettes, la sensibilisation et les sanctions contre les automobilistes indélicats sont nécessaires pour réduire le nombre d'accidents et désengorger les ruelles.

Je suis resté bloqué dans les bouchons durant trois heures le jour de l'arrivée du nouveau chef de l'exécutif guinéen, Sékouba Konaté. Conséquence : j'ai manqué tous mes rendez-vous au Salon de l'habitat de Bamako. Si les routes ne sont pas coupées pour accueillir en grande pompe nos invités de marque, je pense qu'ils le comprendront bien en cette période de grands travaux.

Tenez, comme beaucoup de nos concitoyens, je m'attendais à voir nos hôtes guinéens aux côtés de nos autorités à Tombouctou pour rendre hommage aux victimes de la bousculade du Maouloud. Vingt-six personnes sont mortes. L'administration locale affirme qu'elle résulte d'un mouvement de masse dans une zone en construction, à côté de la mosquée Djingareber. Mais avaient-elles pris la peine d'avertir les populations ? Avaient-elles mobilisé suffisamment d'agents pour sécuriser les lieux ?

Ici, rien n'est bien grave. Il faut toujours s'en remettre à Dieu. Or, quand des incidents malheureux adviennent, il faut situer les responsabilités. Sinon d'autres négligences entraîneront d'autres catastrophes.

Avez-vous vu la couverture qu'a faite l'ORTM de la tragédie de Tombouctou ? À aucun moment, la chaîne de télévision nationale n'a donné la parole aux victimes, aux témoins. Ne parlons même pas de l'enquête journalistique. Aucune question pertinente n'a été posée aux responsables en charge de l'organisation et de la sécurisation de cet événement. On a

l'impression que la rédaction a juste envoyé un cameraman et son perchiste. Plus que jamais, cette nécessité de créer des chaînes de télévision privées s'impose pour qu'enfin l'actualité soit traitée d'un autre point de vue. Ça permettra également aux populations d'avoir accès plus rapidement aux informations. Le vendredi 26 février à midi, la grande majorité des Maliens ignoraient ce qui s'était produit dans la nuit car ils ne disposaient pas de chaînes de télévision internationales comme *Africa 24, France 24*.

Je trouve le climat social de plus en plus tendu. Il ne tient qu'à nous de remettre ce pays sur les rails. Pour un développement durable, nous devons construire une société dont les racines soient l'intérêt public, la rigueur, l'honnêteté professionnelle, la solidarité et la justice sociale.

Inconscience professionnelle

I Djo Yoro Fa

Accident en plein cœur de la ville de Bamako (Mali).

Avril 2010

Accident de la circulation impliquant une « dourouni » sur la route de Ségou, l'une des voies les plus dangereuses du Mali.

Depuis quelques jours, je lis en affichage urbain le slogan d'un opérateur de téléphonie : « I Djo Yoro Fa[1]. » *Cette phrase m'a interpellé. Au début, j'ai pensé à une campagne de sensibilisation d'un ministère : Administration territoriale, Promotion de la femme, Défense,* etc.

Oui, je dis *« etc. »* car la liste peut être longue. À Bamako, plusieurs places restent à être occupées ! Je ne vais pas tomber dans la provocation ni dans la caricature gratuites, mais ce serait dans l'intérêt suprême de la nation que les gens fassent correctement leur travail.

Mercredi dernier, j'étais sur la route de Sikasso. Environ trois kilomètres après le virage qui mène à Sélingué, j'aperçois au loin un gratte-ciel – en fait un camion surchargé à tel point qu'il se fond dans l'horizon. J'ai l'impression qu'il est penché sur la droite. Une fausse manœuvre du chauffeur, et l'engin se renverserait sans nul doute. Comment peut-on bourrer un véhicule à ce point ? *Kabako !* Arrivé à son niveau, je me rends compte que ce que j'avais pris pour de la marchandise était en réalité des êtres humains, j'en ai compté une vingtaine. *Walai, Wolofo baro tè !*

Immédiatement, je me suis mis à pester contre les policiers et toutes ces personnes qui sont payées pour faire régner un semblant d'ordre. Ne se sentent-ils pas responsables un tant soit peu des tragédies, en partie imputables à leur manque de rigueur ?

1. Occupe pleinement ta place.

Sur ce même itinéraire, un autre drame s'est produit il y a trois semaines : un bus transportant des caravaniers et la mascotte de la Biennale 2010 a évité un engin des BTP pour finir sur le bas-côté. Résultat : un mort ! Chose gravissime, l'ambulance de la protection civile qui accompagnait le convoi ne disposait pas du matériel médical et sanitaire nécessaire, d'après l'un des blessés. Les victimes ont dû utiliser leur propre mouchoir et des bouts de tissu pour nettoyer leurs plaies. Des sanctions pour cette négligence ? Aucune, vraiment aucune conséquence. Ça va rester ainsi. Le même véhicule suivra d'autres délégations. Je vous rappelle qu'il y a eu mort d'homme. L'apprenti est décédé dans cette même ambulance lors de son transfert vers Bamako. Cette même ambulance, qui n'a pas pu secourir correctement des blessés légers, pouvait-elle sauver un individu extrait des ferrailles ? Une enquête a-t-elle été ouverte pour savoir si, dans d'autres circonstances, la vie de l'infortuné aurait pu être sauvée ? Il nous faut vraiment pousser les forces publiques à assumer leurs responsabilités, à rendre des comptes. Il y va de la sécurité et du bien-être des citoyens de ce pays.

Le système médical au Mali est, bien entendu, celui d'un pays en voie de développement avec des moyens limités. J'ai d'ailleurs recommandé à l'une des victimes de la collision de Sikasso de consulter plusieurs médecins. À l'arrivée dans la cité du Kénédougou, les autorités leur ont fait faire des analyses, mais très souvent au Mali, on libère hâtivement les victimes des accidents. Souvent, les radios n'indiquent pas de fractures. Et pif ! quelques jours après, la victime rend l'âme. Pourquoi cela est-il fréquent chez nous ? Est-ce parce que *Do Ma A Djo Yoro Fa*[1] *?*

Il est temps qu'on prenne au sérieux les incessants appels lancés pour la réorganisation du système hospitalier en renforçant

1. Quelqu'un n'a pas fait son travail correctement.

le service des urgences et des premiers secours. Impossible de sortir dans la ville des trois caïmans sans assister à des scènes d'accident. Il y a belle lurette, quand j'étais encore jeune et moins réactif, je me souviens qu'un seul accident faisait le tour de tous les grins[1]. Aujourd'hui, c'est devenu une banalité. Les autorités sont sans autorité. Dans des campagnes télévisées, le ministère du Transport a ordonné le port obligatoire de la ceinture de sécurité, du casque, en plus de l'interdiction de téléphoner au volant. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Ces mesures ne sont respectées par personne. Même les policiers s'amusent à envoyer des « textos » pendant leur service. Après, chacun s'étonne qu'il y ait des catastrophes, des comportements inacceptables. Peut-il en être autrement si ceux qui sont censés montrer l'exemple « n'assurent » pas ?

Pourquoi dépenser des millions dans les campagnes de sensibilisation si les règles ne sont pas respectées ? D'accord, les campagnes ont un rôle : éveiller la conscience. Cela ne signifie pas que les citoyens vont forcément adopter les bonnes manières. L'insécurité routière n'est pas une fatalité. Nous pouvons préserver la vie des nôtres à condition que chacun y mette un peu du sien. Que les parents n'achètent pas de moto à leur gosse de douze ans. Que la police envoie dans les pénitenciers ceux qui laissent des gamins prendre le volant. Bamako est une grande ville, avec un nombre croissant de véhicules, une activité commerciale dense impliquant des camions. Il faut une application stricte du Code de la sécurité routière. Qu'on arrête de boire du thé dans les ministères pour enfin occuper les fauteuils !

1. Le *grin* est une spécificité sociale malienne. Il correspond à un « cercle » d'amis qui se réunissent régulièrement, autour d'un verre de thé, pour des échanges conviviaux.

Immigration clandestine

Abri de fortune d'immigrés clandestins de l'Afrique de l'Ouest dans la forêt de Sidi Maâfa à Oujda (Maroc).

Dans la peau d'un clandestin : la grande leçon de morale d'*Eyjafjallajoekull*

Mai 2010

L'imprononçable volcan islandais a assombri le ciel européen. Pendant plusieurs jours, des milliers de passagers sont restés bloqués dans les aéroports du monde. Même les plus grands dirigeants de la planète ont dû repousser leurs déplacements professionnels contre leur gré.

Des présidents interdits de voyage à l'étranger : inédit et incongru… Mais ce n'est que justice ! Maintenant, ils auront au moins un avant-goût de la galère des ressortissants africains qui cherchent en vain un visa pour l'Occident. J'aimerais bien poser une question à Angela Merkel : que cela fait-il de vivre le périple des clandestins, de se trouver obligé de prendre la route ? Dame Merkel, de retour de San Francisco, a dû atterrir à Lisbonne avant de traverser plusieurs pays en voiture pour regagner l'Allemagne. Bien vrai qu'elle s'est déplacée en cortège et en voiture blindée, mais quand même, c'est une Angela Merkel toute fatiguée et froissée qui est arrivée à Berlin. En la voyant descendre de sa voiture, j'ai fortement pensé à Nicolas Sarkozy. J'aurais voulu que ce fût lui, et j'ai un moment pensé : « Ce serait bien que les nuages restent sur l'Élysée. Ainsi, Sarko courra moins le monde pour donner des leçons ou rentrer en vainqueur avec "ses otages" libérés. »

Rester un peu chez soi serait en revanche souhaitable pour les dirigeants africains. J'espère du fond du cœur qu'un autre volcan fera irruption pile avant le 14 juillet 2010. Ce sera le seul moyen de les empêcher de participer à la célébration de la fête nationale de la France, commémorant le cinquantenaire des indépendances.

Ô présidents africains, que ce volcan vous serve de leçon, à vous aussi ! Des centaines de structures ont dû tenir leurs réunions par vidéoconférence. Que cet outil vous serve et vous permette d'économiser les millions de dollars jetés dans des sommets coûteux (avec leurs lots de cocktails, billets d'avion en classe affaire…) et sans grand intérêt pendant que les populations crèvent de faim.

Ce volcan est un appel à la raison destiné au monde entier. Soyons raisonnables dans les actes que nous posons et restons solidaires. Notre société s'engouffre dans l'hyperactivité, la rapidité, le manque d'humanité. Et si nous prenions un peu plus de temps pour voyager à pied, en voiture, en bateau, descendre dans les villes et nous mêler aux populations au lieu de survoler leur espace aérien ? Eyjafjallajoekull (non, ce n'est pas une erreur de frappe, plutôt le nom du volcan) nous apprend que l'homme reste une créature de Dieu, un être vulnérable avec des limites. Nous ne pouvons et nous ne pourrons jamais contrôler la nature. Elle se rebelle quand elle veut et rend caduques mille années de labeur, d'ingéniosité, nous laissant dans une grande désolation.

Ces derniers jours, ce désespoir était perceptible dans les yeux de milliers de voyageurs bloqués loin de chez eux. Comme leurs dirigeants, certains citoyens ordinaires européens sont passés du statut de touriste à celui de clandestin. Le monde à l'envers ! Tel était le cas de ce groupe d'amis rentrant de vacances de la Thaïlande. Ils étaient à bord d'un appareil de la compagnie aérienne *Aéroflot*. Leur escale de trois heures à Moscou a finalement duré quatre jours. C'est sous escorte policière et surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre qu'ils ont été conduits dans un motel car ils n'avaient pas de visa russe. Que dire de ces images de touristes anglais regagnant leur île, entassés sur les ponts des

ferries ? Difficile de ne pas penser aux milliers d'immigrés qui ont rejoint l'Amérique en bateau, difficile de ne pas penser aux milliers d'Africains qui essayent de gagner l'Europe dans des embarcations de fortune car quelqu'un dans une ambassade leur a dit que l'Europe ne pouvait accueillir toute la misère du monde. Qui sont-ils pour leur interdire de voyager ? La terre n'est-elle pas universelle ?

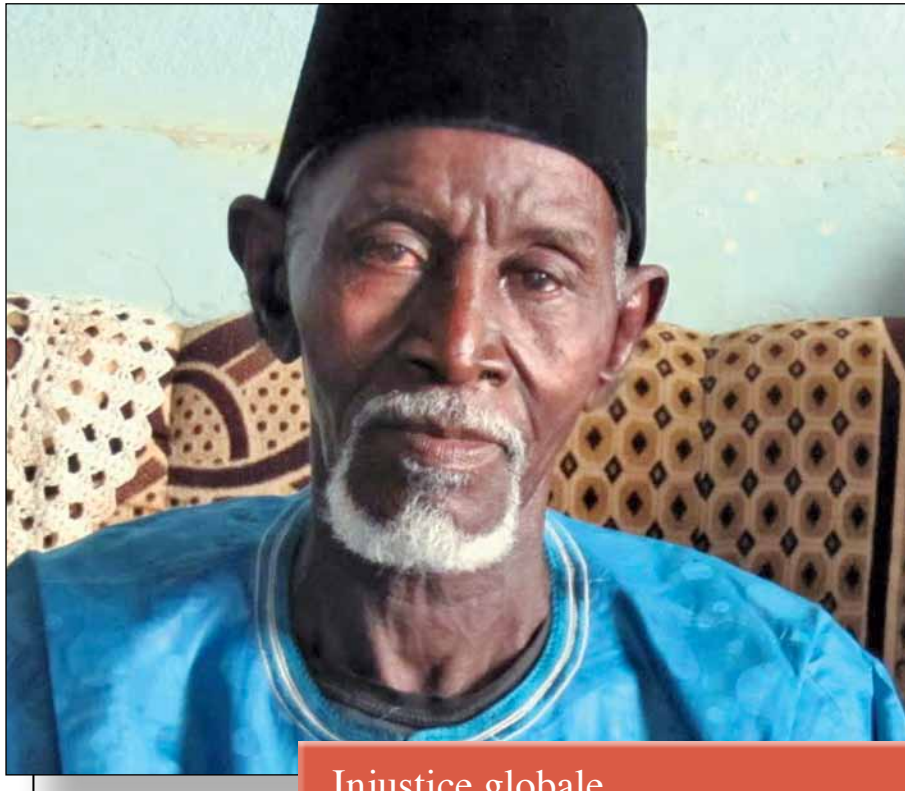
Si, elle l'est. Sinon, pourquoi des fumées islandaises empêcheraient-elles des fleurs kenyanes d'être transportées et vendues en Europe ? Si, elle l'est. Sinon, pourquoi des cendres islandaises bloqueraient-elles des touristes malaisiens à l'aéroport Kennedy de New York ? C'est bien la preuve que cette planète nous est commune, qu'il devrait y avoir une chaîne de solidarité globale. D'ailleurs, celle-ci s'est bien constituée durant cet événement, si nous excluons ces personnes qui veulent profiter de chaque situation pour se faire de l'argent sur le dos des infortunés, comme ces chauffeurs de taxi sans scrupules qui ont facturé jusqu'à dix mille dollars des trajets reliant Moscou à Berlin. Ainsi, à Bamako, des touristes français ont pu bénéficier de l'hospitalité de leurs hôtes maliens en partageant leurs repas et lits sans frais jusqu'à la reprise des vols vers la France.

Internet s'impose comme la plus grande chaîne de solidarité. Sur *Facebook, Twitter*, les forums de discussion, des citoyens ont proposé des tenues de rechange, une place dans une voiture… Pour la petite anecdote, un couple qui rejoignait ses proches, en Angleterre, pour son mariage s'est retrouvé bloqué à l'aéroport de Dubaï. Les proches ont pu assister à la cérémonie à distance via une *webcam*. Les tourtereaux ont bénéficié de la générosité du personnel d'un grand hôtel de l'aéroport de Dubaï, qui leur a offert un gâteau de mariage dans un décor de conte de fée.

D'autres ont été moins chanceux. Des cérémonies de mariage ratées, des malades en peine de médicaments, des signatures de contrat reportées *sine die*… C'est vrai, mais le calvaire vécu par ces milliers de passagers n'est que… passager. Le calme reviendra, les angoisses et les crises de nerfs finiront bien par passer. Les assurances, voire les États européens, prendront en charge une partie des dommages, alors que l'immigré ligoté et renvoyé chez lui n'a plus de perspective et que celui qui veut tenter l'aventure et se voit refuser un visa risque de perdre sa vie à essayer de rejoindre l'Europe ou l'Amérique à tout prix, à la recherche d'un bonheur hypothétique.

Aujourd'hui un volcan paralyse le trafic aérien, demain – que Dieu nous en garde – une tragédie bloquera le système électrique, financier… Et si un jour, par un mauvais concours de circonstances, ces événements se produisent en même temps, alors ce sera forcément la fin du monde. *Allah Akbar !*

Injustice



Injustice globale

Mamadou Belco N'Diaye, sous-officier détenu et torturé au camp pénal de Taoudénit (Mali) sous Moussa Traoré, est l'auteur de Quand le pouvoir délire.

Juin 2010

Quand la terre tourne au rythme de la violence, du terrorisme d'État, que font les citoyens et les dirigeants ?

Je me suis réveillé ce matin la tête remplie de petites graines qui me tapaient sur le système, une sévère migraine sans doute. Plus bas, mon cœur me serrait, lourd comme si un *ferry* s'était posé dessus. Je le sens, je le sais, ce n'est pas ma journée et je suis un brin anxieux. Je pense très très fort aux futures générations. Que de peine pour elles ! Comment vont-elles se débrouiller dans cette société où l'homme est la pire des espèces, où l'injustice est criante partout ?

Pourtant le Tout-Puissant ne cesse de nous envoyer des signaux, de nous rappeler sa présence en posant des actes susceptibles de nous faire craindre, de nous faire comprendre que nous n'avons aucune latitude sur certaines contingences de la vie. Par conséquent, nous devons agir avec mesure ; mais certains pays, comme Israël, n'en ont cure ! L'État d'Israël, encore lui et toujours lui, plus violent que jamais, se croit invincible et tout permis. Mais à force, il est peut-être en train de creuser sa propre tombe, car les populations, à travers le monde, se lassent de ce qu'il fait endurer au peuple palestinien : colonisation, murs de séparation, blocus maritime, assassinats, bombardements…

L'État juif favorise l'émergence d'un sentiment anti-israélien avec tout ce que cela engendre. Après l'attaque monstrueuse contre les bateaux d'aide humanitaire à destination de Gaza le 31 mai dernier (chargés de dix mille tonnes d'aide matérielle : maisons préfabriquées, équipement médical…), des réseaux se créent pour envoyer d'autres expéditions. Pendant ce temps, les dirigeants se rétractent, après les condamnations du début. Mais comment peut-on justifier la mort, de surcroît la mort de personnels humanitaires ? Ils étaient venus porter assistance à cette population palestinienne privée de tout : Israël interdit la vente de ciment à Gaza et les habitants sont obligés de construire leurs maisons avec de la boue ; les enfants palestiniens souffrent de malnutrition… Les gouvernements occidentaux, si prompts à condamner des régimes à travers le monde et à brandir des sanctions, se font tout petits quand il s'agit de voter des résolutions à l'ONU, de ramener Israël à la raison. Les citoyens du monde, ceux-là mêmes qui marchent actuellement dans les plus grandes capitales du monde, de Paris à Aman en passant par Istanboul et New York, se sentent abandonnés par des gouvernants comme Obama, qui incarnait la rupture avec la politique des deux poids, deux mesures. Quand les prétendus justiciers n'honorent pas la justice, il y a de quoi s'alarmer.

Le puissant *lobby* juif a exécuté son lavage de cerveau et Israël est en passe de décrocher la coupe mondiale de l'État voyou qui ne recule devant rien pour maquiller la vérité. Ses soldats débarquent en flottille sur les eaux internationales avec des armes à feu et des chiens. Que voulaient-ils ? Être accueillis à bord avec des roses et un verre de thé ?

Du côté de Nice – vous savez, le grand sommet Afrique-France avec ses présidents qui ont répondu à l'appel de Sarkozy –, que des condamnations, mais sans plus. En tout cas, pas de quoi faire trembler Benyamin Netanyahou et ses acolytes. Les grands porteurs de boubou voulaient surtout immortaliser la pose photo avec Nicolas Sarkozy pendant que leurs concitoyens se faisaient manger par les requins dans la Méditerranée. Les relations d'amitié, c'est d'abord la France qui régularise la situation des sans-papiers, c'est aussi la France qui s'interdit d'expulser dans des conditions humiliantes les ressortissants africains.

En revanche, j'ai apprécié le *leadership* de Jacob Zuma. Et à ceux qui disent que ATT n'est pas Zuma, je leur réponds que le président malien a intérêt à s'aligner sur la pensée de son homologue sud-africain qui ne fait que respecter les textes de l'Union africaine en affirmant que les putschistes ne sauraient prendre part aux sommets. N'était-il pas plus opportun de les isoler ? Très souvent, ces putschistes ont servi les anciens régimes. Ils ont commis des forfaits. Il ne suffit pas de troquer le treillis contre le costume-cravate pour être blanc comme neige.

À Bamako, on est plutôt rouge comme sang. (Non, je ne parle pas du général président. Il est sur le départ et si je ne le laisse pas tranquille, il y aura une *fatwa* familiale contre moi. Bref !) Depuis ma dernière lecture, *Quand le pouvoir délire*, de Mamadou Belco N'Diaye, j'évite de serrer les mains. Elles sont nombreuses à être rouges ! Les tortionnaires du régime de Moussa Traoré courent les rues. Certains sont cités dans le récit poignant de M. N'Diaye qui, comme beaucoup de Maliens, a été arbitrairement arrêté, torturé, dans le Septentrion malien. Fort-Niantao, du nom du maître des lieux qui est toujours vivant, est notre Auschwitz local. Monsieur Mamadou Belco N'Diaye, vous qui avez survécu aux pires atrocités, n'attendez pas la justice. Elle ne viendra pas à vous. La jeunesse malienne et les familles des victimes comptent sur vous pour porter plainte afin de rendre justice à ceux qui n'ont pas eu votre chance. Il n'est jamais trop tard. Si vous ne réagissez pas, si vous vous contentez de vous en remettre à Dieu, alors vous permettez à ce genre de crimes de se reproduire dans notre Maliba. Le futur père de famille que je suis tremble à l'idée que nos plus hautes autorités prennent conseil et bénédiction auprès de criminels qui n'ont même pas eu la pudeur de demander pardon au peuple malien. À ce rythme, demain ils seront présentés comme des héros dans nos manuels scolaires. *Allah Akbar !*

L'Afrique et le ballon rond

Les supporteurs des Aigles du Mali, au stade du 26-Mars de Bamako (Mali).

L'extraordinaire Coupe du monde africaine

Juillet 2010

La première Coupe du monde organisée sur le continent noir a battu bien des records, mais l'univers du ballon rond nous a montré d'autres facettes moins glorieuses.

Cette coupe du monde africaine avait tout pour émerveiller et faire vibrer le continent entier : d'Alger à Johannesburg, de Dakar à Addis-Abeba. Pourtant, ce projet n'a pas été un long fleuve tranquille. Très tôt, des voix se sont fait entendre sur l'incapacité des « Sudaf » à exécuter les travaux à temps. En outre, la crise financière, la poussée de la violence, les attaques contre la communauté zimbabwéenne ont fait craindre le pire, mais les autorités locales n'ont jamais baissé les bras. Bien au contraire, les stades, les infrastructures routières et d'accueil ont été réalisés. Des milliers d'agents ont été formés afin de garantir la sécurité des footballeurs et de leurs supporteurs.

La fête devait donc être belle ! Des artistes du monde entier – Shakira en tête, avec sa reprise sans autorisation de *Zangaléwa* sous l'appellation *Waka waka* – ont fait monter la température. La fondation *Mandela*, aussi, a confirmé la participation du « patrimoine mondial » au match inaugural. Un rendez-vous manqué à cause du décès tragique de son arrière-petite-fille, Zenani Mandela, à la sortie du concert de coup d'envoi du Mondial. Incroyable ! Parmi tout ce monde, il a fallu que le sort s'acharne sur cette petite. Madiba n'assistera pas au match d'ouverture. Contre mauvaise fortune bon cœur. C'est peut-être le sacrifice qu'il fallait pour que tout se déroule bien. Zenani a peut-être évité à son arrière-grand-père, à la santé fragile, une grosse fatigue qui aurait pu lui être fatale, *who knows*[1] *?*

1. Qui sait ?

Le Mondial commence mal pour les Africains. Des six pays participants, cinq se font remercier sans ménagement dès la première étape. L'Afrique du Sud entre dans l'histoire en devenant le premier pays organisateur à sortir dès le premier tour. *Walaî,* pourquoi a-t-il fallu que ça tombe sur les Noirs ? Bref, il ne reste plus que le Ghana. Et l'Afrique s'aligne derrière lui, prouvant ainsi que nous sommes aptes à nous unir.

C'est la magie du foot, je ne vous apprends rien ! Le Ghana, déjà notre fierté grâce à sa bonne gouvernance, est en passe d'inscrire le continent dans les annales de la Coupe du monde. Le rouge, le jaune étoilé et le vert de son drapeau maquillent désormais les capitales africaines, et même les *townships* de Soweto où les bambins commencent à idolâtrer les jeunes joueurs, descendants de Kwame Nkrumah.

Cela dit, le Ghana reste un pays africain : les *Black Stars* sont à l'image du continent, souvent incapables de saisir l'histoire, incapables de transformer un *penalty* en but. Tous les marabouts d'Afrique réunis, toutes les prières, la forte présence et les encouragements de dignitaires africains au *Soccer City Stadium* n'ont pas permis à Gyan de marquer ce tir direct obtenu conséquemment au geste criminel de Luis Suarez, qui par pure indélicatesse – je pèse mes mots – a interdit à l'Afrique de rentrer dans l'histoire. Ce défenseur antisportif uruguayen a fait sortir de ses mains le ballon de la ligne de but du gardien Fernando Mulsera. *Eh Allah !* Il n'a pas mesuré ce que ce point représentait pour tout un continent ! Il allait cicatriser un siècle d'échecs, renforcer les liens de fraternité qui nous lient…

Que la FIFA revoie les règles du football international pour que plus jamais la tricherie ne l'emporte sur l'effort et

le mérite. Durant cette Coupe, les faux jugements, les erreurs d'arbitrage ont causé plus que de la colère : des crises cardiaques à travers le monde. Ne serait-il pas temps de donner la possibilité aux arbitres de recourir à la vidéo ? Ne me dites surtout pas que tous les États n'ont pas les moyens de s'équiper alors que des joueurs gagnent des millions d'euros par mois !

En parlant de joueurs multimillionnaires, j'aurais tellement souhaité que la France de Nicolas Sarkozy s'inspire des politiques africaines pour une fois. Le Nigeria voulait interdire à son équipe de football de participer à aucune compétition internationale pendant deux ans afin de restructurer son jeu. Dans un passé pas très lointain, les Éléphants de Côte-d'Ivoire, après leur mauvaise prestation à la CAN 2000, ont été internés par le général Robert Gueï dans le camp militaire de Zambakro pour avoir fait « la honte de la nation ». Au lieu de laisser les Bleus rentrer tranquillement chez eux – certains par *jet* privé – et s'empresser sans doute d'aller se consoler dans les bras des Zahia de la République, il aurait fallu leur faire suivre une formation de patriotisme et des cours d'éducation civique. C'est quoi, ces joueurs qui s'insultent et se martyrisent ?

L'image de cette équipe française, majoritairement *black*, retournant dans le car de l'équipe de France, ne cesse de parasiter mes pensées. Heureusement qu'il n'y a pas que les Noirs qui ont disjoncté en Afrique du Sud. Toujours au sein des tricolores, Raymond Domenech, le *coach* décrié, prié depuis des mois de rendre son tablier, a livré son *show* : provocations habituelles, arrogance à l'égard de la presse, refus de serrer la main de l'entraîneur des Bafana-Bafana, l'équipe nationale du pays organisateur… Ça en fait, des records !

Que le Ghana sèche ses larmes. L'Uruguay entrera dans le Guinness des records en devenant le pays le plus détesté par tout un continent – un milliard d'habitants – en l'espace d'une seconde. Les joueurs de la *Celeste* n'iront nulle part ! Vous vous rappelez la main de Thierry Henry contre l'Irlande ? Vu le résultat des enfants de Roselyne Bachelot, il lui aurait mieux valu garder sa main dans la poche. Depuis cette faute, tous les éléments se sont mis en place pour que les Bleus perdent : la pression médiatique, la presse assassine, Rama Yade et l'hôtel de luxe, Domenech...

Il y aura une justice, et nous ne nous contenterons pas d'avoir organisé le premier Mondial en terre africaine. Cela a pris près d'un siècle. Que dame Coupe du monde revienne vite, peut-être en Afrique de l'Ouest ou en Afrique centrale pour des raisons d'accessibilité. Et l'Afrique se réunira derrière ses nations, car désormais nous avons une revanche à prendre.

14 Juillet sur les Champs-Élysées

Des militaires africains défilent sur les Champs-Élysées en l'honneur du cinquantenaire des Indépendances.

Main basse sur le Mali ?

Août 2010

Bonjour. Oui, c'est encore moi. Non, je ne suis pas parti en vacances et je ne compte pas y aller. Hier à midi, j'ai déjeuné avec un ami qui m'a dit : « Il paraît que toi et Les Échos*, vous êtes trop aigris !* A te a dabila ? *» Pour mieux lui répondre, j'ai posé ma fourchette sur la table, tendu mon bras kilométrique pour attraper une bouteille d'eau que j'ai versée mécaniquement dans un verre. Le contenu aussitôt ingurgité, je me suis redressé dans mon siège et je lui ai rétorqué : «* An Tê[1] ! *»*

Moi aigri, non ? J'ai juste l'impression d'avoir un cyclone dans le ventre par moments. Le 14 juillet dernier par exemple, de mon petit écran, j'ai vu les soldats africains défiler sur les Champs-Élysées. Oui, les descendants des anciens combattants qui se sont battus pour la France et qui se sont ensuite battus pour que leur pension soit alignée sur celle de leurs homologues français. Nicolas Sarkozy a d'ailleurs annoncé la correction de cette injustice des pensions et dès la rentrée, un projet de loi sera présenté à l'Assemblé nationale française dans ce sens. N'est-ce pas bizarre d'attendre que les anciens combattants soient morts pour entreprendre cette reconnaissance ?

Certains Africains, notamment mes amis du réseau *Facebook* qui vivent en France et qui ont, pour quelques-uns, participé à ce défilé côté spectateurs, ont salué la marche militaire. Waou ! Sublimes, les amazones du Bénin ! Oh ! Exotiques, les tenues de l'unité des méharistes de Ménaka !

1. Jamais !

Plusieurs médias français et une certaine Afrique y ont vu un signe d'amitié, de mettre à l'honneur nos soldats, de leur permettre d'ouvrir le bal devant les chefs d'État africains.

Je m'efforce de respecter les sensibilités des uns et des autres, démocratie exige. Mais ce défilé, je l'ai trouvé invraisemblable. Savez-vous que les troupes africaines ont paradé sous le *Chant des Africains* ? Un air militaire à la gloire de la France. Autrement dit, l'Afrique au service de la France, la nation mère. Appréciez vous-mêmes :

C'est nous les Africains
Qui arrivons de loin,
Nous venons de nos pays (venant des colonies)
Pour sauver la Patrie (pour défendre le pays)
Nous avons tout quitté,
Parents, gourbis, foyers,
Et nous gardons au cœur
Une invincible ardeur
Car nous voulons porter haut et fier
Le beau drapeau de notre France entière…

Où est cette Afrique qui préfère le respect de la dignité humaine aux honneurs réservés à une poignée de personnes ? Il ne s'agit pas de faire sauter le champagne, de dérouler le tapis rouge, mais de défendre les intérêts des Africains. Le plus beau cadeau que la France puisse faire aux Maliens serait de traiter nos frères qui sont dans les foyers, nos frères qui sont sans papiers et sans logis, avec plus d'égards et de compassion. Comment peut-on comprendre qu'un pays qui se dit ami renvoie nos concitoyens au bercail bâillonnés ?

Et encore ! Dix jours après le 14 juillet, la Mauritanie et la France pénètrent sur le territoire malien sans la bénédiction et

à l'insu de nos autorités, brandissant un droit de poursuite tenant d'un certain pacte signé entre nos États. Soyons clairs : je condamne les actes de terrorisme, je suis fortement touché par la tragédie qui a frappé M. Germaneau et sa famille, mais le Mali est le premier responsable de la sécurité et de la sûreté des personnes se trouvant sur son territoire. Nous avons toujours géré avec diplomatie les prises d'otages. Donc, de par cet engagement, il est important que nos autorités soient associées. J'appelle ces dernières à rester vigilantes et à rappeler à l'ordre toute nation souhaitant lui imposer sa « voie ». Notre pays ne saurait être un champ de guerre, l'Afghanistan du Sahel. Il faut trouver des solutions politiques aux problèmes. La violence ne résout rien à long terme.

Ne faudrait-il pas que les décisions stratégiques ne soient pas prises en aparté ? Si, après cinquante ans d'indépendance, le Mali est toujours soumis aux *desiderata* et intérêts de la France, alors nous ne sommes pas tout à fait indépendants. Il y a de quoi être désabusé. Je dis « *An Tê !* » parce que notre rôle est de mettre le doigt sur les problèmes de société tout en suggérant des réflexions et solutions pour une justice globale.

Birama Konaré,
qui vous souhaite un bon mois de ramadan.

Le cinquantenaire des Indépendances

Défilé militaire à Bamako lors de la célébration du cinquantenaire de l'indépendance du Mali.

Le cinquantenaire est mort, vive le centenaire !

Octobre 2010

Dîner de gala offert par S. E. M. Amadou Toumani Touré aux chefs d'État des pays voisins.

Retraite aux flambeaux dans les rues de Bamako (Mali).

La célébration du cinquantenaire des Indépendances : nul, archinul ! C'est bien ce que certains attendent de moi si je suis l'adage de l'ancien chef de village qui n'aime pas voir sa cité prospérer. Eh bien, ma vision est légèrement différente ; mi-ACI, mi-Banconi, voici le verdict.

De belles réalisations pour ce cinquantenaire, avec l'inauguration de l'échangeur multiple au niveau de la colombe de la paix. Même l'escorte présidentielle avait du mal à s'y retrouver ! Il y a tellement de sorties qu'il faudrait un GPS pour ne pas s'y perdre. Un autre GPS serait le bienvenu au parc national du Mali, rebaptisé parc national Aga-Khan, qui ne manquera pas de faire le bonheur des Bamakois. Avant l'ouverture au grand public le 1er octobre dernier, les familles étaient déjà nombreuses à se rendre sur le lieu, pensant qu'il était opérationnel et qu'elles allaient pouvoir y planter parasols et filets de volley-ball. Ah, que voulez-vous ? C'est Bamako dorée, non ? Tout fraîchement rentrée des *States* et voulant y reproduire ses habitudes ! Bon, ne soyez pas surpris de m'y voir également dans une de ces voiturettes de golf, me prenant pour Tiger Woods !

Aîe Deh, yako ! Il me faut trouver un autre symbole. Peut-être parmi les héros de l'Indépendance, mais bon, les organisateurs de ces festivités et même les murs de certains ministères n'avaient d'yeux glorificateurs que pour un autre.

J'aimerais bien savoir ce que les pères fondateurs, de là où ils sont, ont pensé de ces commémorations. Bon, comprenez, pour ne pas passer pour l'ancien chef de village qui n'aime

pas voir son village prospérer, je ne dirai rien sur certains aspects. Promis, juré, motus et bouche cousue : les avions de l'armée de l'air et leurs pilotes maliens, ukrainiens et autres pendant qu'au Nord… *Ne té kouma !* Les majorettes, passons ! La *superstar* Kadhafi et sa limousine (hihihi), *no comment ! Gni té boyouma na.* Par contre, et là trêve de plaisanterie, j'ai moyennement apprécié l'invitation adressée à l'ancien président Moussa Traoré pour participer au défilé militaire. Je me permets ce commentaire car je suis un enfant de la démocratie. De mes yeux, j'ai vu des militaires frapper sur ordre les manifestants en 1991. J'ai inhalé leur gaz lacrymogène jeté dans la cour de notre maison familiale. J'ai lu, les larmes aux yeux, les récits des victimes du régime répressif du général. J'ai suivi le procès des crimes économiques et crimes de sang. J'ai visité le Carré des Martyrs et je l'ai nettoyé à deux reprises pour rendre hommage à mes aînés qui se sont sacrifiés afin que nous ayons le droit de vivre dans un pays libre et prospère. Par respect pour leurs sacrifices et leurs familles, nous ne pouvons aucunement laisser un dictateur, gracié mais non amnistié, si vieux soit-il, fouler le tapis rouge réservé aux dignitaires de ce pays. Avec l'ancien chef d'État Moussa Traoré, il n'est pas de réconciliation possible sans reconnaissance des fautes commises. Notre guide à nous, ATT, est certes un aristocrate du cœur, mais comment peut-on parler de pardon quand toutes les fautes ne sont pas expiées ? Pour pardonner, il faudrait qu'il y ait des excuses. Je n'en ai jamais entendu de la bouche de celui qui martelait hier qu'il allait ceindre la tête de ses opposants d'une couronne d'enfer.

À défaut d'avoir été, nous autres, les héros du 26 Mars, soyons ces Maliens qui resteront fidèles à la mémoire de ceux et celles qui sont tombés sous les balles. Pardonnez-moi, mais ne soyons pas des ingrats. Ceci est valable pour le 26 Mars, mais devrait aussi être une maxime quotidienne. L'ancien président a eu la présence d'esprit de s'abstenir, mais il reste que

mon cinquantenaire a eu un goût de citron quand j'ai appris ce qui était arrivé au matériel de l'agence de communication DFA et de la société *Orange Mali*.

Cette dernière est une entreprise qui, depuis des années, se plie en quatre pour satisfaire sa clientèle. Pour accompagner la fête, elle a offert un mégaconcert gratuit au public. En retour, elle et son agence ont vu leur matériel s'en aller en fumée parce que les forces de l'ordre n'ont pas été en mesure de contrôler la foule et qu'elles prennent les jeunes de ce pays pour leurs ennemis. Un concert, c'est aussi un endroit où l'on doit se défouler, danser ; mais ici, dès qu'un jeune ose bouger un peu, il se prend un coup de matraque. Ce n'est pas pour dédouaner ces gosses qui détruisent gratuitement les biens d'autrui, mais je formule le vœu que les enfants du centenaire, eux au moins, ne prennent pas ce pli et s'imprègnent du rôle que chacun se doit de jouer dans la communauté. Il nous faut penser le citoyen nouveau plus africain, plus travailleur, plus intègre, plus solidaire et soucieux de l'intérêt commun. Sans repères, nous ne pourrons jamais bâtir une nation saine et juste.

Cinquante ans, c'est beaucoup, mais n'oublions pas d'où nous venons. Je ne veux pas être ingrat à mon tour, ne pas reconnaître le mérite des hommes et des femmes qui ont travaillé d'arrache-pied pour nous offrir ce spectacle, mais à quel prix ? Assurons-nous avant de fêter le centenaire que nous avons atteint nos objectifs, que tous nos frères sans toit sont logés, que ceux qui sont en larmes dans les hôpitaux, sans moyens pour payer leurs ordonnances, sont pris en charge. Avant d'engager des milliards au nom de la nation pour une fête sans réelles retombées économiques, il faudrait consulter le peuple, faire au moins valider le budget par l'Assemblée nationale. Je ne suis pas certain qu'au regard des urgences nationales (inondations, crise scolaire, problèmes d'insécurité,

d'accès à l'eau…), une grandiose célébration coûteuse fût opportune. Vous savez, tout vient à son heure. Aujourd'hui, on ne devrait pas rivaliser avec la Chine au sujet de qui fait les plus beaux feux d'artifice, mais plutôt sur qui travaille le plus ardemment pour tirer son économie vers le haut et sortir sa population de la galère. C'est la supplique que je lance.

Bon mois de solidarité !

Défilé civil au stade omnisports Modibo-Keïta de Bamako.

Feu d'artifice au palais de Koulouba à Bamako.

Élections ivoiriennes

Rencontre joyeuse entre Laurent Gbagbo, Henry Konan Bédié et Alassane Dramane Ouatarra à l'époque où tous trois étaient candidats aux élections présidentielles, Abidjan (Côte-d'Ivoire).

Elephant Story

Novembre 2010

Ya Fohi,
la Côte-d'Ivoire va se relever.

Voilà, voilà, voilà, voilà, voi, voilà éléphants... Souvenir souvenir ! Oui, nous avons tous en mémoire cette Côte-d'Ivoire insouciante, terre nourricière, comme le chantait Alpha Blondy, avec ses *banana, cacao, kaba, cou*... Enfant, les yeux grands ouverts, j'écoutais les histoires abidjanaises d'une de mes tantes qui jurait que l'on pouvait ramasser dans ses rues une aiguille tombée le soir. Mais nous avons envoyé aux oubliettes cette douce Abidjan qui se prenait pour la rivale de Paris.

En effet, hélas, de mon enfance à ce jour, ce pays a connu le chaos, la déchirure physique et sentimentale, sans doute imputable à un président « père fondateur » décédé sans avoir pris le soin d'organiser sa relève. Le rôle des hommes politiques qui voulaient plutôt jouer sur les différences culturelles, ethniques, pour mieux imposer leur suprématie, n'y est pas étranger non plus. Résultat : xénophobie, violence, récession économique… Après avoir été locomotive prestigieuse, la Côte-d'Ivoire se voit reléguée à l'état de wagon.

Voilà la RCI d'aujourd'hui, et la chanson de Gadji Cely ne cesse de me revenir aux lèvres. *Voi, voilà éléphants*… Bédié, Ouattara, Gbagbo. Je suis fier de les voir enfin en lice pour l'élection présidentielle. Cela dit, malgré cette joie, je les tiens pour responsables. Il a fallu passer par tous ces tournants pour qu'enfin Ouattara puisse se présenter.

Mais les Ivoiriens eux-mêmes le disent, ça va aller, et comme toujours la RCI n'en finira pas de me surprendre. Je trouve les pas de danse exquis, l'accent singulier, l'habillement bluffant et les bananes plantain – *alloco* – chaudes, qui dans la bouche me font *wayi !* Aujourd'hui, ma crainte se calme petit à petit comme les vagues nocturnes qui échouent sur la lagune. Malgré le ton parfois agressif des candidats, les règles démocratiques sont respectées. La population est fortement mobilisée et se comporte avec civisme, sans doute fatiguée par tant d'années d'immobilisme politique et de palabres. C'est bien la preuve qu'en Afrique nous pouvons aller aux élections, à condition que le terrain soit balisé, que les mécanismes de vote soient correctement mis en place.

Je me prends à rêver à nouveau. À moi, peu m'importe le vainqueur d'entre les mousquetaires restants. Ce sont tous deux des hommes d'État, jouissant d'une grande popularité.

Alassane Ouattara reste le héros de ceux qui ont été traités injustement comme des citoyens de seconde catégorie alors qu'ils sont Ivoiriens et qu'ils contribuent ardemment au développement économique du pays. Avec lui, nous sommes certains que les liens de fraternité liant Ivoiriens, Maliens et Burkinabés seront fortement renforcés. Et entre nous, Mmes Wade et Bongo se sentiront moins isolées aux côtés de la belle Dominique Ouattara, non ?

Quant à l'ami Gbagbo, il est à saluer pour son intelligence, sa culture et sa conscience. Je le respecte car il a été ce chef d'État qui n'a pas pris part à la célébration du cinquantenaire des indépendances sur les Champs-Élysées. Chose surprenante, au Nord comme au Sud du pays, Laurent s'impose comme le candidat des jeunes. Toujours le sens de l'humour avec une maîtrise parfaite du *nouchi*, le parler *« djeuns »*.

Ce sens de l'humour, cette chaleur et son énergie ne me font bien sûr pas oublier les côtés sombres de Gbagbo et de

Ouattara. Le président actuel de la Côte-d'Ivoire, c'est aussi des taches : l'affaire Guy André Kieffer, la corruption au sein des sociétés étatiques… Et Ouattara, avec le bourbier de la rébellion, ses excès, ses atrocités certes partagées mais…

Il revient au peuple ivoirien, et à lui seul, de choisir entre les candidats. D'ailleurs, je n'ai aucune préférence ni pour l'un ni pour l'autre. Je n'ai de parti que la stabilité de la Côte-d'Ivoire et de toute la sous-région ouest-africaine de sorte qu'un jour je descende de l'avion en chantant *Voi, voilà Abidjan*. Non, je n'irai pas *faroter* comme Gbagbo dans les maquis de la rue Princesse, *m'enjailler* sur les plages d'Assini. Je ne suis pas dans cette catégorie, je compte y aller pour rendre visite à Dahico et me tordre de rire avec son *Dolomikan*, m'abreuver de *placali,* de *foutou,* de *garba,* d'*alloco,* de jus de coco au son de la voix douce et suave d'Aïcha Koné ou d'Alpha Blondy – *« Kalo sara, kalo ma sa daraka garanti »*. C'est mon vœu le plus cher pour la RCI et l'Afrique.

Voyez-vous, nous avons tous un peu d'Ivoire en nous. Ensemble prions pour ce pays. Prions Allah, prions Jésus en baoulé, en dioula, en nouchi… pour que l'éléphant évite d'entrer dans le magasin de porcelaine.

Vive la Côte-d'Ivoire unifiée !

Le destin de l'Afrique

Un partisan de Laurent Gbagbo déchire les résultats des élections présidentielles pendant leur proclamation par la Commission électorale indépendante.

L'Afrique, un étonnant destin

Décembre 2010

Donné perdant de l'élection présidentielle du 28 novembre par la Commission électorale indépendante, Laurent Gbagbo a néanmoins été déclaré vainqueur avec 51 % des voix contre 49 % en faveur d'Alassane Ouattara et investi illico presto *par le Conseil constitutionnel de la Côte-d'Ivoire.*

Le dimanche 28 novembre, tandis que les Ivoiriens se rendaient aux urnes, j'ai eu l'immense opportunité de participer au panel « Pourquoi j'écris ? » dans le cadre de la sixième édition du festival de Bamako Étonnants Voyageurs. Voici ma réponse : j'écris parce que j'ai une très belle plume et que je suis terriblement atteint de nombrilisme. Je suis Africain, non ? Pardon, j'essaye juste de vous distraire car j'ai la nausée aujourd'hui. Dans ces cas-là, il m'arrive de prendre un livre : *Désert* de Le Clézio, *L'Alchimiste* de Paulo Coelho... La joie que ces récits me procurent, j'ai envie de la rendre en invitant mes lecteurs au voyage, à la méditation, à la sagesse, à l'amour… Sauf que je n'y arrive pas. J'ai du mal à faire rire. Mon style est grave. Mes personnages n'ont presque pas d'échappatoire. Ils ont un destin tragique.

Un destin à l'image de mon continent. Ne disais-je pas dans ma dernière chronique, en parlant de la Côte-d'Ivoire : « Ensemble prions pour ce pays. Prions Allah, prions Jésus en baoulé, en dioula, en nouchi… pour que l'éléphant évite d'entrer dans le magasin de porcelaine[1] » ? Pourtant, il y est entré. Il a cassé les porcelaines, a brisé la vie d'innocents, a tenu des propos inacceptables, a posé des actes arbitraires et

1. Voir « Élections ivoiriennes », p. 104.

humiliants pour l'Afrique. Devant les chaînes de télévision internationales, un membre de la majorité présidentielle a empêché de manière brutale l'un des responsables de la Commission électorale indépendante de proclamer les résultats provisoires du deuxième tour de la présidentielle.

En arrachant les papiers, en les pliant, c'est le cœur de l'Afrique entière qui a été broyé. Face à cette scène invraisemblable, nos cœurs ont saigné à nouveau. Les douleurs ont refait surface : celles d'un continent fragile qui a de fausses prétentions et des airs hypocrites – « nous sommes *fair play*, nous accepterons les résultats des urnes… » Que du bluff !

Mais moi, je ne vais pas baisser les bras. Je ne serai jamais un afropessimiste. Je n'en ai pas le droit, sinon autant prendre le chemin de l'exil ou arrêter de vivre. En grande perdition, ma pensée se tourne vers nos lumières. Je cogite sur Joseph Ki-Zerbo, sur ses pensées : *« Na Dara, En Sara »* (si l'on se couche, on est mort). Je me les approprie pour ensuite les partager avec vous à travers ma plume de *Number One*. Laissez-moi vous distraire un peu. J'ai la tête lourde. Dans un recoin de mon âme où le soleil brille ardemment, je me mets à rêver du futur. Je le « positive », j'essaye de relativiser les maux du continent et je n'oublie pas les quelques petits progrès : le respect du choix des électeurs au Sénégal en 2000, le modèle démocratique ghanéen, la stabilité du Mali, la richesse de nos sols, la jeunesse de notre population… Demain, ça ira *Inch Allah !* Nous en voyons déjà les prémices, non ? Même dans les élections, « *Bluffou te urne la* » – l'urne ne ment pas. Les putschistes auront beau s'accrocher au pouvoir, tôt ou tard ils s'en iront.

Que cela se fasse sans bain de sang, sans humiliation, c'est une supplique. Certains dirigeants africains donnent l'impression

d'être des dégénérés et d'aimer les fins tragiques. Ceux-là deviennent des personnages de tragédie qui vont au bout de leur destin. Le sort du général Gueï, de Mobutu… devrait en édifier plus d'un et les ramener à la raison. Qu'en pensent nos dirigeants ? J'écris car je ne les entends pas. Si nous ne montons pas en pointe, si nous ne réagissons pas, nous laissons la porte ouverte à toutes sortes de dérives.

Je vous laisse. Je vais un peu me détendre, lire *Mohamed* de Razil Vladir. Je suis fatigué de ces partis politiques devenus des bureaux de placement et des lieux de partage du gâteau. Je suis fatigué de ces dirigeants qui ne pensent pas aux populations. Fatigué, je le suis de ces politiciens qui n'accordent aucune valeur à la sacralité de la vie et de la dignité. Nos aînés nous lèguent une bien triste tradition.

La Chine

L'auteur et sa traductrice Li Yan, à Guangzhou (Chine).

Canton, la rivière fascinante

Janvier 2011

Après dix heures de vol, le Boeing 777 de China Southern Airlines *se pose avec deux heures d'avance sur la piste de l'aéroport international de Canton-Baiyun (« nuage blanc » en chinois). Il est cinq heures du matin, vingt et une heures à Bamako. Le corps est fatigué, les yeux chargés de sommeil mais fascinés par le spectacle qu'offre la Chine, qu'est la Chine.*

En ce mois de décembre, Canton – ou Guangzhou – vit au rythme des Jeux olympiques para-asiatiques 2010. Sur la voie qui mène au centre apparaissent des fleurs exotiques, aux mille formes : raquettes de badminton, joueurs de tennis, sprinteurs… Une relation harmonieuse entre l'homme et la nature mais aussi une volonté de construire des villes moins polluées, surtout lorsque l'on s'appelle Canton et que l'on est l'un des poumons industriels de la Chine.

Qu'est-ce qui peut bien conduire les Africains à se rendre dans la « ville des fleurs » ? Canton est un délice touristique : les balades sur la rivière des Perles, l'ensemble architectural colonial portugais, britannique et français, la gastronomie et les nombreux restaurants – dont le célèbre *Guangzhou Hong Xing Seafood Restaurant* qui sert, comme le dit l'adage, tout ce qui vole sauf les avions, tout ce qui nage sauf les bateaux et tout ce qui roule sauf les voitures. Les amateurs de crocodile, de requin, en auront pour leur compte. L'enseigne propose aussi des légumes frais (brocolis, choux, carottes, soja…), des huîtres panées, des grillades de mouton… Pour les moins téméraires, les nombreux restaurants en centre-ville servent des régals, les *dimsun* (mets servis en petites portions, généralement des pâtisseries, dont le *bun*, un pain cuit à la vapeur, présenté nature, avec des légumes ou à la viande). Envie de se dépayser ou de se « payser » ? Canton offre une multitude de restaurants étrangers : vietnamiens, français et même un buffet brésilien, *Samba Restaurant* – ambiance tropicale et nuits fiévreuses, c'est le point de rencontre des Africains !

Historiquement, Canton a toujours été une terre d'accueil. Après avoir subi la pénétration des Occidentaux à partir du XVI^e^ siècle, elle a été envahie par le Japon à la fin des années 1930. De cette invasion, elle garde un souvenir implacable et les blessures peinent à guérir. Pour preuve, la retransmission par les chaînes de télévision locales des témoignages des victimes lors de la commémoration des massacres de décembre 1939 à Hong Kong, quelques heures après l'attaque de Pearl Harbor aux USA. Loin des repères coloniaux et touristiques, les Africains, qui vivent et travaillent principalement au cœur de la ville à Tian Shu, « envahissent » la Chine pour faire fortune. À l'*Africa Trade Center*, ils vendent et exportent vers l'Afrique toutes sortes d'objets : postes de télévision, téléphones, mèches, corans, cartes téléphoniques, climatiseurs, portes en aluminium, services de table… De quoi faire le bonheur de *Maersk, SDV, UPS* et autres transporteurs aériens et maritimes.

Il n'est pas anodin de voir les « mamas » – les femmes africaines au tour de taille souvent impressionnant, comme se plaisent à les appeler les Chinois – assises à l'avant des camions se rendant sans doute chez les grossistes, afin de remplir les conteneurs de matériel d'hôtel, de salon de coiffure, de boutique, *etc*. Les Africains achètent en masse. « Rien n'est produit localement, tout arrive de Chine, même les papiers toilette », me dit une commerçante de la RDC, rencontrée sur le marché des équipements d'hôtel.

Elle prend tout. On a l'impression qu'elle dispose de quatre bras qui dévalisent les rayons. Les Chinois sont étonnés car, à priori, les Noirs ne sont pas riches. Ma traductrice me pose la question : « En Afrique, vous ne prenez que deux repas quotidiens, non ? » Je lui demande gentiment de préciser. Elle me répond : « Du matin au soir, les mamas ne mangent pas. Nous, Chinois, nous ne sautons pas les repas. Ce n'est pas bon pour l'estomac. » Je souris. Quand on traverse les continents pour venir jusqu'en Asie, nous n'avons qu'une préoccupation : accomplir notre mission même si nous devons rester éveillés durant tout le séjour. Pardon, face à l'argent, oh, la santé est secondaire ! C'est peut-être ce qui nous différencie des Chinois qui, malgré leurs occupations, essayent d'avoir une hygiène de vie saine ; c'est primordial : trois repas quotidiens, peu de sucre dans le thé, de l'eau chaude comme boisson, se balader dans les parcs comme le célèbre parc Yuexiu à quelques encablures du centre-ville…

Ma traductrice se plaît bien dans sa ville. Profitant des quelques minutes de repos autour d'un repas, je me mets à la « cuisiner », à la faire parler sur les dirigeants chinois, diabolisés par l'Occident. Je comprends alors que malgré l'autonomie de Canton, et la distance qui la sépare de la capitale Beijing, la donne reste la même. Les Chinois dans leur quasi-majorité sont satisfaits de leur régime. « Même les grandes *stars* du cinéma hongkongais quittent leurs îles pour s'installer sur le continent, à Shanghai, qui est plus belle que les villes américaines », me lance-t-elle. On se met à rire…

Le petit Sahélien que je suis ne rate pas une occasion de prendre quelques kilos. Profitant d'un autre moment de gourmandise, une pause-café cette fois, mon correspondant malien de Guangzhou demande en chinois à la serveuse de me servir un *mint punch*, un thé glacé à base de menthe avec de la crème Chantilly. « Les affaires marchent bien ici », lui dis-je d'un ton affirmatif. « Moins qu'avant ! Ils sont nombreux, les Maliens qui quittent la Chine. Nous sommes moins de mille aujourd'hui à Guangzhou », me répond-il d'un air désillusionné. Le torchon brûlerait-il entre le Mali et la Chine ? Négatif, me rétorque mon interlocuteur. Les Chinois sont de plus en plus nombreux en Afrique, un consulat du Mali est en train de se mettre en place ici malgré des lourdeurs administratives côté malien. Les chiffres soutiennent sa thèse. Le commerce entre la Chine et le continent africain a augmenté de 43,5 % de janvier à novembre 2010 par rapport à la même période en 2009. Autre signe de la bonne entente, la desserte de l'Afrique de l'Ouest (Lagos pour le moment) par la compagnie aérienne chinoise *China Southern Airlines*.

Après deux semaines inoubliables, je m'envole de la superbe rivière des Perles pour fouler le sol du marigot des trois caïmans avec mille histoires fascinantes à raconter à mes nombreux amis, dont ceux du réseau *Facebook*. Mon seul regret durant ce voyage, c'est de n'avoir pas pu me connecter à *Facebook*, interdit en Chine qui propose sa version locale, *Oak Pacific Interactive (OPI)*. Le géant asiatique offre aujourd'hui une alternative aux produits des Occidentaux. Ainsi, *Youtube* et *Google* sont détrônés par *Youku* et *Baidu*. Enfin, le prix Confucius décerné à l'ancien vice-président taïwanais Lien Chan est une réponse sans aucun doute au prix Nobel de la Paix qui vient d'être remis au dissident chinois Liu Xiaobo.

M'éloignant de toutes ces polémiques, je voudrais vous réitérer mes vœux les plus chaleureux de bonheur, de réussite et de bonne santé pour cette année que nous venons à peine d'inaugurer.

新年快乐 (xīn nián kuài lè)

Sambe Sambe !

Happy New Year !

Bonne année !

Attentat

Le terrorisme gagne le Sahel

Arrestation du djihadiste tunisien Béchir Simoun après son attaque à l'explosif contre l'ambassade de France au Mali.

Janvier 2011

Des coups de feu, une bonbonne de gaz, des cris, des blessés, un forcené criant sa haine, des sirènes dans la nuit… Ceci n'est pas un passage de L'Attentat *de Yasmina Khadra, encore moins une scène tragiquement routinière d'Irak retransmise par les médias. Nous sommes devant l'ambassade de France à Bamako, le mercredi 5 janvier 2011.*

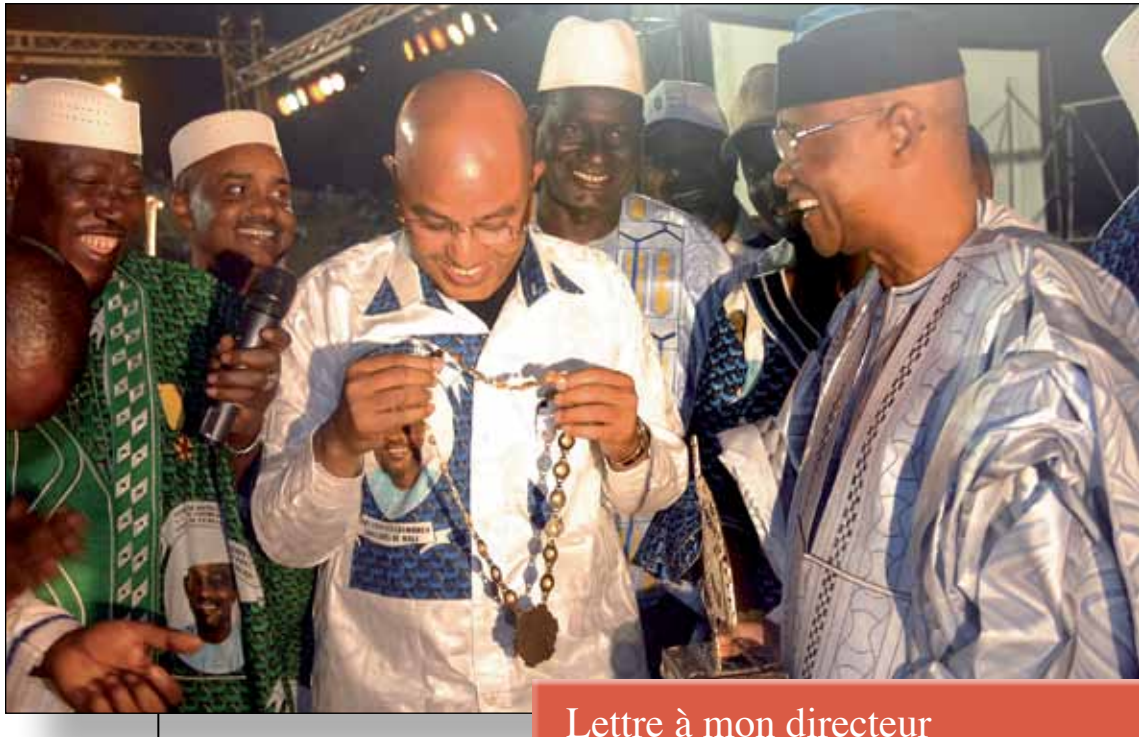
Je n'en reviens pas. Assis dans mon lit au moment où je vous écris ce billet, je ne cesse de me répéter : « Un attentat à Bamako ! » Je n'en reviens toujours pas. Où suis-je ? Pas au Mali ! D'accord, à nous la pauvreté, la chaleur suffocante, le colonialisme… mais pas cette espèce de forfaiture. Dans un recoin de mon cœur et à chaque passage de faits divers dans les médias, je psalmodie en ajoutant « *Alhamdoullaye*, Dieu tout-puissant, nous ne connaissons pas les tremblements de terre, les *tsunamis*, les attentats suicides, les *serial killers*… ces maux sont réservés aux autres. »

Cet attentat est un signal si fort que même les familles fondatrices de la ville des trois caïmans n'ont souvenir d'aucun précédent. Les autorités locales tentent de rassurer la population en attestant que c'est un acte isolé d'un apprenti terroriste. N'est pas apprenti celui qui revendique le droit de mort sur autrui, qui s'amuse avec des engins explosifs et qui se promène avec un pistolet en ne jurant que par Al Qaida. Aux écrivains, intellectuels, politiciens, religieux et simples membres de la communauté, ici et ailleurs, une analyse de ces comportements potentiellement destructeurs s'impose. Comprendre la psychologie de ceux qui ne se sentent pas bien ou se sentent humiliés, inutiles dans notre communauté au point d'en vouloir la destruction.

Le lendemain du désormais « attentat de Bamako », pour me rassurer, je prends les commandes de ma voiture et j'arpente les rues sinueuses de ma capitale. Le panier de la ménagère sur la tête, les femmes en petits groupes se rendent au marché, les hommes se plaignent toujours de la cherté de la vie, je reçois les premiers appels téléphoniques de mes clients… Je dirais presque *ouf !* Seul le lycée français est resté fermé, confisquant ainsi l'apprentissage des enfants et chamboulant le planning des parents. Dorénavant, là où je suis, il faudra employer de nouveaux repères, et vivre avec un savant mélange de sentiments d'impuissance, de désespoir et s'armer de courage. Pour ma part, je me suis déjà rodé à cet exercice dans une certaine ville, New York, où je vivais lors des actes terroristes du 11 septembre 2001. À Bamako donc, je me méfierai davantage de mon voisin ; il a peut-être un engin explosif autour de la taille. À Bamako, je ferai attention aux endroits où je mettrai les pieds. À Bamako, je sensibiliserai les agents postés devant les lieux publics en les incitant à plus de vigilance. Enfin, après avoir posté ce billet, je quitterai mon lit pour mon tapis de prière aux motifs rassurants de la Kabbah et j'implorerai Allah pour qu'il préserve la stabilité de mon très chaleureux Maliba, car que deviendra notre *jatiguiya,* hospitalité*,* si nous ne pouvons accueillir de touristes ? Qu'adviendra-t-il de notre culture et de notre riche patrimoine historique si nous ne pouvons les partager entre nous-mêmes et avec nos étonnants hôtes venus chez nous le temps d'un festival, d'un concert, d'une conférence ?

Birama Konaré,
qui souhaite une année de paix à tous les étonnants
voyageurs où qu'ils soient.

Dérives démocratiques



Jeamille Bittar, président de la chambre de commerce et d'industrie du Mali, remet une médaille d'or au président de la République pour ses efforts en faveur du développement du secteur privé malien.

Lettre à mon directeur de publication sur les excès et dérives démocratiques

Février 2011

Cher Alexis,

Je suis au regret de confondre ma chronique de ce mois avec une lettre que je t'adresse. Vois-tu, j'ai toujours écrit en fonction de mon *feeling*, de mes convictions et, dans la mesure du possible, j'essaye d'être la voix des autres. Aujourd'hui, je ne suis plus certain d'être un représentant de la masse. Je dirais que je suis en désaccord sur certains dossiers, notamment celui de la Tunisie.

Bien entendu, comme la majorité des citoyens du monde, je défends la liberté des peuples. Je m'insurge contre l'humiliation, la « martyrisation » et la confiscation des libertés individuelles. Cela dit, il y a de quoi réfléchir sur cette nouvelle forme de « coup d'État » par la rue.

C'est visiblement l'expression d'un ras-le-bol généralisé et le signe que la défense des valeurs universelles finit toujours par prendre le dessus sur les intérêts économiques et claniques. Mais que penser du traitement infligé à Ben Ali en Tunisie ? Méritait-il un départ aussi humiliant pour quelqu'un qui a favorisé l'émergence économique, l'acquisition du savoir et l'accès aux soins à sa population, sans compter la place faite aux femmes ? Qu'on le veuille ou non, la Tunisie est un modèle de réussite, de stabilité, et son ex-raïs a toujours protégé les étrangers, les Africains en particulier. Mais cela n'est pas suffisant, et cette chute du régime Ben Ali doit édifier les dictateurs, même les dictateurs version *light*.

On comprend, à travers la désormais révolution des Jasmins, que c'est malsain de flirter avec le milieu des affaires. Il devrait être interdit aux familles présidentielles d'exercer le moindre *business* durant le mandat. LT – Leïla Trabelsi – et son clan se sont retrouvés dans toutes sortes de *businesses* : banques, médias, hôtellerie, importations de toutes sortes… Ces frères, ces beaux-fils et ce réseau d'hommes d'affaires ont spolié d'honnêtes personnes de leurs terres, de leur gagne-pain. Autre leçon : il faut prendre conscience que tout finit par se payer.

Partout dans la Tunisie de Ben Ali, c'était le culte de la personnalité : affiches placardées sur panneaux géants, omniprésence dans les médias d'État, sans compter le réseau dangereux de courtisans, de fortunes nouvellement conquises, d'individus véreux, ceux-là mêmes qui veulent se mettre à l'abri d'éventuels problèmes avec la justice. Pour ça, ils sacrifient idéaux et valeurs morales…

Édifiante, l'attitude souvent hypocrite et versatile des Occidentaux. Toutes les dérives se passent sous leurs yeux. Parfois, ils applaudissent, félicitent jusqu'à ce que ça explose, et là ils « lâchent ». En voyant Barack Obama à la télé ces derniers jours, j'ai eu envie de lui dire : « Obama, dégage ! » N'est-ce pas ce même Obama qui a reçu l'année dernière Hosni Moubarak ? Quant à Nicolas Sarkozy, n'en parlons même pas. Si je pouvais seulement catapulter ma main dans le petit écran, l'en extirper par le col et le balancer dans les airs jusqu'à Diapaga ! Lui et ses ministres qui voyagent avec des hommes d'affaires ou s'en font offrir des vacances, lui qui a voulu installer son fils Jean à la tête de l'Établissement public d'aménagement de La Défense (EPAD), peut-il se permettre de demander le départ d'un président à son image ?

Monsieur le directeur de publication, comprends à travers ces lignes mon indignation. Plus que jamais, à travers le monde, nous devons être des remparts, pour nous, pour nos enfants.

Nous devons protéger nos démocraties et nos acquis pour ne pas courir le risque de provoquer un jour le chaos et le non-droit dans nos pays. Nous ne devons pas rester indifférents face aux dérives, quitte à ne pas plaire, à tout perdre, surtout ceux d'entre nous qui évoluent dans le privé. Pour moi, l'engagement prend le dessus car certains écarts me sont complètement insupportables. Je ne peux pas me taire sur des faits graves, des faits susceptibles, à force d'être répétés, de mener mon pays à la déroute.

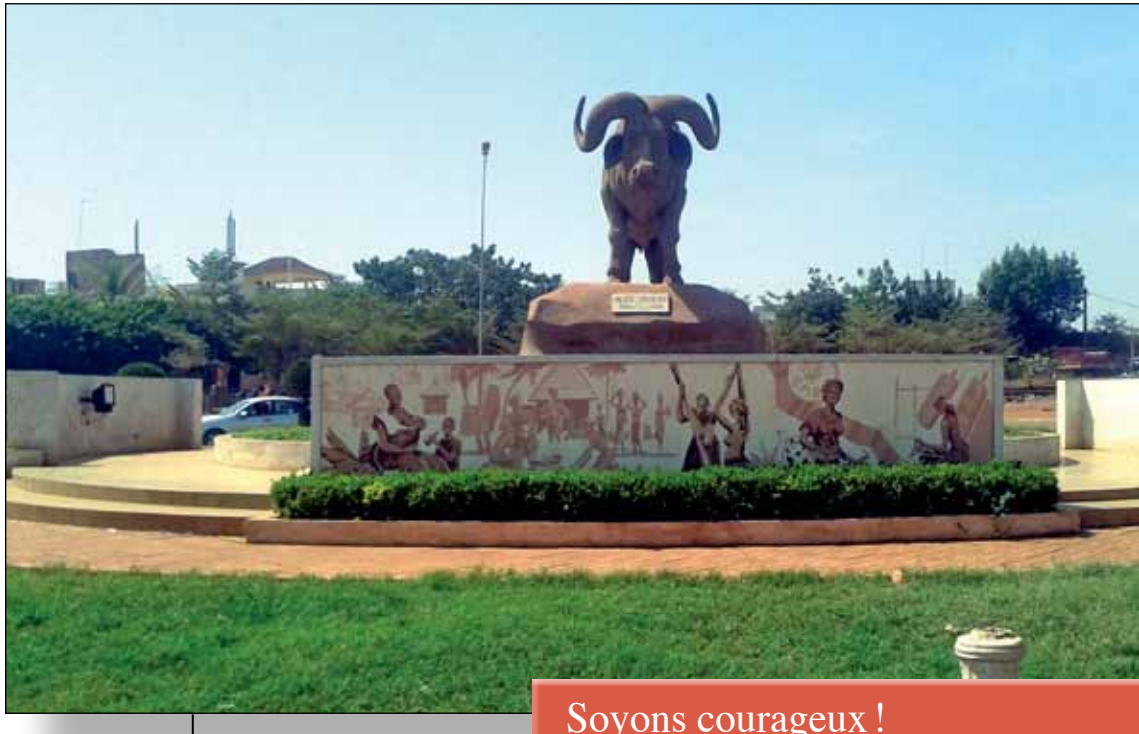
Pour rester dans la fraîcheur de l'actualité, je pense à la magnanimité de Jeamille Bittar à l'endroit du président de la République, Amadou Toumani Touré. Si je t'en parle, c'est pour m'en désolidariser et dénoncer le fait que le président malien flirte avec le monde des affaires et des individus véreux. Une centaine de millions de francs CFA pour une cérémonie, comme s'il n'y avait pas d'autre urgence ! C'est à la limite du mépris pour les plus fragiles de la société. Si je t'écris, c'est aussi pour interpeller les responsables de ce pays. Alors, monsieur le directeur du Musée national, allez-vous accepter dans vos murs et pour la postérité la médaille de Bittar à ATT ou allez-vous dire au président de la République que ce n'est pas à lui de décider du lieu d'exhibition de la magnanimité du monde des affaires à son endroit, et lui suggérer la construction d'un musée présidentiel où il pourrait se remémorer ces louanges exaltées que les opérateurs économiques, les artistes, l'ORTM, les griots et les griottes, le PDES lui ont adressées lors de la remise de ce chef-d'œuvre ?

Enfin, cette lettre pour te dire que ce que je vois à travers le monde ne me fait pas peur et ne m'impressionne pas. Bien au contraire, et comme le dit Stéphane Hessel[1], cela m'indigne et me pousse à l'engagement pour plus de justice sociale. Le plus important reste le développement de ce pays, la construction d'une nation juste, pour nous et pour nos enfants, et non l'édification d'un culte à une personnalité.

Alexis, avec un peu de retard, je te souhaite une bonne année 2011. À tous les lecteurs des *Échos* et au peuple malien, je souhaite un pays bâti sur la bonne gouvernance, des chefs plus humbles, qui comprennent qu'ils sont élus pour travailler car les défis restent nombreux dans notre Maliba.

1. Auteur de *Indignez-vous !* Indigènes éditions, Coll. « Ceux qui marchent contre le vent », 2010, 32 p. (Note de l'éditeur.)

Le courage



Soyons courageux !

Le monument du buffle de Dô dans la capitale malienne porte le nom de la mère de Soundiata Kéïta, fondateur de l'empire du Mandé.

Mars 2011

Les événements à travers le monde s'enchaînent à un rythme soutenu sans nous laisser le temps de réfléchir aux voies que nous voudrions amorcer. Tout semble se faire… et se défaire dans la précipitation, l'humiliation et la violence, au nom d'un certain courage. Dans ce concerto du vaillant Hercule, l'Afrique noire des Soundiata, Nelson Mandela… fait profil bas.

Au sein de la communauté africaine, il nous faudrait un zeste de courage pour nous assumer et assumer nos amitiés. Avec un ami, un vrai, on peut tout se dire dans le respect. Ayons donc le courage d'affronter celui que les Occidentaux appellent désormais « Kadhafou ». Il serait souhaitable que l'Union africaine lui parle. Ce n'est pas dans nos valeurs d'abandonner quiconque et de retourner notre veste du jour au lendemain. Ce frère, nous l'avons aimé, certains malgré ses défauts, et accueilli triomphalement. Ce frère a aussi lourdement investi dans nos pays : administration, hôtellerie, agriculture, hydrocarbures, religion (en construisant des mosquées)… Et, ne l'oublions jamais, il s'est fait le chantre d'un certain panafricanisme. Nous devons nous mettre autour de la table avec lui pour qu'enfin cesse cette violence, ce massacre du peuple libyen. Si, en aucun cas, le régime libyen ne devait tirer sur des civils, à l'inverse la violence de la masse armée de haches et de couteaux est inacceptable. Elles sont condamnables, ces attaques contre les innocents Sahéliens infortunés qui se sont retrouvés au mauvais moment sur le sol libyen. Aux *leaders* africains et des pays du Sud incombe la responsabilité de créer un cadre de dialogue entre le Guide et ses opposants. Si la Grande Jamahiriya éclate aujourd'hui, ce sera au détriment de son peuple et de toute l'Afrique. Notre zone sahélienne s'installera durablement dans l'instabilité et la violence. Nous laisserons la porte ouverte aux fanatiques et aux opportunistes qui s'empareront de nos richesses naturelles.

Le président Obama a affirmé que toutes les options restaient ouvertes, même une intervention militaire. L'Amérique – l'Amérique du cousin kényan – ne doit pas déstabiliser notre région. Ce serait nous entraîner dans un autre bourbier, comme en Irak. Barack Obama est récipiendaire du prix Nobel de la Paix. La guerre ne devrait pas être une option pour lui. Si M. Obama met les armes avant la diplomatie, si M. Obama expose l'Afrique à l'instabilité, alors il tuera l'espoir de changement placé en lui. Celui de la construction d'une société juste et pacifique. Sous son régime, nous pensions que l'Amérique, cette Amérique obnubilée par le pétrole, serait désormais lavée de cette tache noire. Une intervention militaire serait de sa part une erreur historique qui entraînerait l'Afrique dans un désert d'incertitudes.

Voir Obama à la télévision faire la morale est insupportable. Il se place en maître du monde. Certes, comparaison n'est pas raison, mais pourquoi ne saisit-il pas le tribunal pénal international pour toutes les atrocités commises en Irak ? Pas plus tard que la semaine dernière, l'aviation américaine y a encore bombardé des civils, des innocents. Il serait édifiant que l'Amérique tire les leçons de son passé récent et qu'elle applique la même justice à tous. Qu'elle arrête la politique des deux poids, deux mesures. C'est ainsi qu'elle deviendra crédible et qu'elle commencera à se faire entendre des dictatures.

Revenons à nos jasmins, à nos places Tahir et compagnie. La violence n'est pas une option, ni pour les Américains et leur artillerie lourde face à la Libye, ni pour les insurgés libyens, encore moins pour le Guide de la révolution libyenne. Non, elle n'est jamais une solution. Sartre disait : « L'espoir

a toujours été une des forces dominantes des révolutions et des insurrections, (…) je ressens encore l'espoir comme ma conception de l'avenir[1].» Où trouver de l'espoir en Libye quand des tribus se déchirent ? Où trouver de l'espoir en Côte-d'Ivoire quand, soumises au désir de deux hommes depuis une décennie, les populations civiles et l'économie étouffent ?

La communauté internationale semble impuissante et extrêmement maladroite dans ses démarches et déclarations de gestion de crise. Pis, ces derniers jours, j'ai l'impression d'assister à une manifestation de la suprématie occidentale. Dans un tout autre registre, il faut l'évasion d'un présumé terroriste pour diligenter le renvoi du directeur de la Sécurité de notre pays. Avant cela, une trentaine de Maliens sont morts dans une bousculade au stade omnisports de Bamako à l'occasion du prêche de Maouloud de l'imam Haidara, et aucune tête n'est tombée. Où est la logique ? S'il y avait eu un seul Blanc au milieu de ces victimes, qu'auraient alors fait les autorités ?

À nous de repenser nos sociétés dans le dialogue et la paix. Le travail éducatif des bourreaux et des victimes commence ici et aujourd'hui. Il faut trouver des manières non violentes de faire valoir les valeurs et les droits universels. On sait où la violence commence mais on ne sait jamais où elle s'arrête. Aux chefs d'État d'avoir le courage de savoir partir à temps tout en prenant en compte les aspirations des peuples à la liberté et à l'égalité sociale. Ce sont là les prémisses d'une société démocratique et pacifique.

1. Yves K., *Sartre et la violence des opprimés,* Indigène éditions, 2010.

Nos rois et leurs princes

Muammar Kadhafi, Guide de la révolution libyenne, quelques minutes après sa capture.

Ils bombardent nos dirigeants et marient leurs princes

Mai 2011

Pendant que les croisés prétendent défendre corps et âme la démocratie, la justice, la redistribution des richesses aux peuples en débarrassant le monde des régimes claniques, égaux à leur grande hypocrisie, ils ont célébré en grandes pompes les noces du prince William et de Katherine Middleton, le vendredi 29 avril dernier à l'abbaye de Westminster à Londres.

La cérémonie a été belle, vraiment grandiose. La mariée, gracieuse et élégante, n'avait d'égale que Lady Di, la regrettée princesse de Galles. Toute la royauté – sultans, reines, princes et princesses de Navarre au Liechtenstein en passant par Monaco, Bahreïn –, l'aristocratie, la grande bourgeoisie, les *« peoples »* – David Beckham et sa *« fashionista »* Victoria, Sir Elton John et son mari –, le premier ministre David Cameron ont tous accepté l'invitation très sélective envoyée à mille neuf cents personnes par Buckingham Palace pour participer aux noces des désormais duc et duchesse de Cambridge, William of Wales et Lady Catherine Middleton.

Chers lecteurs des *Échos*, je vous demande pardon. Je devrais peut-être avoir de la sympathie pour ce couple digne d'un conte de fées, par respect pour ce jeune prince sérieux, travailleur et à l'allure honnête, mais aussi par égard pour la mémoire de Diana, la « princesse des cœurs » traquée à mort dans la fleur de l'âge – trente-six ans – par des *paparazzi*. Sans oublier que les histoires de princes charmants et de princesses ont bercé ma douce enfance et, avouons-le à presque trente ans, point de Belle au bois dormant… ça, c'est un tout autre conte.

Cependant, la romance d'aujourd'hui, celle dite « du siècle », dépasse toute mesure. La grandissime cérémonie a été retransmise sur toutes les chaînes internationales : deux milliards de téléspectateurs, une armada de journalistes *(CNN, France 24, BBC, NHK, TFI...)* ont couvert l'événement dans ses détails les plus croustillants et fantasques. En exclusivité, des interviews des proches du couple, celles des stylistes, des couturiers, des carrossiers et même d'anciens petits amis de la mariée. Ce n'est pas tout, les astronautes de la station spatiale internationale leur ont souhaité un heureux ménage. De là-haut, vu qu'ils sont plus proches du Seigneur, qu'ils prient aussi pour que David Cameron, après s'être rassasié de champagne et de petits fours, retrouve la raison et cesse de pilonner la Libye avec ses compagnons Sarko, Barack...

D'un côté, l'on dénonce des régimes despotiques et la mainmise des familles dirigeantes sur les biens du pays. L'on se dit écœuré par le culte de la personnalité. Entre nous, existe-t-il une différence entre l'étalage de l'opulence de la famille royale britannique et celui de ces familles qui sont décriées à travers le monde ? Je ne dédouane point certains régimes africains pour autant, car leur comportement frôle l'indécence au regard de la grande pauvreté qui frappe les pays en développement.

Ce qui est tout aussi cruel, c'est cette politique de deux poids, deux mesures qui fait la part belle aux dirigeants de certains pays riches. On accuse les Africains en particulier d'abuser des deniers publics. D'accord, mais pour le mariage princier, les chiffres parlent d'eux-mêmes : routes barrées, onze mille barrières de sécurité, trente-cinq chiens détecteurs d'explosifs, cinq mille agents de *Scotland Yard*, cinq cents militaires, quatre-vingts gardes du corps de la *Special Escort Group Unit*. Vingt-deux millions d'euros payés par le contribuable

britannique rien que pour la sécurité. Pendant ce temps, depuis des mois, les sujets de Sa Majesté ne cessent de dénoncer la vie chère à travers des manifestations, souvent violentes.

Que de la poudre aux yeux, chers lecteurs. Ceux qui se lèvent pour bombarder l'Afrique, ces grands penseurs, soi-disant régulateurs et exportateurs de la moralité internationale, devraient balayer devant leur propre porte. Ont-ils demandé à la famille royale anglaise d'abdiquer ? Ont-ils contraint la reine d'Angleterre à s'exiler sur l'une des îles conquises et dépouillées de toutes leurs richesses pour nourrir le trésor des Windsor – or, diamant, territoires, châteaux ?

De toute évidence, pour qui sait regarder la télévision et la décoder, ce mariage était édifiant à bien des égards et n'a fait que mettre sous les projecteurs la vraie couleur des dirigeants occidentaux. Pendant que leurs armées massacrent sur le sol africain, qu'on y encourage des rebelles à déstabiliser la région, qu'on décime une famille entière à Tripoli : mari, femme, enfants innocents (je parle du dernier fils de Kadhafi, Seif El Arab, et de toute sa famille), les Anglais passent une belle journée la conscience tout apaisée. L'archevêque de Canterbury, Rowan Williams, a osé parler de paix, d'amour de son prochain, de tolérance sous le regard approbateur de David Cameron. C'est révoltant. Ensuite, on voit le beau et la belle, les demi-dieux, sortir à bord d'une belle décapotable de Buckingham Palace pour rejoindre la résidence officielle du prince Charles, Clarence House. On aurait dit qu'ils étaient coupés du monde entier, de la crise financière, des mesures d'austérité, de la catastrophe nucléaire de Fukushima, du génocide en Afrique du Nord, du champ de ruines en Côte-d'Ivoire, de l'afflux de réfugiés africains aux portes de l'Europe, et loin aussi du péril moral du prix Nobel de la Paix, le président Obama, désormais adepte de mon jeu de mots de mauvais goût mais si véridique : *« Yes, we kill*[1] *»,* et de toute l'imagerie intenable qui va avec : sang, cadavres, cris, misère...

À cet instant précis, je n'ai eu qu'une envie, celle de balancer ma télé, mon Net et ma radio pour avoir la paix. Mais auparavant, vu que nous ne sommes pas l'Occident, vu que nous ne déroulons pas le tapis rouge aujourd'hui pour un ami avant de le bombarder le lendemain, vu que j'aime les histoires d'amour qui durent toute une vie, alors je dis « vive les mariés ! » Qu'ils vivent heureux, qu'ils aient beaucoup d'enfants, qui je l'espère seront plus beaux que le prince Charles, plus grands que Nicolas Sarkozy et aussi humains que la princesse de Galles, Lady Diana.

1. « Oui, nous tuons », par analogie avec le slogan électoral d'Obama *« Yes, we can »* (« Oui, nous le pouvons »). (Note de l'éditeur.)

Kadhafi, président du Mali

Les populations sont alignées le long de la route de l'aéroport pour accueillir Muammar Kadhafi à Tombouctou (Mali).

Kadhafi, président du Mali en 2012

Juillet 2011

Walaye, *je ne sais pas quel est le candidat rêvé des grands décideurs et stratèges du Mali, mais si vous me demandez pour qui je voterai en 2012, je vous donnerai volontiers ma réponse : je roule pour Kadhafi, et ne venez surtout pas me dire que le Guide de la révolution n'est pas Malien !*

Vous savez aussi bien que moi qu'il est tout aussi simple d'aller acheter du poisson fumé au marché de Médine que de devenir Malien. Le Guide de la révolution libyenne n'a pas besoin de passer par ces méthodes douteuses. Sa grande popularité, sa capacité à mobiliser les masses le long des axes de Bamako lors de ses visites suffisent pour porter sa candidature.

Kadhafi mérite une seconde chance en Afrique. Malgré ses piques, ces quelques éclats et écarts, pour nous Maliens, il reste celui qui nous a offert la télévision nationale. Il est également celui qui a aménagé des milliers d'hectares de la zone agricole de l'Office du Niger. Pour nous Africains, il est la conscience qui tente de réhabiliter le peuple noir. N'a-t-il pas réclamé à l'Italie le paiement de dommages pour la colonisation ? N'a-t-il pas encouragé l'émergence d'un certain panafricanisme ? Sans compter que la Grande Jamahiriya reste le grand argentier de l'Union africaine, de la CEN-SAD…

Pour toutes ces raisons, le Mali pourrait lui proposer asile. Entre nous, c'est un homme du désert, libre à lui d'établir ses tentes dans une oasis du Sahara malien pour peu que les croisés n'aillent pas le bombarder, sur notre territoire, sans notre accord. Aujourd'hui, l'intégrité territoriale de *Faso Maliba* n'est que pure chimère. Mais c'est une autre affaire. Pour l'heure, je ne demande qu'une chose, que l'Occident nous foute la paix. Oui, je voterai pour le Guide car les frappes contre la Libye sont d'une grande injustice. Ce n'est ni à l'OTAN ni à la France d'armer une rébellion. Ces puissances ne devraient point avoir pour vocation d'encourager les Libyens à s'entredétruire.

Plus sérieusement, Kadhafi président du Mali n'est que fantaisie de ma part, avec une dose joyeuse (j'adore cet adjectif) de provocation. Et puis, le Guide que je connais ne va jamais décamper de son pays. Je ne le lui conseille pas car les Occidentaux ne le lâcheront pas. Avec la Cour pénale internationale, ils ont créé une justice à deux vitesses qui juge les dirigeants des pays pauvres et ignore les leurs. Le Guide ne s'en ira pas. À ce stade, il a trop perdu : une fille, un fils, des petits-fils… Après tout ça, c'est lui le seul bourreau ?

Que ceux qui se croient maîtres du monde, distributeurs patentés de bons et mauvais points, conscience du monde tout en étant par ailleurs guerriers, pilleurs et tueurs, aient un peu de cœur et réfléchissent en êtres humains, en pères et mères de famille avant tout. Une chose est sûre : tout finit par se payer dans la vie. Absolument tout ! On ne peut faire du miel sans partager le destin des abeilles. Qui s'y frotte s'y pique ! Ceux qui pensent que leur vie suit une voûte céleste, les Obama, H. Clinton, Sarkozy, Cameron, Moreno, Amr Moussa… Tout comme le régime Kadhafi, vous avez la mort de milliers d'innocents sur la conscience. Cette rébellion n'avait pas lieu d'être ni d'être soutenue sous cette forme en Libye. Je condamne cette arrogante coalition de dirigeants, qui oublient qu'ils ne sont que de petites choses biologiques et qui ne voient aucune violence dans leur propre comportement.

J'exhorte le Mali et l'Afrique à ne pas lâcher le Guide. Son peuple n'a pas marché sur son palais à ce que je sache. S'il le haïssait tant, maintenant qu'il se trouve dans une situation très délicate, il se serait soulevé pour le renverser. L'Afrique ne peut cautionner des attaques de forces étrangères sur son territoire pour des motifs vils et forcément intéressés : le pétrole libyen. J'espère que celui qui sera notre président l'année prochaine, lui au moins, aura ce côté que nous apprécions chez le Guide de la révolution libyenne : tenir tête et défendre la dignité de l'Afrique, œuvrer pour son développement économique et dire aux Occidentaux de s'occuper de leurs affaires.

La méthode des dirigeants occidentaux reste foncièrement vicieuse et tragique et ne changera jamais. Il s'agit de défaire, de déconstruire. Il faut très souvent écraser un ennemi… ou un ami. Donc, de bombarder sauvagement des pays qui leur sont hostiles, qui ne partagent pas leur vision unilatérale du monde. Ensuite, de déloger les dirigeants, d'envoyer leurs hommes d'affaires, leurs sociétés afin de reconstruire le pays. Les images gravées dans ma tête de la multitude de *businessmen* français assistant au dîner d'investiture d'Alassane Dramane Ouatarra en Côte-d'Ivoire m'ont fait remonter une terrible moutarde au nez.

Révolution

De jeunes mendiants d'une école coranique demandent l'aumône dans les rues de la capitale malienne.

Camarade révolutionnaire, soigne les maux des enfants du Mali

Août 2011

Camarade futur président du Mali, tu seras un révolutionnaire !

Dans notre grand Maliba, on aime anticiper. Depuis la réélection d'ATT en 2007, tout Bamako spécule sur les noms des prétendants à la présidentielle de l'année prochaine. Pas plus tard qu'hier, j'ai croisé la future première dame – je tairai le nom de son candidat de mari – dans un magasin de meubles. Elle était occupée à acheter les draps et les rideaux de sa chambre à coucher du palais de Koulouba. Je me suis approché d'elle et je lui ai lancé : « Bonjour tantie ! Çà là, c'est quelle affaire ? Tu prends les rideaux sans connaître les mesures ? Ce n'est pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ? » Bon, pardon chers lecteurs. Ceci n'est qu'une rencontre fictive. Je n'ai pas besoin de déborder pour vous dire que moi aussi je sais anticiper.

Pour rester dans l'air du temps et pour en finir avec nos multiples problèmes, j'en appelle aux candidats à la présidentielle de 2012, qui commencent à sortir du bois. J'imagine que leurs discours seront aussi sucrés que le miel, et leurs promesses monts et merveilles. En ce qui me concerne, à force de me faire rouler dans la farine par des engagements non tenus, les politiciens ont réussi à me transformer en pain sec, aussi dur qu'un biscuit dogon.

C'est décidé ! Moi, Iba, *Inch Allah,* l'année prochaine je serai moins dupe. Au fil des ans, je suis arrivé au constat suivant : du comportement et de la volonté d'un seul homme, un président, dépend la vie de millions de personnes. Alors je voudrais que ce fortuné soit exemplaire, qu'il se sente investi d'une mission. Les maux sont tellement nombreux qu'il faudrait que le futur président du Mali soit un vrai révolutionnaire. C'est une condition *sine qua non* pour obtenir la voix des jeunes, en tout cas la mienne et celle de mes amis. À ce stade, seul un président révolutionnaire peut remettre le pays sur les rails du vrai développement. Dans un premier temps, les mesures seront forcément impopulaires mais nécessaires.

À toi, mon président, voici quelques recommandations. Je peux te tutoyer car tu es un camarade, comme Che Guevara dont tu as entendu et répété mille fois la pensée : « Surtout, soyez toujours capables de ressentir au plus profond de votre cœur n'importe quelle injustice commise contre n'importe qui, où que ce soit dans le monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire[1]. » Il est question d'avoir cette capacité à ressentir de la compassion pour les orphelins, les enfants de la rue, les malades qui peuplent les hôpitaux maliens dans des conditions quelquefois humiliantes. Souvent, certains malades n'ont pas les moyens d'acheter les médicaments prescrits. Le matin, quand tu boiras ton jus d'orange et que tu liras dans la presse qu'un appareil médical est tombé en panne ou fait défaut, écœuré, tu recracheras ta boisson dans ton verre. Indigné, tu ordonneras au ministre de la Santé de trouver une solution sous peine de sanctions.

Camarade, si je t'appelle Mère Teresa, tu ne le prendras pas mal. Tu comprendras juste que j'accorde beaucoup d'importance au respect de la femme. Tu seras le premier des maris à dire à son épouse : « Chérie, tu es compétente, va bosser si tu le souhaites, si cela te permet de t'épanouir » ou : « Chérie, j'ai besoin que tu travailles car tout seul je ne puis assurer les dépenses de la famille. » La femme sera donc égale à l'homme. Elle sera protégée et sécurisée quand elle sera en détresse. Sur

1. Lettre d'adieu de Che Guevara à ses enfants, mars 1965.

la route du Conseil des ministres, en traversant les jardins du palais de Koulouba, vêtu de ton modeste trois-poches, une radio sur l'épaule d'un de tes *bodyguards,* tu écouteras Bob Marley : *No Woman No Cry*.

Tu pourras te vanter d'avoir fait don de tes enfants à l'orphelinat de *Mali Bibi,* pour éviter au Mali la présidence héréditaire. Bon, je dois faire attention car mon humour frôle le mauvais goût, penseras-tu. C'est l'effet des premiers jours du ramadan… comme si je jeûnais. Bref…

Tu pourras quand même être aussi près de tes sous que l'oncle Picsou. Radin, tu demanderas à tes ministres de voyager en classe économique. En outre, ils n'auront qu'un seul véhicule. Fini le ballet des 4 x 4, des escortes… et tu supplieras tantie d'oublier un peu ses rideaux. Restriction budgétaire totale jusqu'à ce que le dernier des Maliens ait suffisamment d'argent pour se payer à manger. C'est ça, la révolution : une génération se sacrifie pour le bonheur et le bien-être de sa descendance.

Oui, l'une de tes premières batailles portera sur la rigueur. Tu ne seras pas corrompu et tu n'hésiteras point à envoyer les individus véreux, ceux qui volent ou dilapident l'argent des citoyens, en prison. Tu seras intransigeant sur certains principes : la ponctualité au bureau, la fin de la distribution de millions lors des cérémonies de mariage, mais aussi intraitable sur tous ces actes qui conduisent les citoyens droit dans la tombe, comme ces policiers qui laissent circuler des véhicules ne répondant pas aux normes de sécurité ou encore l'attitude de ces propriétaires de bars, de discothèques qui donnent de l'alcool aux mineurs.

Tu seras aussi tenace que Babemba Traoré, Martin Luther King, Nelson Mandela. Sur le chemin de la justice, du respect des valeurs humaines, tu n'abandonneras jamais une réforme, que ce soit dans le secteur des droits de l'homme, dans le domaine sanitaire ou ailleurs. C'est ainsi que tu sauveras des millions de Maliens. Et tu te battras pour que chaque fils de ce pays accède à l'instruction. Qu'au bout du compte, nous ayons des experts dans divers domaines pour qu'enfin le Mali puisse se prendre en charge, vivre des ses ressources vaillamment transformées par ses fils. Pour ce faire, tu as intérêt à chausser des chaussures d'athlète. Sauver la masse populaire est une course contre la montre et il te faudra être aussi rapide qu'Usain Bolt.

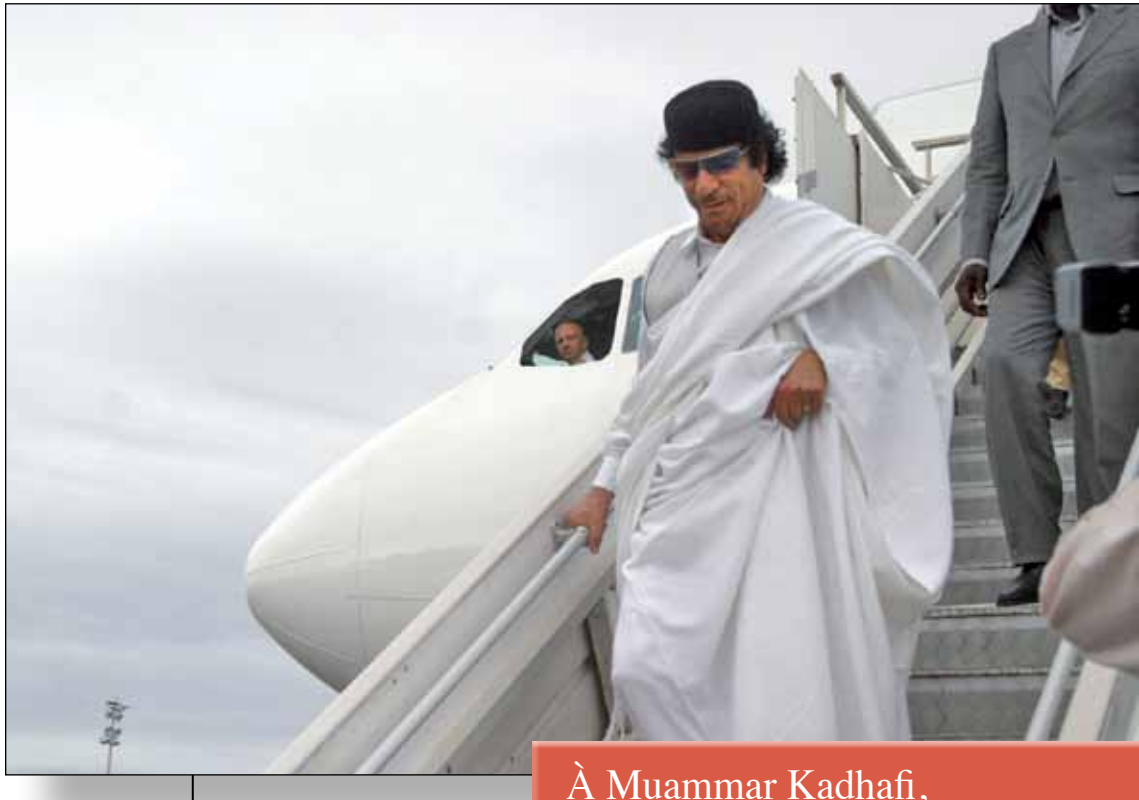
Quand des blocages viendront de l'extérieur, sois en mesure de piocher par moments quelques éléments de la personnalité d'Hugo Chavez, d'Alpha Oumar Konaré et même de Kadhafi. C'est-à-dire, d'avoir le courage de faire face à l'Occident et de défendre les intérêts des peuples noirs et des pays du Sud. Plus de rapatriement de nos concitoyens, plus de détournement de nos matières premières… Cela demande du franc-parler et aussi d'être capable de coincer les chefs d'État dans les couloirs, les toilettes lors des sommets afin de leur dire ta vérité ou de leur infliger une balayette en cas de résistance.

À moi, peu importe que tu sois grand, fort, riche ou charismatique. Peu m'importe de savoir que pas un seul poil blanc n'est visible sur ta photo de campagne. Peu m'importe de savoir que tu t'es refait une santé de fer à Cuba, Paris ou Tunis. *Walaye,* ça m'est égal que tu arrives en meeting de campagne au stade du 26-Mars en hélico ou en 4 x 4. Par contre, je ne te demande que deux choses : ouvrir ton cœur à la souffrance des enfants de ce pays et faire du combat contre les injustices le socle de ta mission.

Il y a mille façons de mener une révolution, il y a mille références, alors propose-nous ta révolution dans un programme et nous te dirons si nous voulons de ta sauce, car comme tu le sais, il n'y a plus de déjeuner gratuit. Si nous critiquons parfois

bruyamment, si nous dénonçons, c'est uniquement parce que nous en avons notre claque de voir notre pays s'effriter de jour en jour et que nous voulons rester fidèles aux hommes, aux femmes et aux idéaux qui ont guidé la lutte de libération de notre pays en 1991.

Lettre ouverte à Kadhafi



Muammar Kadhafi à sa descente d'avion à l'aéroport international de Bamako-Sénou (Mali).

À Muammar Kadhafi, Guide de la révolution libyenne

Septembre 2011

Cher Guide,

À cette heure, je ne sais pas si tu es encore vivant mais j'espère du fond du cœur que mes mots te parviendront. Sache que, dans ton combat pour la réhabilitation de la dignité des peuples noirs, des milliers d'Africains ont de l'empathie pour toi. Et aussi, je tiens à te dire que je te soutiens car je reste fondamentalement opposé aux ingérences de nature douteuse de nations qui interviennent différemment selon les circonstances et les intérêts en jeu.

Tu t'es toujours battu pour un certain panafricanisme, une Afrique souveraine et sans complexe vis-à-vis de l'Occident. Cette attitude est suicidaire de nos jours mais tu l'as portée avec fierté et élégance. Tu as fait face à l'attaque féroce des néocolonisateurs, mais aussi des faux frères africains, des rebelles armés jusqu'aux dents et qui n'ont pas compris qu'ils étaient manipulés et que l'Occident finirait par les jeter comme des crasseux, comme à son habitude.

Je sais qu'aujourd'hui tout t'est égal. Je sais que tu n'es pas homme à te rendre. Je t'encourage pleinement sur cette voie. On le dit ici : plutôt la mort que la honte. Reste fidèle à tes principes et à tes convictions. Je me remémore tellement de choses en ce moment, notamment notre dernière rencontre sous ta tente dans la périphérie de Tripoli en 2009. Tu m'encourageais. Tu me disais que la force de l'Afrique, c'était sa jeunesse et qu'il fallait la pousser à travailler avec ardeur. J'ai bien pris note de tes mots.

Si jamais il devait t'arriver quelque chose – que Dieu nous en garde –, alors sache que tu entreras à tout jamais dans nos cœurs comme l'un des fondateurs de l'unité africaine, injustement balayé par ces satanés impérialistes. Tu seras de la même veine que Lumumba, Che Guevara…

Mais, permets-moi d'exprimer un regret. Si seulement tu avais compris que le pouvoir use, qu'il y a un temps pour partir, sortir par la grande porte dignement, tu aurais peut-être évité un bain de sang à ton peuple.

Cela dit, ma foi reste inébranlable. Tu as dû en être informé : les nations que tu as soutenues sans relâche avec espèces sonnantes et trébuchantes sont en train de te lâcher une à une. Ainsi, j'ai vu le drapeau du CNT, le même utilisé par le roi Idriss, flotter sur le toit de l'ambassade de Libye au Mali. Pire, tes amis ont participé en France à la rencontre des nouveaux amis de la Libye. Je n'en dors plus. J'espère que le Mali te restera fidèle et reconnaissant. Qu'Allah ne nous fasse jamais oublier tes gestes : la construction de la cité administrative, la télévision nationale, les médersas que tu finances, les projets agricoles avec *Malibya*, les projets pétroliers avec *Oillybia*, l'hôtellerie avec la chaîne LAICO, les banques avec la BSIC… Avec toi, il n'y avait pas que la pécune, ta présence à nos côtés lors de la célébration du cinquantenaire des Indépendances, des fêtes de Maouloud, des rencontres avec les femmes touarègues resteront à jamais comme des signes de fraternité du frère Guide.

On n'abandonne pas un ami. On n'abandonne pas celui qui a été violemment agressé. Tu n'as pas demandé cette guerre, ces bombardements de l'OTAN aux conséquences multiples : la mort de milliers d'innocents, la fragilisation de la zone sahélienne. Il est indéniable que tu as payé un lourd tribut avec la perte de tes enfants. Aujourd'hui je les pleure tout comme je pleure tous les fils tombés en Libye, de quelque bord que ce soit. Je pleure aussi ces milliers de Sahéliens, souvent pris à

tort pour des mercenaires et sauvagement assassinés, au nom de quelle justice, de quelle liberté ?

Cette façon de gérer le monde par les armes ne me convient absolument pas. C'est exaspérant et horrible. Si cela peut te soulager, on a appris grâce à Thierry Meyssan, journaliste réfugié à l'hôtel *Rixos* à Tripoli, que ce ne sont pas les Libyens qui se sont battus contre toi. C'est de l'habillage, de la mise en scène. Sur le terrain, ce sont les Français et les Britanniques qui affrontaient tes troupes.

Aujourd'hui, leurs bouches folles et fines essayent de vous diaboliser, toi et ta famille, toi et ton épouse Safia. D'elle, je ne retiens que la douceur et la gentillesse. Puisse Allah lui procurer du baume au cœur en cette période de deuil. C'est une mère qui vient de perdre deux de ses enfants, et trois de ses petits-enfants. Mais je reste convaincu d'une chose, ces injustices ne font que renforcer un sentiment de panafricanisme. Le désir de se battre pour une Afrique indépendante, unie, digne est grandissant en nous. Ces Occidentaux qui t'accusent de tous les maux sont les premiers à bafouer les principes sacrés. Leurs reines s'éternisent au pouvoir, leurs bombes pleuvent sur nos têtes, certains de leurs *leaders* se jettent sur tout ce qui porte jupon. Bref, je ne veux pas me confondre avec la presse « caniveau », mais en réalité, personne n'est dupe de la nature de leurs motivations : défendre leur pré carré et s'emparer de nos ressources naturelles. Nous nous battrons contre l'impérialisme.

Malgré la tristesse qui m'habite, que l'on t'aime ou que l'on te déteste, je reste fier que l'Afrique ait connu un dirigeant de ton envergure, nonobstant tes éclats et tes quelques écarts comme je me plais à le dire. Que la vérité soit dite. Pour moi, tu dégages plus d'humanité que tous ces prétendus justiciers qui, en réalité, sont allergiques à l'Afrique. J'espère te revoir un jour sous une tente à Tripoli, Syrte ou même au Mali. D'ici là, porte-toi bien et bats-toi, *hasta la victoria siempre*[1] *!*

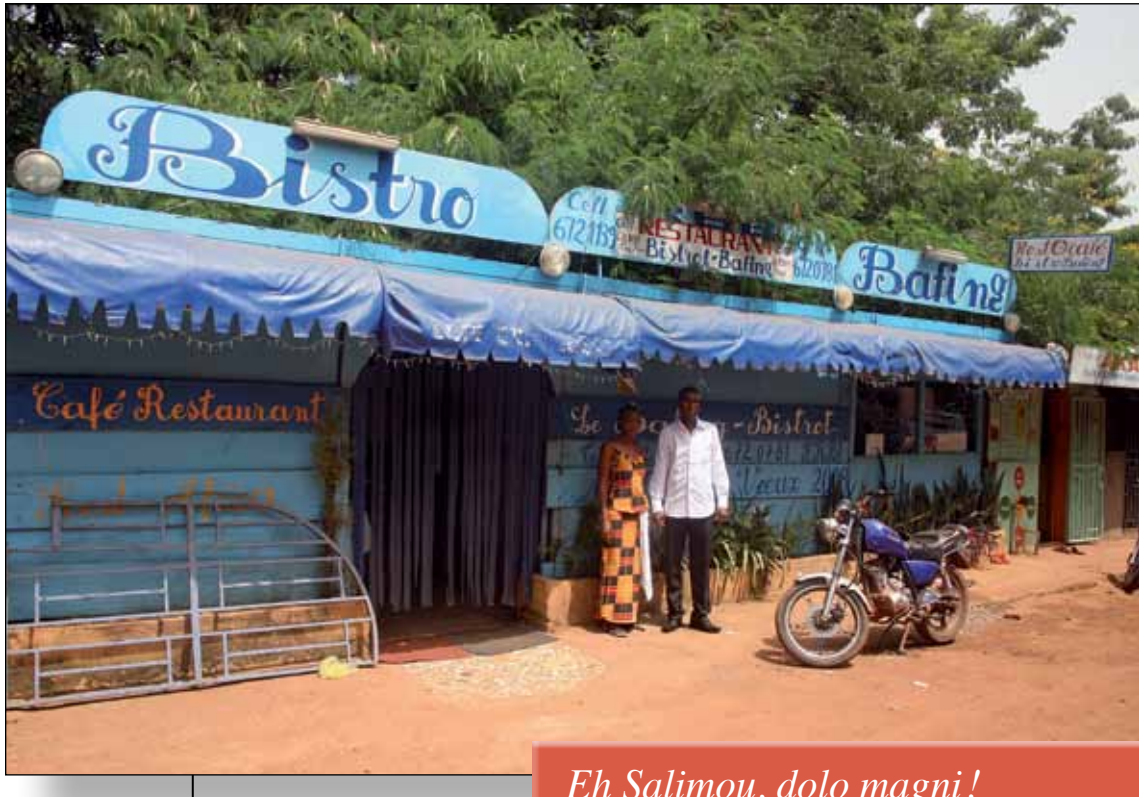
Vive la Jamahiriya libyenne, vive le Mali solidaire et vive l'Afrique digne !

Que mes vœux révolutionnaires t'accompagnent et te protègent.

PS : nous avons eu vent de l'accouchement de ta fille, Aïcha. Nous souhaitons une longue vie au nouveau-né et pleine santé à sa mère.

1. « Jusqu'à la victoire à jamais » (Ernesto Che Guevara).

Alcoolisme



Des employés de bar posent devant leur maquis à Bamako (Mali).

Eh Salimou, dolo magni !

Octobre 2011

Des serveuses et leurs clients discutent dans une discothèque de Bamako (Mali).

Bamako se transforme peu à peu en capitale de la joie : au menu Johnny Walker, tiapalo, vodka sec… Ce n'est pas du goût de certains, qui n'hésitent pas à appeler à l'insurrection.

« Non, ça ne me fait rien. Eh, il suffit de naître pour tout entendre. Moi, Guejule, je suis un bon croyant. Je n'ai jamais donné un seul mégot de cigarette à qui que ce soit et c'est moi que l'on traite de mécréant. Rien, *Walaye, foyi !* Eh, je peux tout encaisser, Mahamadou ! » lance à ses auditeurs l'animateur Guejule, de la radio *Jekafo*, de sa voix singulièrement moqueuse.

L'attaque du bar-hôtel *Le Nid du Flamboyant* à Kalanba Coura Extension la semaine dernière ne cesse de créer la zizanie entre les habitants de la capitale malienne. Guejule s'indigne face à l'intolérance des « casseurs ». Selon lui, ni la religion ni personne ne peut justifier la destruction du bien d'autrui. D'autant plus que cet espace disposait d'un agrément et avait permis la création d'emplois pour des dizaines de jeunes. Ces derniers ont été violemment pris à partie et tabassés par la foule de musulmans mécontents au son de *« Allah Akbar, Allah Akbar ! »*

Guejule, dans un style provocateur et caricatural, a fait une description fortement imagée de ce vandalisme. Les casseurs seraient arrivés dès l'aube, comme des voleurs, auraient pris des écrans de télévision, brisé des pare-brise de voitures… Révolté, l'animateur n'a pas hésité à les traiter de voleurs, de pilleurs et de fanatiques. Certains auditeurs, remontés, affirment que des émeutiers seraient repartis avec des bouteilles de

whisky, Johnny Walker et compagnie… *Eh Haidara !* comme l'aurait dit Mangala Camara. Il paraîtrait que la Mercedes 190 garée devant le bar a été vidée de son autoradio. Son nouvel utilisateur s'en servira certainement pour écouter de la musique religieuse. *Ohom,* je ne suis pas Guejule *deh ! N'té kèlèfè, n'té woyofè.* Je ne fais que répéter ce qu'il a dit. La blancheur sied mieux au mouton qu'à la chèvre.

Cela dit, j'ai bien ri pendant deux matinées en écoutant la radio. Une vieille dame en colère contre les détracteurs de l'animateur de son émission préférée se hisse en son défenseur, lui assurant qu'il a le soutien de tous les auditeurs et que si jamais une autre personne l'appelle pour l'insulter, il doit lui dire que oui, effectivement, il est mécréant et que oui, il a l'habitude – excusez-moi – de « se saouler la gueule » avec le père de cette dernière. De la bouche d'une vieille dame, cela est fort drôle. Arrivé au bureau, j'ai quand même eu un peu de peine à me concentrer sur mes dossiers. J'ai donc contourné l'arbre qui cache la forêt.

J'ai repensé à Guejule. Les auditeurs oublient vite qu'il a lui aussi un rôle à jouer, qu'il est sur un piédestal afin de porter leur parole. Dans sa position, le micro devient une arme : dénoncer les injustices, donner la voix aux plus fragiles… mais aussi favoriser la polémique. À travers elle, nous voyons à quel point notre société est divisée. Certains dénoncent le très galopant capitalisme avec ses travers. Bamako est de plus en plus transformée en un maquis à ciel ouvert où vont et viennent une clique de pervers : alcooliques, prostituées et proxénètes... Le tout se passe dans nos quartiers, de jour comme de nuit. Ces écarts sont renforcés dans un pays qui ne respecte pas la réglementation publicitaire autour de la communication sur l'alcool, où des panneaux géants vantent les mérites d'une bière, où les dirigeants restent propriétaires de lieux de débauche.

Les conséquences sont dramatiques. Bientôt, nous allons égaler les Occidentaux en termes de ravages causés par ces fléaux : un alcoolique a plus tendance à avoir des relations non protégées, à battre son épouse, à causer des accidents et à finir à l'hôpital avec un cancer. La femme n'est pas en reste. Celle qui passe son temps à noyer ses misères dans l'alcool peut-elle réellement s'occuper d'un foyer et d'une belle-famille ? Elle fera partie du registre des divorces. La cellule familiale n'est pas épargnée. Les mamans et les enfants ramassent leur chef de famille saoul devant le domicile familial. C'est quelle affaire, ça !

N'est-ce pas cette même horreur de boisson qui a violemment arraché à notre affection certaines de nos idoles ? Les jeunes, les enfants prennent exemple sur leurs aînés et reproduisent leur comportement. Si un enfant de quatorze ans veut « siroter » à Bamada, alors les portes lui sont grandes ouvertes comme dans un parc d'attractions. Il n'a qu'à s'installer au premier maquis du coin ou se rendre en boîte, lever le coude avec sa bande d'ivrognes et danser au son de *Tchimi-tchama* de Molobali Traoré.

Voilà donc peut-être les raisons qui poussent les uns à l'indignation, à la violence. Je ne la justifie pas. Elle ne fera qu'attiser la haine et isoler ses auteurs, qui non seulement se donnent en spectacle mais qui en plus s'exposent aux insultes. Et c'est l'image de toute la religion musulmane qui en prend pour son grade, comme si nous n'avions pas suffisamment de problèmes sur ce plan : terrorisme, fanatisme, divisions…

Le gouvernement, les autorités morales ont le devoir et la responsabilité de s'impliquer davantage pour résoudre les problèmes de fond. J'aurais apprécié une visite des autorités religieuses au bar *Le Nid du Flamboyant* pour se désolidariser. J'aurais voulu une condamnation ferme de la part des autorités,

et j'espère que les auteurs de ces actes seront retrouvés et punis par la loi. Nous restons dans un pays de droit. Le Mali n'est pas un champ de bataille, encore moins un bar où les uns et les autres s'affrontent avec des tables et des couverts.

L'implication du gouvernement, c'est aussi l'écoute de nos voisins, de nos frères et sœurs musulmans qui refusent un certain mode de vie et veulent préserver certaines mœurs. Que ceux qui veulent se « saouler faut merde » aillent le faire dans leur maison et non dans les jardins publics ou à proximité des lieux de culte. L'intolérance est étrangère au Mali. Cela dit, dans le respect des lois, l'État doit garantir le respect de la personne, de sa religion, de son âge, de sa profession, de son intégrité physique et mentale.

Guejule, mêle-toi de tout et ne pleure pas ! Tu vois bien que tu as la fidélité et l'amitié de tes auditeurs. Ils sont montés au front comme des membres de ta famille pour te défendre. Continue tes débats sans crainte, et aussi donne la parole à ceux qui avec respect nous font réfléchir sur les maux. Ils nous sensibilisent et nous font savoir d'où nos venons. Au Mali, on affirme : « Si tu vois ton pire ennemi boire, ne lui souhaite aucun mal. » Il va se tuer de lui-même. Dans le pays des Fadew, dans le Mali des enfants de coépouses, l'alcool sans aucun doute avilit l'homme… *Eh Salimou dolo magni*[1] *!*

Je vous souhaite un bon mois de solidarité. Justice, équité pour tous !

1. Eh, Salim ! L'alcool est dangereux !

Les leaders du monde

Plusieurs chefs d'État africains prient derrière Muammar Kadhafi lors de la célébration du Maouloud à Tombouctou (Mali).

La faillite morale des *leaders* du monde

Novembre 2011

J'ai vu les images à la télé. J'ai vu le Guide de la révolution libyenne tomber sous les balles. Je n'ai pas voulu y croire. Pas lui ! Impossible, bon sang ! Lui, le Roi des Rois, le souverain surprotégé avec ses centaines d'agents de sécurité, sa horde d'amazones, d'avions espions, lui le Roi des superlatifs… Oui, celui-là même, tué par les leaders *de ce monde.*

Les questionnements sont nombreux. Comment, dans une société qui se dit civilisée, peut-on se réjouir de la mort d'un homme, aussi brutal et sanguinaire – en tout cas tel que décrit par les grands penseurs occidentaux – fût-il ? Je ne peux pas célébrer la mort de Kadhafi comme une Hillary Clinton, mère de famille, presque dansante. N'a-t-elle pas reçu Seif El Islam, en visite officielle, aux USA ? Où est le respect de la sacralité de la vie humaine, de la dignité et de l'humanisme ? Comment peut-on se réjouir de l'assassinat de quelqu'un que l'on a connu et fréquenté ?

Je ne peux pas rire de la mort de Kadhafi car il a été un ami du Mali, oui avec espèces sonnantes et trébuchantes, mais aussi en étant à nos côtés comme un « frère » lors de la célébration de notre indépendance. Sans oublier les investissements de la Jamahiriya dans plusieurs secteurs de la vie économique de notre pays : tourisme, hôtellerie, banques, agriculture… Quelle puissance occidentale a autant investi chez nous ? Contre mon désir car Kadhafi n'était pas un imam, tout Tombouctou a prié derrière lui lors du Maouloud 2006. Alors, tout le Mali devrait prier pour le repos de son âme aujourd'hui. La mort de Kadhafi m'a attristé car de lui j'ai l'image d'un homme très simple, calme la plupart du temps. Un bon chef de famille qui accueille toujours sous sa tente avec du lait de chamelle et des paroles douces, donc bien loin du diable décrit par une certaine presse internationale, qui pourtant n'a pas hésité à lui lancer des fleurs quand l'Occident courait après son argent.

Aujourd'hui, il est bien légitime que ces médias retournent leur plume. Plus de place pour les pro-Kadhafi. Nous vivons dans une société abonnée à la répression de la liberté de parole, une société de déficit démocratique. Tous ceux qui « défendent » le Guide sont accusés de flirter avec un terroriste. D'accord, la messe est dite ! Mais est aussi terroriste tout *leader* qui donne l'ordre de bombarder des villes, de tuer des milliers de civils, de s'accaparer la richesse d'une nation et d'en tuer le chef sous prétexte de vouloir y établir une prétendue démocratie qui de toutes les manières aura peine à émerger. La preuve : ce drôle de CNT libyen, sorti des entrailles de Kadhafi, qui veut y établir la charia. N'est-ce pas là aller à l'encontre des valeurs cardinales défendues par les croisés ?

Une société italienne vient de rompre le contrat de travail de la comédienne et mannequin Vanessa Hessler, ancienne petite amie de Moatessim Kadhafi, qui a qualifié la famille de ce dernier de « gens simples ». Elle s'est également dite triste de ce qui leur était arrivé. Est-ce un crime de tenir de tels propos ? Les grandes démocraties veulent se soustraire au débat, à la liberté de pensée. Aucun contre-pouvoir n'est toléré. Sinon, il est vite diabolisé par les « chiens de garde » qui vont le suspecter, le marginaliser. Mais *hey,* n'ayons peur de rien ! Ils nous méprisent, nous les méprisons aussi. Aussi longtemps que nous aurons une cervelle, que nous resterons maîtres de nos émotions, nous refuserons d'entrer dans l'oligarchie occidentale.

Cette mort du Guide, cette façon de tuer est l'un des pires héritages que nous laissions à nos enfants. Quelle est la place laissée à Dieu, le grand justicier ? Donner et retirer la vie ne lui appartient-il pas ? Depuis des mois, j'ai la nausée face à la violence, à la torture, de quelque bord que ce soit : pro et anti-Kadhafi, AQMI, le gouvernement israélien, les Soudanais… Est-ce si difficile de traiter son voisin en ami quand il ne nous agresse pas ? Est ce si pénible de dialoguer avec lui, de lui transmettre la paix quand il dérape ? Il faut réinventer le *leadership* mondial. Nous n'avons nullement besoin de *rockstars* comme Obama, une faillite morale pour le monde et une totale imposture pour le peuple noir. Il nous faut des gens comme Gandhi, comme le révérend Martin Luther King, et bien entendu des Nelson Mandela et non des va-t-en-guerre.

Démoralisé comme des milliers de Maliens, j'avais décidé de tout laisser tomber et de passer mes journées à la mosquée. Mais si nous baissons les bras, si nous laissons le monde entre les mains de ces dirigeants, alors nous contribuerons à sa perte. La multiplication d'agressions, d'actes impérialistes ne peut que créer un sentiment de haine, les uns et les autres voulant crier vengeance face à cette force destructrice. De Bamako, je peux ressentir la colère des habitants de Syrte mais aussi celle des ressortissants de Benghazi. Je peux entendre les SOS du peuple palestinien. Tout cela est une raison supplémentaire pour porter le combat d'un monde plus humain et plus juste.

Justement, que font les *leaders* africains pour contribuer à cet idéal ? Où sont nos chefs ? Que pensent-ils du conflit libyen ? Quelles solutions préconisent-ils ? ATT a parlé d'un hiver pour l'Afrique subsaharienne. D'accord, mais qu'a-t-il fait réellement pour nous l'éviter, cet hiver ? Maintenant qu'il a pris la température, qu'il nous donne des manteaux. Et ces fameux présidentiables, qui en temps normal se seraient rués sous la tente de Kadhafi pour son argent et son influence, que disent-ils ? Qu'ils cessent de courir derrière le soutien hypothétique d'un tel ou d'un tel pour s'occuper enfin de la nation. Le peuple a besoin de les entendre sur ces problèmes. Nous ne donnerons plus un chèque en blanc. Nous avons besoin de gens courageux qui prennent position. Car se taire signifie soutenir l'oppresseur. Le Mali a besoin d'un homme qui va défendre ses intérêts.

Sur un plan personnel, je veux que mon président soit affranchi de toute soumission à l'Occident. Je veux qu'il réfléchisse en bon père de famille et tire les leçons de tous les faits historiques : ne pas s'éterniser au pouvoir, être du côté des victimes, se battre pour une société libre et juste. Il faut qu'il soit le bras armé de nous autres qui ne cessons d'aboyer mais qui avons très peu de pouvoir face aux *leaders* occidentaux.

En tout cas, ils partagent le même destin en Libye. La France, l'Angleterre, les USA, l'Italie… Ils ont cette nation tout entière pour eux maintenant, rien que pour eux, sans les Kadhafi. Je leur souhaite d'y trouver tout le bonheur du monde avec le CNT, les islamistes, les milliers d'armes qu'ils ont contribué à disperser dans le monde…

Birama Konaré,
qui vous présente ses meilleurs vœux
de bonheur, de bonne santé et de réussite.

Miss ORTM

Couronnement de Zalihatou Maïga, Miss Mali 2011.

Soirée culte… de la personnalité ?

Décembre 2011

Miss ORTM 2011 : la couronne revient à… ATT !

Encore une fois et comme toujours depuis presque dix ans, lors de tous les événements publics sous le parrainage des autorités de la République, il n'a été question que du général président en ce samedi 3 décembre 2011, soirée d'élection de Miss ORTM 2011. Comparaison n'est pas raison, mais Miss France qui se déroulait en même temps n'a fait aucune référence à Nicolas Sarkozy ni à son mannequin de femme, Carla Bruni. Le public français n'était venu que pour admirer les Miss. Le nôtre, au Centre international de conférences de Bamako, devait supporter Babani chantant les louanges d'ATT, sans oublier Miss Tombouctou qui l'a cité et Miss Koulikoro qui mentionna son passage à l'École militaire interarmes de Koulikoro. En même temps, ce griotisme ambiant était normal : le ministre de la Propagande et porte-parole d'ATT, Sidiki N'Fa Konaté, était dans la salle.

Okay, j'arrête de m'en prendre au chef de l'État et à sa suite. On risque de dire de moi que j'ai une dent contre lui. Que nenni ! Je tiens à lui présenter mes excuses, par avance, ATT… Miss ! Je n'ai pas oublié l'affaire de la maîtresse du président[1]. Que Sombé Théra me pardonne. Je ne suis qu'un enfant et si je vais en taule pour ça, je ne pourrai pas faire la cour à la vraie Miss ORTM, Zalihatou Salahadine Maïga. Et pour une fois, disons-le, cette soirée a été à la hauteur de nos attentes. Comme l'a souligné la représentante du sponsor principal, *Sotelma-Malitel,* tout le monde a remarqué que le concours s'était professionnalisé. Les Miss étaient bien structurées dans leur pensée. Elles ont exprimé leurs préoccupations, leurs attentes. Il a été question de la sécurité au Nord, de la mobilisation et de la participation aux élections présidentielles de 2012... Et chapeau bas à Miss Bamako qui a invité ses « papys chéris » à céder la place aux jeunes sur le marché de l'emploi. Bien dit !

1. Voir la chronique correspondante, p. 7.

Cette année, Miss France et Miss Mali ont été diffusées quasiment en simultané. Je me suis dit que l'ORTM était folle de faire la programmation au même moment. Cela allait mettre en avant les faiblesses de la chaîne de « la passion du service public ». Tout naturellement, j'ai regardé Miss France en premier, histoire de rêver un peu avant de redescendre sur terre. « Non, *bloffou ta la* », la femme occidentale ressemble à une djinn. Le décor était parfait, le *timing* bien maîtrisé. La créativité, l'originalité, la magie étaient au rendez-vous. Cela donnait, sans doute, envie à toutes les petites filles de devenir reine de beauté. Cela dit, je n'ai pas résisté à la tentation de faire du zapping de temps en temps pour voir ce qui se passait du côté de Bozola et de rire un peu. Car pour beaucoup, regarder Miss ORTM équivaut à une soirée dans une comédie-club. Sauf que cette année, on a beaucoup moins ri.

On a moins ri car toutes les filles ont bien parlé, ont été professionnelles. Sauf une. À sa sortie et comme par hasard, Miss Kayes se présente et dit : « Je suis élève en onzième année au lycée Dougoukolo-Konaré de Kayes. » Mon neveu, Alpha Jr, saute tout fier en claquant des doigts : « Eh, elle est à l'école du père de Né Togoma. » La demoiselle bloque, s'emmêle les pinceaux : « Et Allah, *A yen faga*, la petite nous a tués *deh.* » L'arroseur arrosé ! Bon, on arrête cette histoire de chronique sur Miss ORTM. Ce n'est pas drôle. Les SMS pleuvent sur mon téléphone, des « hihihihihi », des « hahahaha », des « pardon, prends le train express et retourne avec ta Miss à Kayes »…

Sur-le-champ, je retourne regarder Miss France mais c'est déjà fini. Il est presque une heure du matin à Bamako. Babani Koné revient chanter et danser. À chaque prestation, elle change de tenue. Elle n'a rien à envier aux Miss malgré son âge et ses rondeurs. Elle fait vibrer le public en français, bambara et sonrhaï. L'image d'une nation unie et multiculturelle.

Mais il se fait tard, on veut connaître les résultats. D'autant plus que cette année, elles se sont quasiment toutes distinguées par la qualité de chacun de leurs défilés : en tenue traditionnelle, en tenue décontractée, en tenue sponsor… Voilà, afin de raccourcir le programme, l'ORTM pourrait donner moins de visibilité aux sponsors. À force de les mettre en avant à chaque fois, le public se lasse : inutile, la pub pour une eau minérale que j'avais envie de retirer de la main des comédiens de Mory Soumano pour la leur renverser sur la tête ! Inutile, l'adresse du concessionnaire de véhicules à l'assistance, faisant l'éloge de ses produits, insistant sur la différence entre ses concurrents et lui et demandant au cameraman de faire un gros plan sur ses supports de communication. C'est de la foutaise ! Merci pour la voiture offerte à la Miss mais quand même, l'élection de Miss ORTM n'est pas une émission de téléachat, encore moins un espace où chacun vient dire ce qui lui passe par la tête !

Le ministre de la Propagande a dit que ce programme était une « mine d'emplois », avant d'ajouter que c'était l'endroit idéal pour les recruteurs qui « cherchaient des filles qui osent ». Propos dignes d'une Miss ORTM des temps passés ! Il n'excelle que dans les louanges apparemment ! Qu'il me suive, le ministre, dans les rues de Bamako, à l'ANPE, je lui montrerai ceux qui cherchent de l'emploi. Qu'il laisse les Miss, souvent lycéennes, aller au bout de leur cursus scolaire et qu'il se concentre sur l'amélioration de la qualité des services de l'ORTM. Honnêteté intellectuelle oblige (je commence à me prendre pour un intello), la chaîne nationale s'est dépassée pour une fois. Le contenu était riche et le comité syndical très enthousiaste. Il a manqué juste la danse traditionnelle des femmes de l'ORTM. Et aussi, il faudra faire un effort du côté technique : le micro qui crachait par moments et cette impression que les caméras tombaient de temps à autre des mains des cadreurs, comme s'ils avaient pris un peu de tiapalo – ou serait-ce l'effet des Miss ?

Verdict : ATT, après avoir volé la vedette aux femmes le 8 Mars, ne réussira pas cette fois-ci à s'emparer de la couronne de Zalihatou Salahadine Maïga. De toute façon, s'il avait réussi, il l'aurait restituée le 8 juin. La Miss reste une année, et lui non ! Nous souhaitons bon vent à Miss ORTM 2011, et je suis convaincu que la sélection sera encore meilleure l'année prochaine. L'ORTM va peaufiner le côté technique, les concurrentes vont se montrer à la hauteur et le Maliba sera débarrassé de la monarchie et de toutes les personnes qui l'incarnent.

Autre verdict : j'ai mille fois plus apprécié le concours du Mali à celui de la France. Il n'y a rien à dire, les plus belles femmes du monde sont au Mali. Le public le plus généreux aussi. Ils étaient nombreux à sauter et à se mordre les doigts à chaque bonne intervention des Miss !

Présidentielle malienne 2012

Visuel de campagne d'un candidat aux élections présidentielles de 2012 (Mali).

Pas de chèque en blanc ni de paillettes !

Janvier 2012

La précampagne menée par les candidats à la présidentielle malienne est aussi glaciale que les matins hivernaux de ces derniers jours.

En cinq ans, aucun d'entre eux n'a daigné s'adresser aux Maliens, et du jour au lendemain, à coups de dizaines de millions, ils polluent nos murs et nos panneaux publicitaires avec leurs messages de vœux qui sont sans intérêt pour les électeurs. Quelle utilité pour les milliers de nos concitoyens en grande souffrance ? Ceux-là dont le salaire minimum est à moins de 30 000 F CFA, ceux-là qui sont dans les hôpitaux et arrivent difficilement à payer leurs frais de médicaments… Ces présidentiables donnent l'impression d'être davantage des *stars* que des hommes préoccupés par notre avenir. Exhortons-les à mener une campagne humble, sans strass ni paillettes.

À trois mois du premier tour, les grands partis n'ont dévoilé aucun programme. Or, ils doivent faire preuve d'imagination, de solutions nouvelles, et de vision. Pourtant, cela ne semble pas être leur priorité. Ils sont plus occupés à courtiser : qui est le premier à appeler ATT pour lui souhaiter bonne année, qui est le premier chez le chérif de Nioro, qui va remettre avant tous les autres la cola aux sages à Kayes, Sikasso ou Ségou ?... Vraiment pas de quoi pousser les citoyens à aller voter. Après, l'on s'étonne que le taux de participation ne décolle pas.

Les électeurs veulent du concret. Ils ne donneront plus de chèque en blanc. Il faut les convaincre. Les jeunes veulent des solutions à leurs problèmes d'emploi. Ils souhaitent que les candidats sortent l'école malienne de l'agonie qu'elle traverse depuis de nombreuses années. Sont-ils à court d'idées ou usés par de trop nombreuses années à la tête d'institutions étatiques ? Et pourtant, nul besoin d'être un connaisseur en politique pour savoir que notre système scolaire a besoin de refonte et de pansement. La priorité reste d'augmenter le salaire des professeurs (en réduisant le train de vie de l'État par exemple), de mettre en place des équipes d'experts pour rédiger et sélectionner des manuels scolaires, mais surtout de désintégrer les mouvements associatifs politisés comme l'Association des élèves et étudiants du Mali, l'AEEM.

Avec ce mouvement, l'école est prise en otage et est devenue un lieu de violence. Ce qui demande une protection policière renforcée autour des établissements scolaires, la création d'activités extrascolaires pour donner envie aux enfants d'aller en classe mais aussi pour développer en eux une conscience morale et citoyenne. N'oublions pas le rôle des parents. Si chacun d'eux encourageait sa progéniture, la prenait à bout de bras le matin jusqu'à l'école, il y aurait certainement moins de sorties. La police anglaise coffrait les parents dont les enfants faisaient l'école buissonnière. Tentant, non ? Mme Coulibaly fera moins la belle et moins de farotage[1] au mariage de la fille de la sœur de sa meilleure amie pour s'occuper de l'éducation de ses gosses. Et son mangeur d'haricot de mari restera moins longtemps au grin pour les conduire le lendemain matin.

Pardon, ne vous en prenez pas à moi. Au moins, je propose des idées. Les candidats doivent s'occuper davantage des électeurs. Sinon, ce sera à nous de nous occuper d'eux. D'ailleurs, commençons dès à présent. Je recommande fortement à certains d'arrêter les boubous. Ça ne va pas avec leurs formes. D'autres devraient se raser plus souvent, et enfin, je ne suis pas certain que les crises de larmes en public conviennent à un futur chef d'État, surtout en ces temps de conflit dans le Nord Mali.

1. Faire la faraude en payant le maximum de boissons dans les boîtes de nuit.

Voilà pour cette chronique de ce début d'année. C'était un peu ma façon de réchauffer cette campagne. Je présente tous mes vœux aux candidats. Que le meilleur passe la nuit du 8 juin à Koulouba. Pour ceux qui mettent la charrue avant les bœufs, je pourrai leur donner les dimensions, dès aujourd'hui, des rideaux du salon présidentiel. Plus sérieusement, je leur souhaite une campagne propre, sans coups bas ni corruption. Aux Maliens, je présente mes vœux de bonne santé… le reste suivra, un futur président qui redressera le Mali sur un plan moral, économique, politique et social.

Président ATT

Après l'assassinat de soldats par des rebelles touaregs, les femmes de Kati marchent sur le palais de Koulouba (Mali).

ATT, *Aw Yi Mè ! Allah Mi Mè !*
Nous t'avons entendu !
Dieu ne t'a pas entendu !

Mars 2012

Mes violents maux de tête ont repris. Ce n'est pas à cause de la montée de la chaleur, encore moins de ma charge de travail incommensurable. Non, depuis les frappes de l'OTAN contre la Libye, je n'avais pas connu de telles migraines. ATT, qui dégaine ses mots sur RFI !

Et pourtant, j'avais décidé de lui coller la paix, de le laisser préparer tranquillement ses valises, car l'après-pouvoir – Dieu, j'en sais quelque chose – est l'une des expériences les plus instructives sur la nature versatile de l'homme. Le laisser, car force est de reconnaître qu'il a tout de même maintenu une certaine croissance économique. La physionomie du pays, de Bamako du moins, ne cesse de changer. Non, ne le décourageons point. Pas maintenant où l'on sifflote que le pays pourrait aller vers une transition.

Voilà, en plus de mes maux de tête, ce mot « transition » associé au pays du 26 Mars 1991 me donne des sueurs froides, la fièvre. Je suis étonné qu'une certaine classe politique le soutienne. Je mesure, bien entendu, la gravité de la situation, mais de là à ne pas organiser les élections serait un grave recul pour la démocratie malienne. Une vraie faillite du processus ! Faut-il laisser les éventuels gestionnaires de cette transition à nouveau confisquer notre démocratie acquise au prix du sang ? Vont-ils nous remettre le pouvoir ? Je dis « ils » car je ne sais pas quelle couleur cette transition prendrait mais je sais qu'il reste à ATT quelques options pour nous sortir du trou noir.

À mon avis, il faudrait mettre en place un nouveau gouvernement, plus énergique. Ce nouvel exécutif aura deux missions : la paix et les élections ! De plus, j'estime que durant cette période de crise, nous devons resserrer les rangs, laisser le président aller au bout de son mandat, sauvant ainsi les institutions de la République. En ce qui me concerne, je refuse de vivre dans un autre Mali que celui légué par les Martyrs. Je suis un enfant de Mars 91. Je ne connais que la démocratie… et la liberté de m'en prendre au général président *(rires ☺)*.

Mais pour ce faire, pour qu'il y ait une union sacrée derrière le président, il faudrait que lui-même évite de s'emporter, pèse et soigne ses propos pour ne pas donner matière à polémiquer. Comment le soutenir quand il prétend avoir remis des munitions et des armes aux généraux pour aller faire la guerre ? Je n'aurais pas aimé cette sortie à leur place ; mais *yako*, je ne veux surtout pas en rajouter à la frustration. Je n'ai pas oublié la leçon du ministre de la Propagande demandant aux journalistes de se taire… en oubliant que leur devoir était de rechercher la vérité. Cela dit, je voudrais bien savoir quelles armes ont été remises, quand et où ? Car le président que je connais, le médaillé olympique des inaugurations, n'aurait pas raté l'occasion de montrer ces remises d'armes à la télé. Et puis, quelle idée d'envoyer des généraux à la guerre ? Ils sont trop à l'aise dans leurs 4 x 4. *Wallaye,* même moi, je sais mieux tenir un fusil qu'eux ! (Pardon, ça chauffe au Nord, pas de blagues douteuses.)

Oui, ça chauffe, nos soldats reprennent le contrôle et libèrent les poches de résistance d'après les sources gouvernementales. Oui, il faut défendre l'intégrité du pays, sanctionner ceux qui s'en prennent aux populations civiles et aux symboles de l'État. Si nos soldats n'ont pas combattu, ce n'est pas par manque de courage ou de force physique, mais ils disent manquer d'équipement militaire. Et moi je dis que le Mali est une terre de paix, d'hospitalité. Nous cultivons le respect de l'autre, de

son honneur, de sa dignité, de son intégrité. Tous ces facteurs font que j'ai très très mal aujourd'hui. Nous aurions pu éviter ce conflit.

Il fallait trouver des solutions politiques à cette crise. Il fallait renforcer la décentralisation, et aujourd'hui plus que jamais, il faut peut-être prêter une oreille sensible à ces populations du Nord qui disent ne pas bien se sentir ici. Ces dernières semaines, surtout après la chasse aux teints clairs, beaucoup de langues se sont déliées, beaucoup d'histoires de meurtres de part et d'autre ont été véhiculées. C'est une réalité, posons le problème pour qu'enfin cessent ces crimes, ces velléités de division du pays, ces assassinats barbares contre l'armée du Mali. J'essaye de proposer des solutions, je n'en ai pas le monopole ni peut-être l'expertise, mais faut-il rester les bras croisés ? Le président du Mali a affirmé sur *RFI* que depuis la nuit des temps, du temps de ses parents, jusqu'à son temps propre et encore après lui – ses fils, ses petits-fils… – on continue ce combat. *Allah mi mè !* Dans ce cas-là, je ne suis plus son fils.

En fin de mandat, que peut faire le président ? ATT ne pourra certainement pas résoudre ce problème. Que Dieu donne au Mali, en juin 2012, un président qui ramènera la paix dans les trente-trois mille villages du Mali. Qui fera revenir les cent trente mille déplacés. Aussi, je formule le vœu que le futur président de la République n'habite pas le palais de Koulouba, car pour ATT et certains de ses prédécesseurs, être haut perché coupe de la réalité. Bon, en même temps, vu du sol, être avec le commun des mortels n'est pas non plus source de vitalité, Titibougou en est la preuve… *An sera so,* ligne rouge !

De jour en jour, je sens le Mali glisser dans le piège des insurgés. Ils voulaient nous entraîner dans une guerre, et la guerre propre demandée par ATT n'est juste pas possible. Il n'y a pas de guerre propre. Tout cet argent investi dans les armes, c'est moins d'investissements dans le secteur de la santé, de l'éducation. On aurait vraiment dû privilégier la solution politique, un dialogue avec les voisins très influents dans certains milieux touaregs. On aurait dû être plus ferme, ne pas accueillir les combattants libyens avec des vivres et de l'argent. Les armes auraient dû rester à la frontière. La paix a un prix, c'est le courage et l'empathie. Cette guerre est tragique, derrière chaque militaire qui tombe, c'est une famille, des mères, des femmes, des enfants en deuil et en pleurs. Et d'après les études, quatre-vingt-dix pour cent des victimes des conflits de ces vingt dernières années sont des civils, contre cinq pour cent lors de la première guerre mondiale.

PS : Pardon, si l'armée malienne a besoin de recruter des civils dans son département de communication, je suis sérieusement partant. Ce sera ma contribution à l'effort de paix.

Coup d'État

Le bureau saccagé du président Amadou Toumani Touré au palais de Koulouba (Mali).

Amadou Haya Sanogo, président du CNRDRE, au lendemain de son coup d'État militaire contre le président malien.

21 mars 2012, le Grand Choc !

Avril 2012

La cour d'honneur du palais de Koulouba après qu'elle a été pillée par des militaires et des civils.

Les escaliers menant au bureau du président.

Depuis le 21 mars 2012, le Mali a changé. Quel euphémisme, me dira-t-on. Le réveil matinal n'est plus le même, l'odeur du beignet de mil, froufrou, ne se sent plus, même l'air alourdit les têtes. Le sentiment de fierté d'être Malien en se réveillant le matin est parti. Pour de vrai. La joie de vivre, de construire un avenir, de fonder un foyer est devenue hypothétique. Je ne cesse de le crier dans ma tête : mon pays s'est brisé. J'ai la rage.

Cette issue, je l'ai nettement aperçue de loin. Dès ce jour de juillet 2007 où des journalistes ont été arbitrairement arrêtés dans l'exercice de leur mission[1]. Ma conscience politique est née alors, d'autant plus que très peu de personnes ont eu le courage de protester, de dénoncer les prémices de l'injustice galopante au Mali. Au fil des ans, le régime a pris les couleurs de la corruption, de la gestion clanique du pouvoir, de la calomnie et s'est transformé en marchand de rêves… mais l'heure n'est pas au procès ni auxrèglements de comptes. Et, je m'en excuse, mais cette manière de se débarrasser d'ATT m'a affecté par respect pour l'institution présidentielle, par égard pour le père et le grand-père qu'il est.

Avant d'ouvrir un nouveau chapitre, je tiens à dire que je pense aussi aux militaires. Le putsch, nul besoin de le rappeler, est une atteinte grave à la démocratie et à la République. Je le condamne fermement et je ne peux le cautionner à moins de deux mois des élections présidentielles, même s'il était

1. Voir chronique p. 7 : « La Maîtresse du président ».

clairement prévisible. Le pays n'a pas été capable de mettre son armée en condition de défendre la nation. Sur le front, les soldats manquaient de tout : équipement, munitions, nourriture, eau... pendant que des vautours détournaient l'argent qui leur était destiné. Pis, les familles des soldats tombés n'étaient pas informées, découvrant souvent que leurs enfants étaient morts ou faits prisonniers sur des photos ou à la télévision. Dans un tout autre registre, comment ne pas être sensible à la misère qui règne dans les casernes, avec ces maisons en banco… ? La presse et la société civile ont principalement dénoncé ces situations injustes, humiliantes, mais le pouvoir et la majorité des partis politiques sont restés muets et incapables d'agir, ou de faire agir l'exécutif avec les moyens de pression qui étaient les leurs. Ils ont déserté le front, ont laissé le navire à la dérive et n'ont eu pour objectif que la campagne présidentielle.

Aujourd'hui, il faudra bien aller au-delà de nos différences, des accusations, des rancœurs, mais aussi des insultes, des violences, des injustices dont beaucoup d'entre nous ont été victimes ces derniers jours. C'est à ce prix que nous serons en mesure de reconstruire ce pays, de gagner en humanité et de retrouver les valeurs sacrées qui font de nous de vrais hommes et femmes, qui font du Mali une terre de paix et de fierté. Il est important de nous retrouver, de dialoguer. Présentement tous les Maliens souffrent, cette souffrance se lit sur le visage de nos parents, de nos amis, de nos frères, de nos collègues. De nation modèle, nous sommes devenus, je le dis sans hésiter, la honte de l'Afrique avec ces images terribles de coups de fusil dans les airs pendant des jours, de pillages de biens publics et privés. Nous sommes devenus en une matinée un État de non-droit. Et les victimes collatérales sont nombreuses.

Hier victimes, « consciences », des camarades se perdent et se muent en bourreaux. Il nous faudra nous donner la main pour

combattre ceux qui véhiculent des messages de haine sur les radios, ceux qui montent des milices pour démolir physiquement leurs ennemis. Il faudra les dénoncer. Ils sont connus de tous. Il suffit de constituer un dossier pour les tribunaux en rassemblant les preuves de leurs forfaitures : messages d'insultes, passages à tabac d'opposants, propos haineux sur les radios…

Ceci est ma méthode. En réalité, il en existe bien d'autres : braver la peur, crier, écrire sa douleur, prier, jeûner. Dans ce 21 mars, je vois aussi un peu de positif : ces pays alliés, unis derrière le Mali, mais aussi le peuple, les *leaders* politiques, les syndicats, les religieux, qui de jour et de nuit s'activent pour sortir le pays du chaos… et n'oublions pas les forces armées, qui quels que soient leurs galons mettent tout en œuvre pour protéger à nouveau les populations. Je ne peux qu'avoir une pensée affectueuse et fraternelle pour tous ceux qui sont mobilisés sur les réseaux sociaux, *Facebook,* afin dedonner des informations, orienter les blessés vers des centres de santé, indiquer des noms de médecins disponibles, de pharmacies ouvertes…

Donnons-nous la main pour redresser ce pays, donnons-nous la main pour retrouver ce qui, avant, était un acquis : l'hospitalité, la coopération internationale, la confiance des partenaires techniques, financiers, investisseurs. Aussi, restons soudés pour redonner espoir aux nombreux afropessimistes, parmi lesquels nos enfants, nos frères étudiants à l'étranger, les Maliens de la diaspora, pour qu'un jour ils veuillent bien revenir au pays et s'abreuver d'un air plein d'espérance en foulant le sol du Maliba. Engageons-nous à bâtir dès aujourd'hui une société sans discrimination de couleur ni de sexe ; une société sans corruption, sans clientélisme, sans griotisme ni culte de la personnalité. En un mot, une société fondée sur la justice et l'équité sociale, fidèle à la devise nationale : *Un Peuple, un But, une Foi.*

Cette nouvelle société devra garantir l'accès équitable de tous aux logements sociaux, à la santé, à l'emploi, à l'éducation, à la nourriture... Ce n'est pas un homme qui fera ce travail mais tout un peuple. Que chacun fasse son *mea culpa*, prenne un savon pour se laver l'âme et jurer de ne plus contribuer à la construction d'une république bananière. Le retour à la normalité est loin, très loin, mais gardons tous notre sang-froid, notre dignité face aux forces du mal. Que les insultes ne nous atteignent pas, que les coups ne nous intimident pas. Pensons aux martyrs de 1991, leur courage et leur unité doivent nous inspirer. Ils nous ont donné notre liberté, tâchons de la rendre éternelle. Ensemble, rien ne pourra nous résister.

Aussi tous mes vœux accompagnent le Mali.

Que triomphe la démocratie !

Que plus jamais, nous n'ayons honte d'être Maliens !

Que Dieu protège notre *Faso Maliba* !

Birama Konaré,
qui vous embrasse très fort.
Ensemble pour toujours, pour le pire
et pour le meilleur.

Bamako

Pénurie d'essence dans une station-service de la capitale malienne, conséquence du coup d'État du 21 mars 2012.

Un étonnant vent violent souffle sur Bamako

Mai 2012

Ce n'est pas possible. Ma langue, ma plume,
mon génie créateur, tous m'ont trahi
quand le ciel s'est effondré sur la terre Mali.
Le vent poussiéreux du Sahel s'est
répandu sur ma capitale. Et j'ai tout perdu.

L'expression « ce n'est pas possible » reste bloquée dans ma gorge. Totale incompréhension que dans un pays, dans une famille qui lutte depuis la nuit des temps (occupation coloniale, famine, corruption, santé, éducation…) et qui, aujourd'hui, vit un putsch, un terrible conflit armé au Nord, les populations s'entredéchirent. Les mots font défaut tant je suis miné par les maux. Nous voilà donc pris au piège, dans la nation que nous appelions « terre de l'hospitalité », entre des rebelles, des islamistes, des groupes fratricides au sein de l'armée et dans la classe politique. Pays où l'on ne se lassait jamais de rappeler au visiteur, à l'étranger, à quel point nous étions chaleureux, allant jusqu'à nous différencier malicieusement des Zoulous, Tutsis, Hutus, Banyamulenge et autres ethnies…

Bamako prend des airs inquiétants. Que dis-je, tragiques ! Et que dire de ces *pick-up* remplis de militaires qui vadrouillent en ville, mitraillettes fièrement pointées vers les quatre points cardinaux ? Et tous ces corps de soldats, après la tentative de contre-putsch du 30 avril 2012 : bérets rouges restés fidèles au président déchu ATT, et bérets verts, soutiens de la junte ! Ces corps que l'on découvre dans les amas de fleurs, ces cadavres qui sont restés des heures dans les rues de Bamako à la vue des populations, des enfants, des âmes sensibles. Quelle tristesse, Bamako !

Bamako, cette douce bourgade qui se réveillait dans la senteur huileuse des beignets de mil ! Bamako la coquette, avec ses interminables dimanches de mariage, ses cortèges de femmes insouciantes, maquillées et tressées avec un goût raffiné, dégageant de tous leurs pores la senteur envoûtante de l'encens, mon passé dont je suis désormais nostalgique. Bamako, ma cité devenue aujourd'hui nauséabonde. Plus audibles que le vent, les rumeurs les plus folles circulent, les dénonciations lâches pleuvent. Sont patents les règlements de comptes et les arrestations arbitraires. La haine se lit sur les visages. Un sale air ici ! Qu'allons-nous devenir dans ce tourbillon ? Serons-nous poussière comme ce sale vent de l'harmattan ? La junte militaire rendra-t-elle jamais le pouvoir aux civils sans effusion de sang ? Une donne est certaine, elle est valable pour Bamako mais aussi pour toutes les villes prises dans le monde : les peuples reprennent toujours leur liberté quel qu'en soit le prix. Ma grand-mère m'aurait dit : « que Dieu ne t'entende pas ! » Je lui aurais répondu : « Certes, qu'il ne m'entende pas mais comme on le dit, la chèvre opprimée finit par mordre. » Ensemble, nous aurions tous deux fini par dire : que s'installe dans nos cœurs le pardon, la paix, l'esprit de justice, l'humanité, et que Dieu nous rende notre liberté sans effusion de sang.

Il n'y a rien de plus affligeant pour un homme que de perdre ses droits, de surcroît acquis au prix du sang, le sang de nos martyrs tombés en mars 1991. Jadis, nous humions le doux parfum de la liberté. Après vingt-trois ans de dictature, nous avions pu relever la tête partout à travers le monde et chanter sur tous les toits que nous étions les champions de la démocratie. C'était avant. C'était le Mali. Rien, plus rien ne sera jamais pareil. Par un terrible revers de fortune, nous avons honteusement tout perdu. Nos emplois, nos biens, notre armée, les villes du Nord… Et, bien pire que des pertes

matérielles, sous ce vent, des familles sont divisées peut-être à tout jamais, et les valeurs glissent irrémédiablement.

Quant à moi, j'y suis, j'y reste contre vents et marées. Je tiens. Le cœur lourd je me réveille, j'essaye de garder le moral, de participer aux opérations humanitaires destinées aux populations du Nord, de militer au sein du collectif *Plus jamais ça* pour éviter à mon pays d'autres dérives. La nuit tombée, mon ventre creux – je n'ai plus d'appétit – cohabite douloureusement avec le vent sifflotant à travers les grilles de ma fenêtre. Je m'adosse et ferme un œil. Rêver m'est interdit. Je croise les doigts et me mets à méditer sur mes certitudes. L'on me dit qu'il faut être courageux. Évidemment. Un jour, le grand vent de la violence s'en ira. Ceux qui auront suivi les maximes de Rudyard Kipling – « Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir, Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties Sans un geste et sans un soupir… Tu seras un homme, mon fils » – seront là à nouveau pour reconstruire un Mali fort et stable et ouvrir les portes de l'espérance aux milliers de Maliens qui souhaitent rentrer chez eux, aux milliers d'amis, de touristes soucieux de découvrir le fascinant Mali, d'est en ouest, du nord au sud.

Abdoul Traoré dit Diop

Abdoul Karim Traoré dit Diop, président de l'Association Démocratie et Justice, en pleine conférence.

Abdoul Karim Traoré dit Diop, le lion, est mort

Juin 2012

Il y a de ces jours où, le cœur en compote, nous n'avons envie que de pleurer toutes les larmes de notre corps, mais certaines larmes ne tombent jamais et restent suspendues entre les cieux et la terre.

La mort de celui qui a vécu une belle vie ne peut être que célébration et non désolation. Mais, bon Dieu, nous avons si mal. Le professeur Abdoul Karim Traoré dit Diop nous a laissés seuls ce vendredi 15 juin 2012. Le médecin est mort, celui qui a soigné et sauvé la vie de milliers de personnes est mort. Celui qui a pris soin des orphelins et des veuves est mort. Celui-là même qui levait des fonds pour construire et équiper des hôpitaux est mort. L'un des pères des centres de santé communautaires (SCOM), du Festival de masques et de marionnettes de Markala, du Salon de l'éducation de Markala est mort. Le président de l'Association pour la démocratie et la justice (ADJ) est mort. Ironie du sort, lui qui guérissait les maladies incurables n'a pu trouver de remède au mal qui le rongeait.

Je suis doublement peiné car le professeur Diop s'en est allé au moment où le pays est devenu une jungle. Je me rappelle encore notre dernière rencontre ce mercredi 6 juin 2012. Je l'ai vu pensif et surtout blessé par le Mali d'aujourd'hui, une nation malade des dérives et de la haine du nord au sud. L'épreuve de trop.

Sur ce long chemin de croix qu'est la vie, nous croisons des millions de personnes et très peu façonnent notre existence. Pour beaucoup, il aura été un mentor, un exemple de courage et de bienveillance. Le Mali vient de perdre un talent fou : poète, écrivain, guitariste, ex-député, médecin du peuple, humaniste, militant, garde-fou, clandestin mais ô combien triomphateur ! N'aie crainte, Tonton, car tu nous as contaminés. Oui, l'activisme généreux est une affection contagieuse. Nous continuerons de lutter, de nous battre pour défendre les valeurs républicaines et humanistes.

Le lion s'en est allé dormir. Ne plus te revoir est un gros calvaire, mais point de larmes. Comme le dirait Shakespeare, « ce qui ne peut être évité, il faut l'embrasser ». Nous, tes enfants, tes amis, tes collègues, tes compagnons de lutte, tes étudiants, tes patients, nous t'embrassons très très fort. Ton souvenir, tes rugissements pour la défense du genre humain resteront à jamais gravés dans nos cœurs. Nous remercions le bon Dieu d'avoir croisé ton chemin. C'est peut-être ça, la beauté de la vie.

Un seul regret m'anime, celui de ne pas t'avoir vu partir dans un Mali en paix. Mais dors en paix, mon cher Tonton Diop, et merci infiniment d'avoir été un bienfaiteur, un baume miraculeux contre les maladies du corps et de l'esprit.

Lettre à la jeunesse

Manifestation de soutien du collectif Plus jamais ça *aux populations du Nord, Bamako (Mali).*

Jeune du Mali, bats-toi corps et âme pour libérer ton pays

Juillet 2012

Le collectif Plus jamais ça *forme une chaîne humaine sur le boulevard de l'Indépendance à Bamako (Mali) en soutien aux populations du Nord.*

Cher camarade, mes pensées aujourd'hui se tournent vers toi, le gardien du Mali de demain. Toi qui te battras pour le bien-être de ta communauté. C'est aujourd'hui que cette lutte commence. Elle s'exprimera avant tout par la résistance, par la libération du pays de la tyrannie, du fanatisme religieux, des différentes formes de dérives et de privations de droits.

Cher jeune, c'est toi qui porteras le lourd fardeau éhonté laissé par nos aînés. C'est toi qui devras faire face aux nombreux *challenges*. Les enjeux sont multiples. La priorité reste aujourd'hui le retour à l'ordre constitutionnel, la formation d'un gouvernement responsable, représentatif du peuple et de ses aspirations, le renouvellement de toute la classe politique, le retour effectif des militaires dans les casernes, la reprise de la partie septentrionale du Mali, la libération des détenus militaires et civils. Notre pays est à l'agonie. Nos systèmes démocratiques et militaires actuels ont condamné à mort des milliers de Maliens, principalement des jeunes. Que n'avons-nous pas perdu ces derniers mois : nos vies, nos emplois, notre fierté et même nos rêves !

Jeune, tu dois te battre pour défendre tes intérêts et tes valeurs. Que valent ta jeunesse, ton dynamisme, tes diplômes si, au bout du compte, tu ne peux vivre sur une terre d'espérance, de justice et de progrès ? Si je m'adresse à toi aujourd'hui, c'est parce que je sais que tu as suffisamment de ressources et de ressort pour amener le changement. Tes parents ne l'ont-ils pas fait en 1991 ? N'ont-ils pas bravé les chars et les fusils,

la promesse d'une couronne d'enfer sur leurs têtes, eux qui rêvaient de liberté de parole et d'esprit, eux qui voulaient une nette amélioration des conditions de vie, eux qui souhaitaient ardemment le pluralisme ? Alors, pour les enfants, hommes et femmes du Mali qui sont tombés sous les balles, pour tous les courageux soldats téméraires de la démocratie, pour que leur mort ne soit pas vaine, tu dois continuer à défendre tes droits et cette démocratie acquise au prix du sang.

Toi, l'enfant de la démocratie, témoin innocent des malheurs de la dictature, de la violence brutale, de la confiscation des libertés, tu dois te lever immédiatement pour débarrasser ta patrie de la haine et de la manipulation. Il te faudra te méfier des anarchistes, des politiciens qui ont tout cautionné dans le passé et qui aujourd'hui s'affichent en messie, des directeurs de conscience et des marchands de rêves qui te promettent monts et merveilles. Il faudra te méfier des vautours qui, les larmes aux yeux, prêchent une moralité et une honnêteté sans faille alors qu'ils sont les premiers, la nuit tombée, à comploter contre leur peuple, à pactiser avec le diable et à mener une vie indigne de qui respecte le genre humain, la cellule familiale et la patrie.

Ne vends pas ton âme au diable. Ne la vends pas au trafiquant, prompt à acheter ta conscience, ta liberté, tes actions. Car il croit que tout s'achète dans la vie : le meurtre d'un président, la dislocation d'une armée, un emploi, un marché public, un poste ministériel, un gouvernement, une élection présidentielle… Ce sont là les bases d'une société corrompue. Or toi, jeune, tu es doté d'un esprit de justice. C'est le socle de notre culture. C'est un don de nos ancêtres. Est-il utile de te rappeler que tu es le fier descendant de braves guerriers : Soundiata, Sonni Ali Ber, Biton Coulibaly, Samory Touré... ?

N'oublie pas non plus que tu es Malien, mais avant tout Africain. Avec l'Afrique, tu partages le terrible poids de l'esclavage, de la traite des Noirs, de la colonisation. L'Afrique, c'est aussi la vision des pères fondateurs qui ont œuvré pour l'indépendance et l'unité. Mais ta réalité, c'est surtout l'Afrique contemporaine, celle de millions de Noirs qui courent désespérément – et ce à n'importe quel prix, y compris celui de leur vie – vers l'Occident car ils n'ont ni débouchés ni perspectives ici. C'est aussi des millions d'Africains, là-bas, trimant tels des forçats pour garantir un pouvoir d'achat à la famille restée au pays. Hélas, l'Afrique d'aujourd'hui, ce sont ses déchirures, ses guerres sans fin comme dans le Nord du Mali avec son lot de morts, de déplacés, de violences, de lieux saints saccagés…

Cher frère, chère sœur, toutes ces raisons ne doivent-elles pas te faire redresser la tête ? Citoyen qui te battras pour libérer le pays, qui n'auras de parti que celui de l'intérêt général. Oui, lève-toi et bats-toi ! Car ton esprit n'est pas souillé par la corruption ni imbibé d'animosité. Vas-y, camarade ! Parle haut et fort car tu ne crains personne ; car nous serons des milliers derrière toi ; car la fraternité militante est une maladie contagieuse !

Jeune de Bamako, de Gao, de Tombouctou, de Kidal, de Kayes, de Koulikoro, de Ségou, de Sikasso, de Mopti, toi qui te sens laissé pour compte, abandonné au bas de la route, tu n'as pas le droit de te résigner. C'est fatal ! Montre aux dirigeants et à tous ces politiciens perdus dans des déclarations creuses qu'ils ne peuvent hypothéquer ton avenir. Toi et ceux de ta génération êtes la force vitale de ce pays, de par votre nombre. Que les anciens comprennent que désormais vous voulez prendre toute votre place au sein des sphères politiques, militaires, économiques, sociales, culturelles…

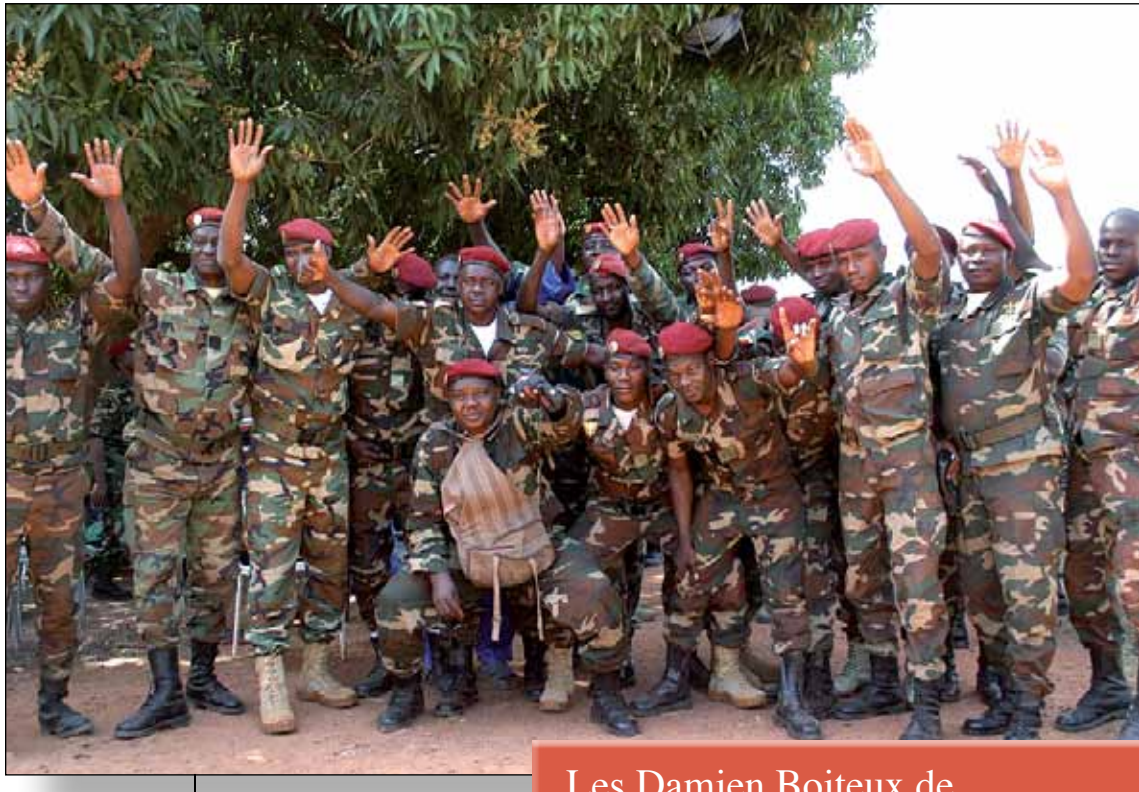
Vive les valeurs républicaines !
Vive les droits de l'homme !
Vive la jeunesse malienne !

Birama Konaré,
écrivain, activiste du collectif
Plus jamais ça

PS : Tes armes : Groupes de pression – protestations – funérailles avec manifestation – boycott des organismes gouvernementaux actuels et des organismes soutenus par le gouvernement – grève générale – ville morte – désobéissance civile à des lois « illégitimes et illégales » – sit-in[1]...

1. Méthodes de l'action non violente tirées du livre de Gene Sharp, *La Force sans la violence,* L'Harmattan, 2009.

Il faut honorer le soldat malien



Les bérets rouges, unité d'élite de parachutistes du Mali.

Les Damien Boiteux de la république du Mali

Mars 2013

À chaque fois qu'un soldat africain ou occidental tombe au Sahel, les pays concernés communiquent des informations précises. S'agissant des militaires maliens, rien de rien : attentats kamikazes ? friendly fire? *attaques armées ? Chut !*

Après que les familles ont reçu la terrible nouvelle de la disparition d'un des leurs, l'opinion est en droit de connaître le nom, parcours militaire, régiment, date du décès, *etc*., des soldats qui meurent pour le Mali. Ils versent leur sang pour la récupération de l'intégrité du territoire et le respect des libertés ? Qu'à cela ne tienne, la loi du silence semble entourer les opérations militaires. Lorsque des journalistes se rendent dans les centres hospitaliers pour s'enquérir de l'état de santé des blessés, peine perdue : « Motus et bouche cousue » est la règle ! À défaut de permettre l'accès aux victimes, la hiérarchie médicale pourrait au moins davantage collaborer (à moins qu'elle n'ait reçu des instructions contraires) afin que les médias fassent leur travail d'investigation sur cette guerre et ses réalités. Il faudrait les autoriser à s'approcher des zones de combat ou des personnes ressources pour recueillir des témoignages.

En outre, les déclarations du commandement militaire malien sont souvent superflues et apportent peu d'informations fraîches du front. Le citoyen est obligé de se brancher sur les chaînes de télévision internationales ou de s'accommoder des discours du président français ou tchadien, les vrais chefs de guerre au Mali. Eux tiennent régulièrement des points de presse, des adresses à la nation. Pendant ce temps, notre président de la République intérimaire reste retranché dans sa villa de la Base. Pourtant, l'intérimaire, qui est aussi le chef suprême des armées par défaut, se doit de saluer le courage et le dévouement de chaque soldat malien qui tombe et d'adresser des messages de solidarité et de réconfort à leurs familles comme il sait si bien le faire quand des troupes étrangères perdent la vie sur notre sol. C'est la moindre des choses, non ?

Communiquer sur le sort des morts et des blessés est d'autant plus nécessaire que cela permet à la population et aux décideurs de savoir ce qui se passe sur le front et d'apporter leur contribution. De plus, toute nouvelle est l'occasion de porter un regard critique sur le traitementdes affaires militaires. L'heure n'est donc pas à la rétention ou au maquillage d'informations. Ici, la tendance est de tout folkloriser, souvent avec l'appui de certains artistes. Les griots sont de plus en plus nombreux dans l'émission *Ligne de front*, diffusée tous les soirs sur l'ORTM. À ce rythme, ce programme censé donner des détails sur les opérations militaires deviendra une grande émission de variétés musicales. Libre à l'ORTM de donner la parole à tous, mais à chacun sa plage horaire.

Le peuple souhaiterait que le pays prenne un nouveau départ et rêve d'un Mali plus humain, mais également plus reconnaissant. Les soldats morts laissent derrière eux des familles et des enfants à nourrir, à envoyer à l'école. Pourquoi ne pas créer un fonds afin de les assister ? Pourquoi ne pas ériger un mausolée pour les héros de la guerre au Mali à l'image du Carré des Martyrs de la révolution de mars 1991 ?

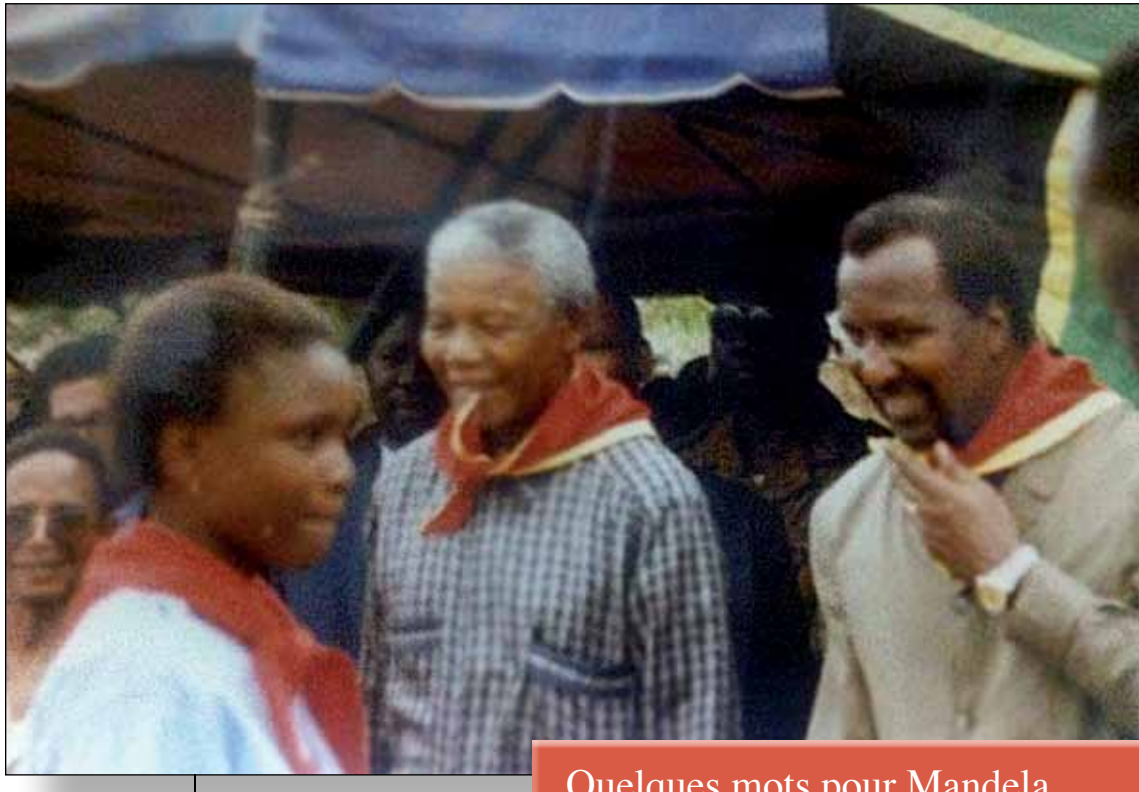
À défaut ou en plus de ces monuments, chaque soldat devrait recevoir un hommage dans sa ville, des honneurs militaires, des hommages à la télévision en lieu et place des programmes folkloriques. La tragédie au Nord est trop grave. Les enfants du Mali doivent grandir et vivre parmi ces exemples pour

forger leur conscience. Ils doivent voir les cercueils de ceux qui se sacrifient pour leur avenir.

Les noms des militaires français résonnent dans les esprits : lieutenant Damien Boiteux, sergent-chef Harold Vormezeele, caporal Cédric Charenton. Nous n'avons cessé de leur rendre hommage, à juste titre, ici même et sur les réseaux sociaux par exemple. Aujourd'hui, nous voudrions aussi avoir une pensée pour les militaires maliens. Nous aimerions que des rues portent leur nom afin que le sang versé pour la patrie ne soit pas vain. Nous aimerions leur rendre hommage, avec une minute de silence à l'Assemblée nationale, en conseil des ministres, lors des conférences… Mais auparavant, il faudrait mettre un visage sur les noms de ces jeunes militaires, souvent sous-équipés mais au cœur vaillant.

À l'époque où nous vivons, avec tout ce que le Mali a organisé comme évènements – ces longs cortèges de mariage les dimanches, les festivités du cinquantenaire des Indépendances –, nous ne saurions faire l'économie d'expressions de reconnaissance nationale ni tolérer une omerta sur la mort de nos soldats. Certes, les disparus, de par leur formation, leur moralité, étaient humbles et ne demandaient pas à être célébrés. Pour eux, servir la nation était un devoir, mais pour nous, il s'agit de ne pas les oublier, il s'agit de saluer la sacralité de la vie et de s'incliner devant le sang versé. Nous nous devons d'être solidaires face à l'horreur. Nous devons être Un et Indivisible.

Madiba, avant qu'il ne parte !



Les présidents Nelson Mandela et Alpha Oumar Konaré avec de jeunes pionniers à Bamako.

Quelques mots pour Mandela, le grand-père de tous les enfants d'Afrique

Avril 2013

Depuis quelques semaines, j'ai la fièvre et ne cesse d'avoir des haut-le-cœur. En vérité, j'ai le blues, *le* spleen, *la* sodade *ou appelez-le comme vous voudrez. J'ai vu à la télé que Nelson Mandela avait été hospitalisé de nouveau.*

Mon inquiétude est allée crescendo à la vue des magazines lui consacrant des unes. « Cela n'augure rien de bon », me suis-je dit. *« Astafouroulaye ! »* Birama ne souhaite point être un oiseau de mauvais augure mais cette idée d'imaginer le futur sans lui est juste démoralisante. D'autant plus démoralisante qu'il est le dernier héros vivant de l'Afrique contemporaine.

J'ai eu cette merveilleuse chance de le rencontrer, de lui parler, de lui serrer la main. « Oh, tu veux être journaliste ? Donc, je devrais me méfier de toi », m'a-t-il lancé au palais de Koulouba lors de sa visite au Mali en 1996, avant d'éclater de rire. Pour moi, à ce moment précis, Mandela n'était pas le célèbre prisonnier de Robben Island chanté par Mokontafé Sacko ou Johnny Clegg. Il n'était pas ce mythe vénéré comme un dieu. Mandela, appelé affectueusement Dada en Afrique du Sud, était devenu un membre de ma famille, un grand-père jovial, un homme simple et humble qui malgré les années d'épreuves se tenait droit sur son siège, ne cédant jamais à la mégalomanie. En sortant de prison n'avait-il pas déclaré : « Je ne suis pas un messie, mais un homme comme les autres, devenu dirigeant par un extraordinaire concours de circonstances » ? Ah ! Si seulement certains pouvaient prendre exemple sur lui, eux qui ont, par moment, un plein pouvoir illégitime, ou ramassé dans la rue ou encore accordé par intérim. Pardon, ne gâchons pas cet hommage à un vrai héros ! Ça fait cliché mais ne mélangeons pas les uns et les autres.

Mandela, un héros ! Oui. Il est sorti de prison et a tendu la main à ses oppresseurs pour construire ensemble une nation arc-en-ciel. L'Afrique du Sud, c'était l'apartheid et ses profondes injustices : le traitement préférentiel accordé aux Blancs, les humiliations quotidiennes subies par les Noirs, les massacres des populations noires à Sharpeville, Soweto… et ses conséquences sur l'image de l'Afrique du Sud entière à travers le monde. Et Mandela passa pour redresser son pays sur un plan moral, politique, social…

De Mandela, nous devons porter haut et fort les idéaux qui sont de vivre dans une société libre, démocratique, juste et fraternelle. Comme lui, nous devons être prêts à nous sacrifier pour stopper l'oppression, la domination d'un groupe sur un autre. Cela a tout son sens dans le Mali d'aujourd'hui où la loi du vainqueur, du détenteur d'armes, domine. C'est dur mais il nous appartient aussi de ne pas haïr ceux qui martyrisent les populations maliennes. Il nous appartient de voir une part d'humanité en eux et d'aller vers eux pour dialoguer, nous comprendre et construire un avenir commun. Méditons sur cette pensée de Mandela : « Tous les hommes, même ceux apparemment inaccessibles à la pitié, ont toujours un fond de bonté ; si on arrive à toucher leur cœur, il est possible de les faire changer. » Mandela l'a fait avec Pieter Botha et les Afrikaners extrémistes, alors pourquoi ne le ferions-nous pas avec le Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA) et associés ?

Ce jour de mars 1996, avant de prendre congé, Dada m'a serré à nouveau la main et m'a dit : « Bien, Monsieur le journaliste, ce fut un honneur de faire votre connaissance. »

Honneur ? Moi ? Un enfant ? Par lui, le plus grand homme d'État de la planète, l'ami des plus grandes stars, *wow!* À l'époque, cela m'est monté à la tête. Je suis resté deux jours sans me laver la main. Aujourd'hui, cette rencontre a pris toute sa signification : c'était sa manière de me dire que l'enfant que j'étais était le futur de l'Afrique. Pour ça, je méritais tout le respect et toute la considération du monde. Il plaçait ainsi espoir en moi et me donnait confiance.

Depuis, nos chemins ne se sont plus recroisés. Cela dit, il s'est à jamais installé dans mon cœur comme un grand-père. Alors, je vais suivre les recommandations de mon groupe de rap préféré *Sexion d'Assaut* en lui disant que je l'aime « avant qu'[il] ne parte ». Que Dieu te donne au moins cent ans, Dada. *Amin* !

Élections ou foutaises générales de 2013 ?

Ça va chauffer au Mali !

Campagne de sensibilisation électorale du Projet d'appui au processus électoral du Mali (PAPEM).

Juillet 2013

Mon cher directeur de publication, je tiens à te préciser que je pars en mission secrète quatre jours. Sois rassuré ! Je serai de retour avant le début des élections générales de 2013.

Tu es prévenu ! Ne pense pas un seul instant que je fuie la période chaude. Non, j'étais là l'année dernière quand les bandits tiraient dans Bamako. Cela fait de moi un acteur, non ? En tout cas, c'est dans l'air du temps pour certains *leaders* politiques que de crier haut et fort qu'ils n'ont pas fui le pays l'année dernière. Ah, les vrais de vrais ! Pourtant, Dieu seul sait quel pacte ils ont signé avec le diable pour ne pas avoir été inquiétés ! Ce n'est pas à leur honneur de s'en prendre, lors d'interviews ou de causeries, aux personnes persécutées et brutalisées par l'ex-junte. Ces personnalités, pour la plupart, ont eu beau jeu à l'époque de mettre leur talent à l'abri de la haine gratuite.

La haine semble prendre l'eau en ce début de saison pluvieuse. L'empereur de Kati, Sanogo I^er^, vient de demander pardon à la nation pour ses torts. Hummm ! Pour ma part, j'accepte ses excuses car il faut aller de l'avant. De plus, je reste ainsi fidèle à mes valeurs religieuses. J'ajouterai cependant qu'il serait bon aussi que Sanogo I^er^ s'excuse auprès des personnes directement affectées, notamment les familles des militaires disparus car, bien entendu, une frontière solide comme du béton armé demeure entre le pardon et la justice. Les institutions doivent faire la lumière sur toutes les exactions et grandes souffrances causées au Nord comme au Sud. Il n'y a pas de pardon sans vérité.

La vérité. Parlons-en un peu. Elle est devenue une soupe populaire, l'apanage des gens en quête de légitimité. Chacun dans la République d'aujourd'hui en détient une, même le mensonge est devenu vérité. Moi, ce qui me fait rire, ce sont les candidats aux élections présidentielles. Les grosses pointures qui mentent vertement et jurent devant Dieu et les électeurs qu'ils ont le soutien de tel ou tel chef d'État, tel ou tel homme d'affaires. Nous, ce qui nous intéresse, c'est leur programme, ce qu'ils vont faire pour les jeunes, pour le secteur économique, l'éducation, la santé, l'environnement, le développement durable… Le reste, c'est foutaise, baliverne, paranoïa, mégalomanie et on s'en fout la mort !

D'autres aussi, sortis de nulle part, arrivent à me faire pleurer. Ils ont tout eu dans la République ou ont les missions les plus nobles mais leur égo, leur soif du pouvoir les poussent toujours à vouloir être président. Ils savent très bien qu'ils n'ont absolument aucune chance, aucun appareil politique et que leur désir ne fait que briser le pays. Trente-six candidats en cette période de crise ! Est-ce que c'est une affaire, ça ? Je laisse le soin aux électeurs d'apprécier ce très beau casting hollywoodo-bollywodien avec des acteurs dignes de *Merlin l'enchanteur*, *Appolo 13*, *Pretty Woman*, *Devdas*. Comme Shahrukh Khan, certains risquent de tout perdre : crédibilité, argent, job, amitiés...

Bon, je suis chroniqueur, pas devin. Retour à nos moutons, pardon : à nos candidats de la première cuvée. Cuvée ? Oh la la, les faux dévots adorent ça ! J'en ai de la foutaise, moi aussi, hein ? Nah, moins qu'eux ! Vraiment, le jour où ils sont allés en boîte, au cinéma, au casino, à Paris, Abidjan ou Ouaga pour la dernière fois, on s'en fiche royalement ! Nous avons besoin d'un discours constructif, rassembleur, et non de personnes qui viennent nous raconter leur vie et cracher dans la soupe.

Dans ce registre, il y a une précampagne, d'un candidat qui a commencé avant l'ouverture officielle de la période électorale. C'est vrai qu'il plane un peu, il est sur la lune tout comme le soi-disant astrophysicien, meilleur ami de Sanogo Ier (*Haha Ha* comme l'aurait chanté Mouchacha). L'on me dit de ne pas lui en vouloir. Que c'est un vacancier. Qu'il aurait vécu trop longtemps avec les mormons aux USA. Il ne trouve rien d'autre que de fustiger les vingt ans de démocratie. Comme si en trente ans la dictature et le parti unique avaient fait mieux. Même pas le dixième ! Bon, c'est plus facile de rester dans le passé, vingt ans en arrière, plutôt que de proposer un programme concret aux Maliens. Si ce n'est pas une constipation intellectuelle, ça, c'est bien le signe d'une extrême mauvaise foi ou tout simplement du *nièguédéya djougoublé dé*. Chers lecteurs étrangers, demandez la traduction à vos amis maliens. Je pars en mission là. Je n'ai pas le temps pour la communauté internationale ni pour personne d'ailleurs.

Une chose est sûre, le futur du Mali reste la démocratie. Notre système n'est pas parfait, il a connu des moments de grande fragilité et nous y avons tous notre part de responsabilité. Aujourd'hui, il faut absolument se donner la main pour porter de vraies valeurs et lutter contre tout ce qui ébranle une démocratie et un État. Il faudra que les candidats dans leur programme disent comment ils vont lutter contre la pauvreté, la corruption, le clientélisme, le sectarisme. Tous ces éléments réunis font que la pendule disjoncte et que l'on se retrouve avec des Martiens dans l'arène politique et des gens qui dévalent la Colline.

PS : Mon directeur de publication, par pure foutaise, je n'ai pas voulu citer de noms. Ils vont tous se reconnaître, du moins ceux qui ont deux sous de jugeote.

Lettre à Ghislaine Dupont

Hommage à Ghislaine et à Claude

Marche silencieuse des journalistes maliens en hommage à Ghislaine Dupont et Claude Verlon.

Novembre 2013

Personne ne réussira à tuer
les consciences du monde…
les journalistes.

Ghislaine, le destin n'a pas voulu que le Sahel t'épargne ce que tu as su épargner à des dizaines de Maliens. Avec d'autres de tes collègues, tu as donné l'alerte sans jamais tomber dans le subjectivisme, sans perdre le fil de l'info… quand des militaires ont été arbitrairement et secrètement arrêtés, battus et détenus au Mali après le coup d'État de mars 2012.

Quand j'ai lu la nouvelle de ton rapt et de celui de Claude Verlon, j'ai eu un haut-le-cœur déchirant mais jamais je n'ai pensé que vos ravisseurs oseraient vous faire le moindre mal. Comment pouvaient-ils t'en faire, à toi qui as toujours traité l'actualité en respectant ta ligne éditoriale et en donnant la possibilité à tous de s'exprimer ? Comment pouvaient-ils t'en faire, à toi d'allure si douce ? Comment pouvaient-ils te toucher, sachant les forces internationales dans la ville de Kidal ?

Aujourd'hui, ton sang n'a pas fini de recouvrir l'étendue du Sahara… Imaginer l'avenir sans toi est une douleur torturante. Le 24 novembre prochain, jour prévu des élections législatives au Mali, nous n'entendrons pas ta voix prudente reporter le déroulement des élections sur le terrain. Nous n'entendrons aucune voix d'ailleurs de cette région du monde où tu t'es risquée, à 50° C à l'ombre, quand la plupart des hommes de média se ruent sur les bureaux de vote de Bamako pour faire leurs reportages. Le travail, le professionnalisme, le risque, c'était ça ta vie, si violemment et douloureusement stoppée.

Ils l'ont stoppée parce qu'ils sont contre tout ce qui est beau. Tu étais belle et rayonnante.

Ils l'ont stoppée parce qu'ils sont contre tous ceux et toutes celles qui pensent. Tu étais volubile et fine analyste.

Assez des belles tournures aujourd'hui ! J'ai la nausée. Allumer RFI, je le redoute pour ne pas être confronté à la triste réalité : celle de ne plus jamais entendre « Ghislaine Dupont, Kidal, RFI ». Tu nous manques déjà…

Nous vivons une tragédie et mon cœur saigne par la sauvagerie des hommes, par ces crimes qui ne cessent de chagriner le genre humain… Aujourd'hui, RFI, tous ses auditeurs et le Mali entier sont réunis dans la douleur de vos pertes, mais nous résisterons et nous vaincrons avec force et dignité, crois-moi. Nous sommes des millions de citoyens dont les plumes, les ondes, les claviers, les faisceaux hertziens et numériques résisteront aux lames et aux fusils des extrémistes. Nous traiterons l'info jusqu'à Tombouctou en passant par le tropique du Capricorne, par les bas-fonds d'Amazonie ou d'où sais-je encore, que diable ! Mon être est déchiré entre la colère et un profond sentiment de tristesse…

« Allez, petit, te laisse pas aller », me dit une voix intérieure, ajoutant : « Découragement n'est pas malien. » Cela t'aurait fait sourire !

Je ris et je pleure aussi. Je pensais bien que l'éclipse sur le Mali était annonciatrice d'une tragédie. Ta mort nous fait perdre un peu le nord. Hier Jean Hélène, Daniel Pear, Norbert Zongo, Anna Politkovskaïa, et aujourd'hui Claude et toi, chère Ghislaine… Mais m'entends-tu de là où tu es ? Personne ne réussira à tuer les consciences du monde... les journalistes.

Je rappelle au gouvernement malien et à la communauté internationale que, pour que les voix de RFI et des journalistes à travers le monde ne s'éteignent pas de manière définitive, ils devront tout mettre en œuvre pour que ces meurtres ne restent pas impunis. Ils devraient assurer davantage la sécurité des journalistes sur le terrain. Ces derniers font un travail incroyable de garde-fou de l'information et d'éveilleurs de consciences.

À ta mère, je demande de rester très forte. Elle a la preuve aujourd'hui que tu as eu raison de faire passer le travail avant une vie de famille. Vois-tu, tu auras quand même réussi à faire des orphelins au Mali sans avoir eu d'enfants… Au seuil de la mort, permets-moi cette intrusion dans ta vie. C'est pour la célébrer à jamais !

Comme on le dit ici, ce n'est qu'un au revoir. Que la terre te soit légère, à toi comme à Claude. Un jour l'on se retrouvera dans un autre monde ; certains l'appellent le paradis… Pour moi, c'est un lieu paisible de retrouvailles perpétuelles entre libres penseurs.

Birama Konaré,
écrivain et journaliste malien,
auditeur de RFI

Table des matières

Table des sigles 4
Préface 5
La maîtresse du président - *Les Échos*, *Le Républicain*, juillet 2007 7
Démocratie - *Les Échos*, mars 2009 13
Élections au Mali - *Les Échos*, mai 2009 19
Les médias - *Les Échos*, juillet 2009 25
Le retour de la dictature - *Les Échos*, août 2009 31
Le sommet de la Bière - *Les Échos*, septembre 2009 35
Inondations - *Les Échos*, octobre 2009 41
Oumou Sangaré - *Les Échos*, décembre 2009 45
Indépendance - *Les Échos*, janvier 2010 51
Haïti - *Les Échos*, février 2010 57
Climat social tendu - *Les Échos*, mars 2010 63
Inconscience professionnelle - *Les Échos*, avril 2010 67
Immigration clandestine - *Les Échos*, mai 2010 73
Injustice - *Les Échos*, juin 2010 79
L'Afrique et le ballon rond - *Les Échos*, juillet 2010 83
14 Juillet sur les Champs-Élysées - *Les Échos*, août 2010 89
Le cinquantenaire des Indépendances - *Les Échos*, octobre 2010 93
Élections ivoiriennes - *Les Échos*, novembre 2010 101
Le destin de l'Afrique - *Les Échos*, décembre 2010 105
La Chine - *Les Échos*, janvier 2011 109
Attentat - *Les Échos*, *etonnants-voyageurs.com*, janvier 2011 115
Dérives démocratiques - *Les Échos*, février 2011 119

Le courage - *Les Échos*, mars 2011 125
Nos rois et leurs princes - *Les Échos*, mai 2011 129
Kadhafi, président du Mali - *Les Échos*, juillet 2011 135
Révolution - *Les Échos*, août 2011 139
Lettre ouverte à Kadhafi - *Les Échos*, septembre 2011 145
Alcoolisme - *Les Échos*, octobre 2011 151
Les *leaders* du monde - *Les Échos*, novembre 2011 157
Miss ORTM - *Les Échos*, décembre 2011 163
Présidentielle malienne 2012 - *Les Échos*, janvier 2012 169
Président ATT - *Les Échos*, mars 2012 173
Coup d'État - *Les Échos*, avril 2012 179
Bamako - *Libération*, mai 2012 185
Abdoul Traoré dit Diop - *Les Échos*, juin 2012 189
Lettre à la jeunesse - *Jeune Afrique*, juillet 2012 193
Il faut honorer le soldat malien - *Les Échos*, mars 2013 199
Madiba, avant qu'il ne parte ! - *Huffington Post*, avril 2013 203
Élections ou foutaises générales de 2013 ? - *Les Échos*, juillet 2013 207
Lettre à Ghislaine Dupont - *Libération*, *Huffington Post*, novembre 2013 ... 211